

PARLONS BAMBARA

Langue et culture
bambara



Collection Parlons...
dirigée par Michel Malherbe

Dernières parutions

Parlons alsacien, 1998, R. MULLER, JP. SCHIMPF
Parlons islandais, 1998, S. BJARNASON
Parlons jola, 1998, C. S. DIATTA
Parlons francoprovençal, 1999, D. STICH
Parlons tibétain, 1999, G. BUÉSO
Parlons khowar, 1999, Érik LHOMME
Parlons provençal, 1999, Philippe BLANCHET
Parlons maltais, 1999, Joseph CUTAYAR
Parlons malinké, 1999, sous la direction de Mamadou CAMARA
Parlons tagalog, 1999, Marina POTTIER
Parlons bourouchaski, 1999, Étienne TIFFOU
Parlons marathi, 1999, Aparna KSHIRSAGAR, Jean PACQUEMENT
Parlons hindi, 1999, Annie MONTAUT et Sarasvati JOSHI
Parlons corse, 1999, Jacques FUSINA
Parlons albanais, 1999, Christian GUT, Agnès BRUNET-GUT, Remzi PËRNANSKA
Parlons kikôngo, 1999, Jean de Dieu NSONDÉ
Parlons téké, 1999, Edouard ETSIO
Parlons nahuatl, 1999, Jacqueline de DURAND-FOREST, Danièle DEHOUE, Éric ROULET.
Parlons catalan, 2000, Jacques ALLIÈRES.
Parlons saramaka, 2000, D. BETIAN, W. BETIAN, A. COCKLE, M.A. DUBOIS, M. GINGOLD.
Parlons gaélique, Patrick Le BESCO, 2000.
Parlons espéranto (deuxième édition, revue et corrigée), 2001, JOGUIN.



Ismaël MAIGA

PARLONS BAMBARA

Langue et culture

bambara

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
France

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10124 Torino
ITALIE



© L'Harmattan, 2001
ISBN : 2-7475-1105-7



Avertissement

La plupart des ouvrages qui sont publiés sur le bambara sont soit des descriptions linguistiques, soit des méthodes ou des recueils de textes et de contes. Il manque cruellement tant au Mali qu'ailleurs un document qui aborde la grammaire en mettant l'accent sur la pédagogie. Ce livre, en tout cas c'est comme cela que nous l'avons souhaité, tente de répondre aux deux impératifs : une grammaire du bambara adaptée aux besoins actuels des élèves, enseignants et autres apprenants en formation personnelle.

A cause de ce choix, nous avons souhaité diminuer le plus possible les termes, linguistiques et de linguistique, ou autres termes de spécialistes. S'il en reste encore quelques-uns, c'est qu'il nous a paru indispensable de les mettre pour justement faire voir, le mieux possible, la spécificité de cette langue et vous aider par là même à mieux la comprendre.

Vous trouverez des traductions et autres formes du français qui vous paraîtront incorrectes, n'ayez crainte, nous avons dû les garder parce que les réalités que nous devons démontrer l'ont nécessité, mais aussi, parce que les traductions présentées partent exclusivement du bambara.

Vous pourrez trouver aussi que certaines traductions ne sont pas conformes aux définitions du dictionnaire, ceci s'explique par notre pari, à savoir, tout mettre en oeuvre pour que les phrases et énoncés que nous employons puissent avoir du sens ou, du moins, montrer une réalité inhabituelle dans une langue comme le français qui nous sert de "véhicule".

La notion de sens est importante pour nous ici car, nous considérons la langue inséparable de la culture. Autrement dit, l'une ne va pas sans l'autre. C'est pour cela que nous avons tenu à



donner de multiples exemples pour illustrer notre propos. Ces exemples peuvent paraître aléatoires, mais à notre sens, ils permettent à chaque fois, au lecteur-apprenant de s'enrichir d'une nouvelle forme qu'il n'aurait pas forcément connue par la simple maîtrise des régularités grammaticales.

Pour la grammaire, nous avons choisi de présenter un travail plutôt descriptif que normatif ou académique. Nous avons pour cela condensé certaines parties dont la compréhension ne nous paraissait pas particulièrement difficile pour les locuteurs francophones et développé d'autres parce que ce sont des phénomènes nouveaux par rapport à cette même langue. Dans tous les cas, nous avons pris le parti de présenter cette grammaire en la comparant un peu à celle du français.

Le bambara est une langue à tons, néanmoins, nous avons beaucoup hésité à en parler dans cet ouvrage parce que nous pensons qu'il n'est pas indispensable de connaître les tons pour parler le bambara. Cependant, il est utile que des non bambarophones ne puissent pas être confrontés à des difficultés faciles à surmonter à cause de la méconnaissance de ce phénomène. Toutefois, nous avons volontairement marqué seulement les tons de base des unités lexicales pour éviter une trop grande confusion entre les compositions tonales et les réalisations.

Par ailleurs, pour les textes que nous présentons à la fin de ce travail, nous n'avons pas mis de tons pour laisser une certaine liberté de lecture aux apprenants, parce que ce livre n'est pas systématiquement accompagné de cassettes permettant réellement de se rendre compte des tonalités de tous les énoncés du livre.

Notre objectif n'est pas de composer un ouvrage technique, spécialisé ou érudit. Nous voulions une grammaire simple, pratique, facile d'accès et actuelle qui puisse apporter à ses lecteurs les informations et sur les points de grammaire et sur les points de culture.



Nous avons aussi pensé aux utilisateurs ponctuels de la langue tels que les médecins, les agents des ONG, les chercheurs, les psychologues, les experts d'agriculture...et les locuteurs natifs qui voudront mieux connaître leur langue.

Cette petite grammaire cherche, modestement, à aider les apprenants, enseignants et toute autre personne intéressée par cette langue et sa culture.





Lorsqu'en arrivant à Bamako on écoute la radio, on se rend très vite compte que l'on est dans un pays plurilingue. Entre les émissions de variétés en bambara, les journaux parlés en français et les avis et communiqués en peul ou soninké, l'auditeur non averti tourne et retourne sans cesse les boutons de son transistor pour comprendre l'univers dans lequel il vient de tomber. Qu'il soit tout de suite rassuré, il est tout simplement au Mali avec ses douze langues nationales et sa langue officielle. Les plus connues de ces langues locales sont celles que nous venons de citer, mais il en existe neuf autres qui ne sont pas moins importantes : le bobo, le bozo, le dogon, le khashonké, le maure, le miniyanka, le sénoufo, le songhaï et le tamacheq.

Le statut de langue nationale attribué à chacune de ces langues est politique et ne montre en aucune façon l'audience réelle qu'elles ont. Cet état de fait est tributaire de la politique linguistique développée depuis l'indépendance en 1960. Il s'agissait pour les autorités de l'époque de ne pas favoriser une culture plus qu'une autre dans un pays composé de multiples communautés ethniques. Car en réalité, les douze langues nationales correspondent aux grandes aires culturelles du pays. Cependant au même statut de langue nationale, ne correspondent pas les mêmes fonctions réelles.

Les langues véhiculaires les plus importantes en terme de locuteurs au Mali restent le bambara, le songhaï, le peul et le soninké. Si le bambara demeure la plus parlée de toutes celles-ci, il



partage le pays en deux avec le songhaï à la hauteur de la ville historique et touristique de Djénné. Le sud de cette ligne est occupé par les bambarophones bien que n'étant pas tous Bambara. C'est dans cette partie que se situe Bamako, la capitale du Mali. Et c'est probablement parce que cette ville concentre la quasi totalité des activités administratives et économiques que l'ensemble des populations, toute zone confondue, s'y rue et s'attelle à y être intégré. Or l'un des premiers critères d'intégration à une ville, est de parler sa langue. De ce fait, le bambara, langue de Bamako, devient la langue de la ville, de la science et des évolutions sociales (fonction d'ailleurs qu'elle partage avec le français). Il est donc aisé de comprendre que les populations qui se veulent porteuses de ces valeurs veuillent toutes le parler.

Cette ville fondée sur les ruines de l'un des plus grands empires de l'Afrique de l'ouest (l'empire mandingue), a connu des heures de gloire à travers le commerce transsaharien qui mettait en relation l'Afrique au sud du Sahara avec le monde arabe et berbère. Par cette faveur, le bambara langue de commerçants, était parlé sur tous les marchés le long de la ligne qui partait des côtes forestières avec des caravanes chargées de colas vers Djénné où les attendaient les marchands nordiques (Berbères et Arabes) pour les échanger contre du sel et des tissus. C'est depuis ce temps que s'est forgée au Mali une grande tradition de tolérance et d'intercompréhension entre des communautés différentes.

Quant au songhaï, parlé principalement dans les villes de Gao et Tombouctou, il demeure la seule langue à résister à la dynamique du bambara au Mali. Cette autre langue portée par la glorieuse histoire de l'empire Songhoï, ne résiste pas par hasard au bambara et à sa dynamique dans le pays. Les Songhoï ont été depuis les temps anciens les rares populations à avoir pu résister à l'hégémonie de l'empire fondé par Soundjata. Pour affirmer cette rivalité, somme toute pacifique, les Songhoï se servent du français comme langue véhiculaire une fois en dehors des zones où le songhoï est lui-même une langue interethnique. Cette langue recouvre une superficie relativement plus grande que celle du sud, cependant, la densité est ici beaucoup plus faible. Ce qui fait que les locuteurs du bambara sont les plus nombreux au Mali.



Pour ce qui est du cas du français, il occupe le statut de langue officielle bien qu'étant connu par moins de la moitié de la population. C'est la langue du travail, de l'enseignement, de la promotion sociale et du prestige. En effet, le français est la langue de l'administration. C'est à travers le français qu'on demande du travail (intellectuel) au Mali, qu'on se fait valoir et que les tribunaux jugent les citoyens. C'est la langue dans laquelle les citoyens, de plus en plus nombreux, découvrent et réfléchissent le monde et son évolution.

En outre, le français joue un rôle de langue tampon pour les personnes qui ne partagent pas les mêmes langues grégaires (en attendant que les personnes en question s'intègrent à la culture urbaine ou à celle du milieu où elles sont amenées à vivre) et de langue de cohésion sociale en même temps que de revendication identitaire.

“ Étant donné le nombre élevé des communautés ethniques et des langues, seule une langue étrangère neutre telle que le français peut permettre une cohésion sociale en fédérant l'ensemble des communautés qui forment le pays sans pour autant qu'une d'entre elles ne soit plus favorisée qu'une autre ”. Cette analyse longtemps attribuée aux intellectuels africains a été le moyen pour beaucoup de gouvernements africains de mieux entrevoir l'établissement d'Etat-Nation. Cette fonction, en réalité superficielle car trop éphémère, reste surtout ancrée dans l'esprit des locuteurs comme un moyen de résister à l'hégémonie de telle ou telle autre langue ou culture (cas des Bambara et des Songhoï). Et chacune des cultures ainsi en conflit s'affirme et finit par se réserver des domaines d'épanouissement (fonction grégaire et/ou familiale) sans heurts.

Il faut toutefois ajouter que le Mali connaît une situation linguistique beaucoup plus cohérente et une homogénéité culturelle plus grande qu'un pays comme le Cameroun par exemple où il y a plus de 250 langues, sans qu'aucune ne puisse prendre l'ascendant sur les autres.

Pour ces différentes raisons, le français est parlé partout et par tout le monde, de l'intellectuel(le) à la femme au foyer en passant par les migrants venus des campagnes profondes, jusqu'aux petites bonnes qui n'ont pas passé une heure à l'école. Le français est



omniprésent dans les conversations de chacune de ces personnes à divers degrés de compétence. Les uns évoluant dans des cadres où le français a une fonction communicative réelle, les autres s'en servant comme un critère d'intégration à la ville et à la technologie, d'autres, même, n'en balbutiant que quelques mots. Bien que le français joue tous ces rôles, le nombre de francophones qu'on donne généralement reste très bas, puisque lié au taux de réussite scolaire (30%). Devant les grands besoins dont nous venons de parler, aussi bien au niveau des résultats à l'école que dans la vie quotidienne, un vaste programme de "refondation" est entrepris au Mali en vue de favoriser un meilleur accès de tous au français et à l'éducation avec le maximum de chance.

Il s'agit pour le ministère de l'Éducation Nationale de ce pays, responsable du projet, d'initier un enseignement de langues nationales que les élèves et les futurs élèves connaissent pendant les deux premières années de leur scolarité. Ce faisant, ils auront accès à l'alphabet à travers la langue dans laquelle ils évoluent déjà (langue maternelle), pour aboutir pendant la troisième année(CE1) à un apprentissage du français en tant que langue étrangère. Il est à noter jusqu'ici, bien qu'étant le médium de l'enseignement dans ce pays, l'apprentissage du français continue à se faire de façon syllabique. Les grandes méthodes telles que SGAV¹ et autres sont méconnues, les manuels ne sont qu'à la disposition d'une couche très infime de la population scolarisée faute de moyens. Il est clair que devant cette situation, de nouvelles techniques s'imposaient afin de juguler d'une part l'échec des enfants à l'école et d'autre part faciliter l'apprentissage du français en tant que langue, civilisation et surtout langue étrangère. Car jusque-là, rares sont les États africains qui enseignent le français en tant que langue étrangère et c'est d'ailleurs cela aussi qui explique le nombre très peu élevé sinon quasi inexistant de professeurs de FLE (français langue étrangère) venant de ces pays.

Dans un troisième temps, ce projet d'enseignement se propose d'effectuer le reste du cycle des élèves en français à partir de la quatrième année (CE2). Ce faisant, les difficultés que les enfants

¹Structuro-globale-audio-visuelle



peuvent rencontrer pendant leur scolarité vont être réparties tout le long de leur scolarité plutôt que d'être posées en même temps et justement au moment où ils sont les plus fragiles. En effet dans le système d'enseignement traditionnel de ce pays, la maternelle est quasi absente ou réservée à quelques citadins nantis qui représentent moins de 5% de la population totale. Ce n'est donc qu'à l'école primaire (CP1) que la grande majorité des enfants prennent contact et avec le graphisme et avec le français, langue qu'ils ne connaissent pas encore. Cela est un grand handicap pour eux et les précipite vers des mauvais résultats en attendant d'être exclus de l'école².

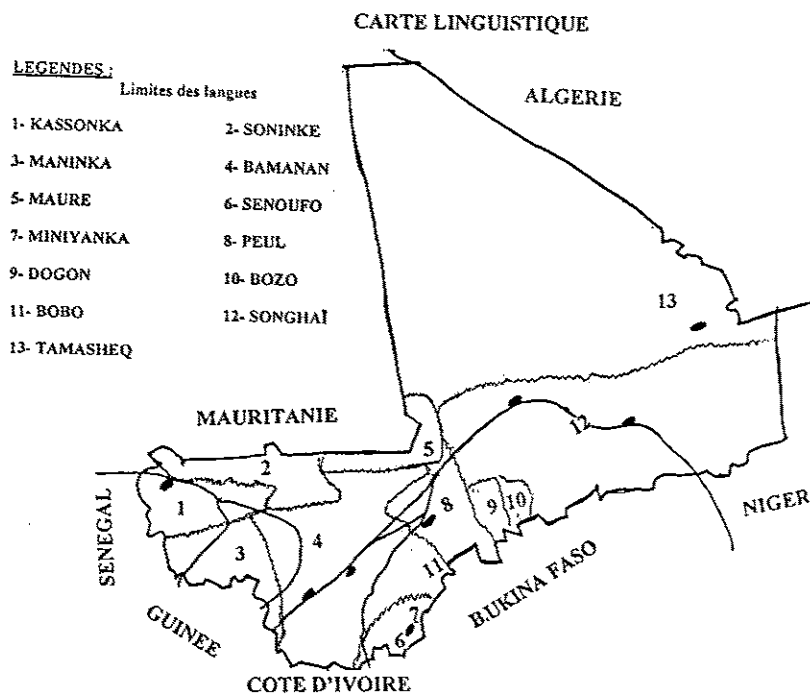
Le système d'enseignement des langues qui a été expérimenté depuis plusieurs années est d'autant plus intéressant qu'il se défait de toute idéologie quant à la promotion des langues africaines contre les langues étrangères. En effet après les indépendances les différents projets d'enseignement qui ont été proposés étaient élaborés sur la base de critères idéologiques et politiques. Il s'agissait de montrer à l'ex-puissance coloniale que les langues africaines pouvaient aussi véhiculer les sciences et décrire le monde. Alors, plusieurs pays s'y sont lancés. Les résultats ont naturellement été médiocres, car les différentes conditions nécessaires à l'enseignement d'une langue n'étaient pas remplies (la décrire, élaborer une grammaire et des manuels et former des enseignants).

Il faudrait croire que le Mali saura tirer profit des expériences malheureuses que d'autres pays ont connues. En tout cas, les démarches jusque là adoptées en ont l'air. Les questions qui restent assez importantes au demeurant pour l'introduction des langues nationales à l'école dans un pays comme le Mali sont de savoir : quelles sont les langues nationales qui vont être enseignées ? Où vont-elles l'être ? Qui va apprendre quoi ? Car le problème le plus difficile à résoudre est la délimitation des zones d'enseignement des

²Si l'inscription des enfants est obligatoire à l'école, en cas de deux redoublements dans la même classe, les élèves sont exclus quel que soit par ailleurs leur âge ou la classe dans laquelle ils sont.



langues dans un pays où l'Etat est le premier employeur, et envoie ses fonctionnaires dans des régions selon le besoin et non selon l'origine ou la langue parlée.



SITUATION DES BAMBARA

Le terme de Bamanan a donné lieu à beaucoup de supputations. En effet depuis le XIX^{ème} siècle, les différents explorateurs, missionnaires et chercheurs n'ont cessé de donner, chacun de leur côté, une étymologie au mot bamanan. Pour Élysée Reclus, le nom banmana signifiait "rocher escarpé" alors que pour Bazin, banmana voulait dire "homme du caïman". Si nous n'avons pas compris l'origine de l'étymologie de Reclus, celle de Bazin s'explique :

bànma -na : banma ("*caïman*") na (postposition locative pour dire "venant de", "issue de", comme dans l'exemple : à **bó ra bàn-má na** ("*il vient du caïman*") et qui a certainement été traduit comme tel par Bazin).

Il faut attendre Delafosse en 1923 pour voir apparaître les deux formes qui existent encore aujourd'hui (à une différence de graphie près dont nous parlerons plus bas) :

Bambara est la forme employée par les Européens et les autres Soudanais musulmans, en particulier les Songhaï, les Peul mais aussi les Soninké.

Quant à la forme Banmana, elle serait la forme à travers laquelle ce peuple se désignait lui-même³. Cette dernière forme voudrait dire :

bàn má ná "*refuser Dieu*"

C'est-à-dire les gens qui ont refusé de se soumettre à Dieu.

Le terme employé encore aujourd'hui est celui de Bamanan, c'est la forme la plus usitée aussi bien dans le milieu scientifique que sur le terrain par les populations. L'étymologie la plus acceptée est aussi celle donnée par Delafosse et dont nous venons de parler bien que la graphie que ce dernier a proposée ne soit plus celle généralement admise (Bamanan au lieu de Banmanan) aujourd'hui.

³Delafosse M. Haut Sénégal-Niger, 1923.



Toutefois il existe plusieurs autres étymologies dont nous ne citerons ici qu'une des plus courantes :

bá "mère"

má *particule verbale de négativisation*

nà "venir"

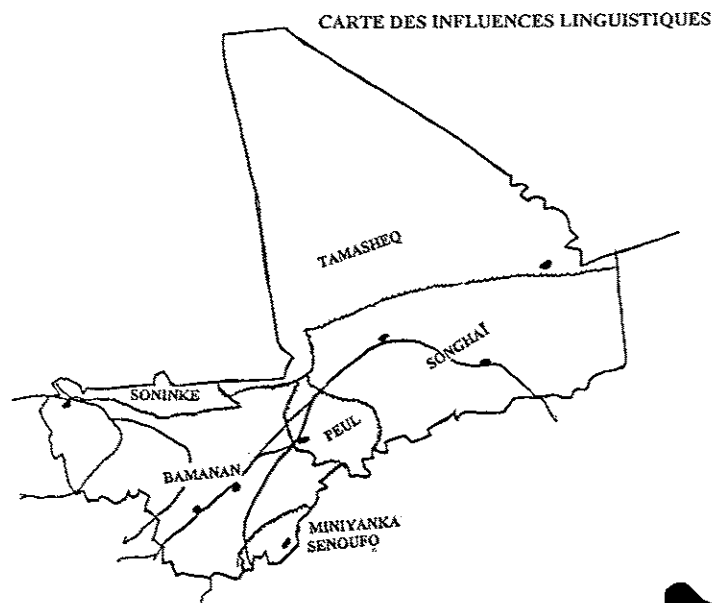
Ce qui donnerait, "mère non venue" ou "la mère n'est pas venue", parlant d'un enfant. Autrement dit, les Bambara serait des "enfants dont la mère n'est pas venue"

Les Bamanan eux-mêmes ne s'appellent pas ainsi. Ils se désignent par des termes de ville ou de "pays". Ainsi, on a :

Beleduguka : "ressortissant de Bèlédougou" ;

Seguka : "ressortissant^A de Ségou" ;

Karataka : "ressortissant de Kaarta".



⁴Nous employons ressortissant pour ne pas dire habitant car cette dernière notion ne comporte aucun sémantisme faisant allusion à l'origine, or c'est de cela dont il s'agit ici.





1 LES HOMMES

Delafosse a donné une grande classification des peuples habitant le Haut Sénégal-Niger. Cette taxinomie classe les Bambara dans le groupe du centre en même temps que les Khassonké et les Foulanké.

Quant à Monteil, la délimitation géographique qu'il en donne est certainement à la base de toutes les autres erreurs qu'il a pu commettre. En effet Monteil appelle Bamanan un groupe qui s'approcherait plus du Mandingue (il est même un peu plus large en fait) :

"Les Bambara forment un groupe de plus de 1 million d'individus environ qui s'étend dans le sens ouest-est, depuis la région du Siguiri jusqu'au Macina à cheval sur le Niger et le Bani ; dans le sens sud-nord, de la Côte-d'Ivoire et la Haute-Volta jusqu'au Sahel de Niéro. De plus, nous en comptons 40 000 au Sénégal : colons arachidiers autour de Kaolak, Thiès, Djourbel, captifs au Fouta Toro, à Saint-Louis, etc. Mais ils sont surtout nombreux dans les cercles de Bamako (310 000), Ségou (190 000) et Bougouni (110 000)" (Monteil 1924 : 54).

En réalité, comme l'ont montré les travaux récents, les Bambara et le royaume Bambara est moins large que la description de Monteil (Cissoko S.M. : 1966). En effet les Bambara sont originaires de trois zones qui se situent actuellement dans les régions de Ségou, Koulikoro (Bélédougou) et Kayes (Kaarta).

Le cercle de Ségou, le Bélédougou et le Kaarta constituent les zones Bamanan (ou **Bamananna**) du Mali. Les origines des Bambara et les pays qui ont servi de base de départ des différentes expansions bamanan se situent toujours dans ces trois zones⁵. Dans une moindre mesure s'ajoute le nord de la région de Sikasso c'est-à-dire le cercle de Bougouni où vivent quelques Bamanan qui ont fui Ségou lors des conflits entre les fils Kulibali au moment où les Diarra s'emparèrent du pouvoir.

En fait le problème de la répartition des Bamanan pose cruciallement la question de l'identification ethnique de quelqu'un ou

⁵ Atlas Jeune-Afrique, Ed. Jeune-Afrique, Paris 1979, p. 34



des revendications identitaires des populations : qui est quoi objectivement ? Quelle est l'importance de la langue dans la revendication ethnique ? Certains locuteurs bambarophones se réclament Bamanan sans qu'il y ait de traits historiques pour corroborer cette position⁶. Ils disent que leur langue est le bambara. De l'autre côté, des non-locuteurs du bambara se définissent Bamanan sans invoquer d'autres éléments que l'origine du nom (patronyme) qu'ils portent . C'est notamment le cas des Bambara Diarra du Sénégal.

Toutefois, nous ne pouvons apporter d'autres éléments objectifs. Seules les origines revendiquées sont retenues. La classification linguistique n'échappe pas à cette difficulté, car comment décider que tel idiome est une langue ou un dialecte du point de vue des locuteurs sans tenir compte de leur avis ? On sait faire aujourd'hui, avec précision, la détermination entre une langue et un dialecte du point de vue de la linguistique. Bien que "scientifiquement parlant", le bambara, le malinké, le dioula et le khassonké soient considérés chacun comme une langue différente, les locuteurs maliens de ces langues disent que ce sont les mêmes langues avec des variantes dialectales. Cependant, aujourd'hui, la sociolinguistique préconise de tenir compte de ces répartitions internes sinon, on attribuerait des origines et des langues à des groupes qui ne s'y identifient jamais. Autrement dit qu'est-ce qui fait de quelqu'un un Bamanan, si ce n'est sa revendication quels que soient par ailleurs les critères de celle-ci ? Ou, qu'est ce qui fait du djoula, du malinké et du khassonké des dialectes du bambara sinon les déclarations des locuteurs ?

Le Royaume Bamanan de Ségou date du XVII^e siècle. Il fut créé par Biton Mamary Coulibaly qui est originaire de Nyamana, à côté de l'actuelle ville de San, qu'il quitta seulement à la mort de

⁶Lors d'une de nos enquêtes à Bamako, des personnes portant un nom dont l'origine non bambara ne fait pas de doute pour la grande majorité des gens et d'autres ayant des raisons particulières de se revendiquer non Bamanan, nous ont tous déclaré qu'ils étaient Bamanan. Le cas le plus frappant est celui des Traoré, nom que l'on peut retrouver un peu partout au Mali, mais qui sont principalement Sénoufo ou Minyanka de la région de Sikasso ; la grande majorité des Traoré de Bamako se dit Bamanan.



son père. Grand chasseur, Biton s'imposa très vite depuis très jeune à ses camarades de jeu. Il devint leur Chef (Tòntigi). C'est d'ailleurs par la faveur de cette association de jeunes qu'il accéda au pouvoir. Une fois au pouvoir, il entreprit de transformer ce groupe de jeunes en une véritable armée mobile et disciplinée. Biton disposait d'une véritable force militaire qu'il mit au service de son ambition.

Grand rassembleur et grand stratège, Biton exigea de ces hommes qu'ils lui jurèrent fidélité sur les fétiches des ancêtres. Devenu maître du royaume de Ségou, Biton mena de nombreuses guerres qui donnèrent à Ségou le respect dont il bénéficia encore mais, il noua aussi des alliances avec les voisins Marka, Peul et Minyanka quant il ne crut pas nécessaire de les combattre.

A sa mort, ses compagnons, les Tónjɔn (soldats), s'opposèrent à ses successeurs légitimes. Intrigues, exécutions sommaires, coups d'état rythmèrent la vie du royaume pendant quelques décennies. Malgré les efforts de ses successeurs et fils Nyèkòrò et Denkòrò, petit-fils Mansa Bougari et chefs de guerre Sebougou Mabèrè Kanou, Gassi Kaba Ka Djougoun, Nkognin Ton Mansa et Pelengana Kanoubaga Nyouman, un climat d'instabilité s'est installé et Ngolo Diarra, "l'Esclave de Biton", prit le pouvoir. Cette usurpation marqua l'avènement de la dynastie des Diarra. Elle conduira le royaume Bamanan de Ségou à son apogée.



2 L'ACTIVITE

L'activité principale des Bamanan demeure l'agriculture. Elle est extensive et concerne surtout une agriculture de subsistance avec des céréales (mil, maïs, fonio, riz).

Les champs se divisent en deux :

le jònforo : c'est-à-dire les champs individuels. Il vient de jon (“*esclave*”) et de fòro (“*champ*”). Jadis, c’était le champ mis à la disposition des esclaves. Ils y travaillaient pendant leur temps libre tout en ayant la liberté d’y cultiver ce qu’ils voulaient. Les fruits de ce petit champ leur permettaient de subvenir aux petits besoins qu’ils avaient. Généralement, on retrouve des produits dits de petite culture (arachide, fonio...), c’est-à-dire des cultures autres que les céréales de consommation quotidienne (mil, maïs). Par extension, on a appelé jònforo, tous les champs privés, c’est-à-dire des espaces auxquels on attribue des toponymes (**Fanta ká fòro** : “*le champ de Fanta*”). Aujourd’hui, ce sont surtout les femmes qui disposent de jònforo. Ceci s’explique assez bien car le champ familial ou grand-champ est géré par le chef de famille. Ils appartiennent aux femmes ou aux hommes individuellement pris. Ce sont des champs dont le détenteur est le seul maître et a le droit d’y cultiver ce qu’il veut. Les fruits de ces champs peuvent aider à nourrir la famille, mais rapportent surtout de l’argent à leur exploitant.

Les femmes, qui en font leur apanage, tirent de très grands profits de ces champs et en font profiter les autres membres de la famille. En effet, depuis la sécheresse, les périodes de soudure sont assez difficiles. Les cultures des jònforo permettent de les faciliter et d’apporter un peu d’argent à la famille.

Le fòrobaforo : cette forme est une construction très intéressante. Elle effectue un va-et-vient entre l’étymologie et un usage.



fòró-ba : “ *grand champ* ”, **fòró** : “ *champ* ”, ce sont les champs qui portent des patronymes (on dit par exemple : c’est le champ des Diarra) et s’opposent au jònfòro, champs privés.

Une extension sémantique du mot **fòrobá** a donné “ *chose collective* ”. A l’arrivée des “Blancs” avec de nouveaux concepts, ce même mot a pris le sens de “ chose publique et/ou bien public ”. Pour les Bambara donc, un grand champ est synonyme de champ collectif, c’est-à-dire le champ qui appartient à la famille ou à la collectivité selon le type d’organisation sociale.

Comme on peut l’imaginer, cette représentation de chose publique n’est pas sans heurts, car si le **forobaforo** veut dire ce qui appartient à tout le monde, il veut dire aussi, chose dont tout le monde peut disposer à condition d’être en situation. Cette notion est très importante, car dès qu’il s’agit de l’Etat (notion absolument abstraite mais renvoyant à **foroba**), on ne voit plus d’interlocuteurs. Autrement dit, on peut se l’approprier. Cette petite question linguistique pense-t-on, est un point crucial dans la conception bambara de la gestion du bien public, cette fois-ci dans le sens français de l’expression.

Dans ces champs, on cultive surtout des produits de subsistance (mil, maïs, fonio, riz...). Ce sont des véritables champs de brousse, situés à l’extérieur du village.

Depuis quelques années, on cultive aussi de l’arachide et un peu de coton. Le coton en particulier est cultivé dans les **jònfòro** au bord du village. Il est cultivé par les femmes qui le récoltent aussi. Les instruments dont se servent les Bambara sont assez rudimentaires, ce sont des houes et des dabas.

Les villes bambara ont toujours connu une migration partielle vers Bamako. Depuis ces vingt dernières années, les voyageurs s’installent définitivement en ville.



3 LA LANGUE

Le bambara ou **bámanankan** est aujourd'hui plus une "koïné" qu'une langue que l'on peut facilement délimiter. Traditionnellement, le terme bambara correspondait à une langue de la famille mandé, du sous groupe mandé-tan (Delafosse :1901) ou sous groupe du centre (Delafosse : 1904) ou même du sous groupe n° 1 (Houis : 1959). Elle était parlée dans les régions de Ségou, Koulikoro et Bamako. Étant donné que c'est la langue de la capitale, elle s'est très vite imposée comme langue véhiculaire dans le sud et dans une moindre mesure le centre du pays.

Lorsqu'aujourd'hui on parle de langue bambara, une grande majorité de Maliens fait allusion au sous-groupe du centre ou mandingue. A cette appellation mandingue, correspond un continuum mandinka, maninka, khashsonka, djoula et bambara⁷.

Le bambara ou bamanankan, qui est le plus souvent étudié comme étant la langue standard est celui de Bamako, c'est-à-dire une forme urbaine doublée d'un mélange de bamanankan de Ségou, de maninkakan de Kangaba et de Kita.

- **Le bamanankan de Ségou** : c'est le bamanankan qui a la réputation d'être la "forme pure" de cette langue. C'est le parler le plus décrit. Il tient sa réputation du fait que le bambara de Bamako, assez proche de Kangaba et de la Guinée, est un mélange de malinké et de bambara (plus aujourd'hui plusieurs emprunts de langues étrangères comme le français). D'ailleurs, les chercheurs aussi bien Maliens qu'étrangers ne corroborent-ils pas cela en accordant au bambara de Ségou une très grande importance (qu'il mérite d'ailleurs) d'autant que c'est une forme moins urbanisée que celle de Bamako, donc subissant moins les influences extérieures⁸.

- **Le bamanankan de Bélédougou**⁹ : aux yeux des bambarophones de Bamako, cette langue n'est pas vraiment différente de celle de Ségou. On les considère tous comme étant des bambara de la

⁷Houis M., 1959

⁸Dumestre G. :1987 (son travail ne parle pas particulièrement du bambara de Ségou, mais on retrouve dans sa description, des particularités propres à Ségou).

⁹Vydrine V., Boiré M. : 1987.



"brousse". Ce serait donc des formes de langues qui sont à l'écart d'influences extérieures (internes ou étrangères). Ce dernier facteur est d'autant plus important que c'est le seul critère du point de vue des locuteurs Bamakois, auteurs de jugement et habilités à en faire à cause de leur position sociale et de la considération dont ils bénéficient. Car en définitive, c'est le jugement porté par les Bamakois qui représente partout dans le pays la norme. Les populations concernées, elles-mêmes, finissent par l'adopter parce que c'est le modèle urbain.

- **Le bamanankan du Karata**¹⁰ : le Karata ou Kaarta est une zone récemment habitée par les Bamanan. On y parle aujourd'hui plusieurs langues : le bambara ou **bámanankan**, le khassonké ou **xà sɔnkakan**, le kakolo ou **kàkɔlɔkan** et le soninké ou **màrakakan**. Les Bamanan de cette zone ne sont pas non plus distingués des autres Bamanan de Ségou et de Bélé Dougou par les Bamakois. Ils n'ont pas à leur tour de revendications identitaires qui se justifieraient par les différences linguistiques. De plus, il demeure une intercompréhension totale, même si les linguistes retiennent des différences phonologiques.

¹⁰Il n'y a pas encore de description de ce parler à notre connaissance.





CARTE DES REGIONS ADMINSTRATIVES DU MALI



in se prononce comme dans "pinnée"
on se prononce comme le "on" de "tonner"
un se prononce comme "ou" nasalisé.

Les Consonnes

Les consonnes du bambara sont au nombre de dix huit (18) :
b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, ŋ, ɲ, p, r, s, t, w
on peut toutefois y ajouter le v et le ʃ (prononcé ch), qui ne sont pas pertinentes linguistiquement parlant dans la langue, mais qui peuvent être rencontrées lors des emprunts.
b, d, k, m, n, s, w, l, r, f, h, p, t se prononcent comme en français.
c : correspond à peu près au son de tch dans "Tchèque"
g : est toujours employé sous forme dure comme "gare"
j : est prononcé comme dj dans "Djibouti"
n : est un son qui n'est pas connu en français. On le trouve en anglais à la fin des mots comme "sing" ou "king".
ɲ : cette consonne est aussi écrite "ny". Cette dernière forme est la plus courante. Elle se lit comme la syllabe finale de "pagne". Pour des raisons grammaticales, nous ne retiendrons pas la forme ɲ parce qu'elle confond les "ny" avec les "n-y" qui sont des dérivés comme dans l'exemple **bon** ("gros") **bon-ya** ("le fait d'être gros")
ʃ : est prononcé comme "ch" de "poche".





A - LES PARTIES DU DISCOURS





I - LES NOMS

Bien que le bambara connaisse pratiquement les mêmes classes d'unités que le français, il n'y a cependant pas obligatoirement correspondance entre les deux langues. Autrement dit, un mot considéré comme nom en bambara n'est pas forcément traduit en français par un autre nom.

Il en est de même pour l'adjectif ou le verbe.

Exemples :

Unités lexicales		Classe des unités	
Français	bambara	Français	bambara
Femme	mùsó	Nom	Nom
Belle	nyùmán	Adjectif	Nom
Petit	ká sùrunyá	Adjectif	Verbe

La deuxième particularité des unités lexicales du bambara se situe dans leur instabilité, ou du moins dans leur répartition entre différentes classes en même temps :

Exemples :

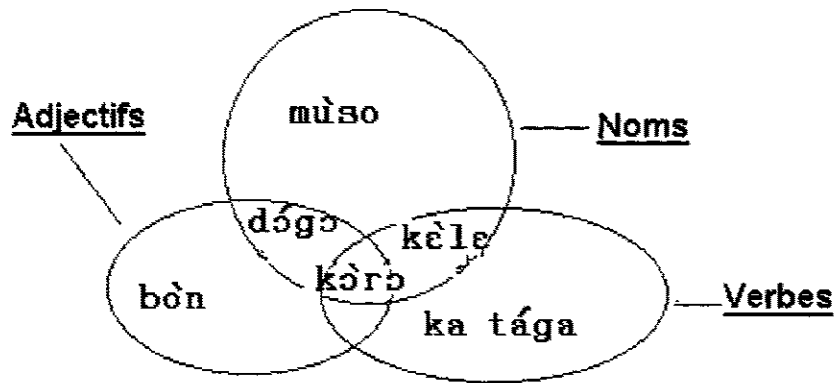
1 n kòró dòn "c'est mon aîné(e)" (kòró = N)

2 n bé kòró dòn ó dòn "je vieillis tous les jours" (kòró = V)

3 n ka kòró Madu yé "Je suis plus vieux que Madou" (kòró = A)

A travers les trois exemples présentés ci-dessus, le même mot "kòró" se trouve dans trois classes différentes et cela, aussi bien en bambara qu'en français.





En bambara, les noms n'ont pas de genre. Toutefois, ils peuvent prendre un article qui spécifie le nominal exprimé des autres. On peut aussi dire que l'absence de cet élément que nous appelons par conformité article du défini est pertinent, c'est-à-dire que son absence est sens.

L'article dit du défini est plus un élément anaphorique qu'un article dans la mesure où il ne forme pas avec le nominal considéré la classe du groupe nominal comme en français : dans cette langue, le nom est toujours cité avec son article, les deux formant le groupe nominal. La forme de citation attestée du nominal est donc : article + nom.

Exemples :

"la femme" (**mùso**), "le chien" (**wùlu**), "la table" (**tàbali**)

la présence des deux unités est indispensable en français, alors qu'en bambara non.

En effet, ces mots sont cités sans article du défini : **mùso** ("la femme"), **wùlu** ("le chien"), **tàbali** ("la table").

Cependant aussi bien en français qu'en bambara, on ne peut commencer un discours par un article dit du défini.

Par exemple, si je peux dire dans une situation de communication normale : la femme est arrivée, c'est justement parce que le contexte



ou la situation est telle que le terme ("la femme") est compris comme défini, c'est-à-dire qu'on sait de qui il s'agit. Autrement, on est obligé de dire : une certaine femme est arrivée. Il faut donc indispensablement que la forme dite définie réfère à quelqu'un ou à quelque chose que nous connaissons (situation) ou dont nous avons préalablement parlé dans le même discours (contexte) :

"Mon frère et son épouse sont venus me rendre visite. Ils sont arrivés le matin par le premier train. Ils ont voyagé toute la nuit. Le mari était fatigué, la femme aussi. Cependant, elle ne disait rien."

Dans ce petit texte, l'article du défini (le) indique la personne dont il s'agit. Autrement dit, il ne s'agit pas d'un homme quelconque, mais d'un homme particulier dont nous avons déjà parlé dans le même texte.

L'article défini du bambara répond à la même exigence de communication que celui du français. C'est pour cela que je le considère davantage comme un élément anaphorique¹¹ qu'un article au sens traditionnel du terme. Car il fait toujours allusion au contexte ou à la situation. C'est ainsi qu'il est défini ou qu'il trouve son explication. Cet élément est par définition anaphorique. On peut penser que c'est le même cas qu'en français, ce qui est absolument vrai, lorsque nous considérons les discours. Toutefois, la différence importante qui existe entre les deux reste la forme de citation. Dans l'un, il y a un article, dans l'autre il n'y en a pas. Pour être tout à fait clair, le type d'article qui forme avec le nom le groupe nominal français (la femme, le tableau...) n'existe pas en bambara.

Exemple :

n yé s̀ginyogón kúraw s̀òró. Cě nàná án béε fò nkà mùsó má kúma fóló. Súngurunin dó bé ù ka só,o fána m̀gòlándí.

"j'ai eu de nouveaux voisins. Le mari est venu se présenter à tous, mais la femme ne nous a pas encore adressé la parole. Ils ont une jeune fille chez eux qui est aussi sympathique "

¹¹un élément anaphorique est un élément " qui réfère à une réalité nommée précédemment dans le contexte. "



L'article défini en bambara est marqué par un accent grave (`).
On l'appelle le "ton bas" du défini. Il s'ajoute au ton de la dernière syllabe du nom au point d'influencer celui-ci.

exemples :

mùsó	"une femme"
mùsó`	"la femme"

Comme on peut le remarquer, dans ces deux exemples, le mot mùsó est traduit par "une femme" et par "la femme". La seule différence qui justifie ce changement reste le ton bas du défini. Mais il faut toutefois noter que le premier exemple c'est-à-dire la forme sans ton bas, est la forme de citation, c'est-à-dire la forme dans laquelle on le présente : mùsó ("une femme").

A- LE PLURIEL

Le pluriel des noms se marque par l'ajout du suffixe w, prononcé "ou" légèrement, presque comme une syllabe muette.

exemples :

musow ("les femmes"), cèw` ("les hommes"), denw` ("les enfants"), faw ("les pères"), negesow ("les vélos")...

1-En bambara, contrairement au français, le pluriel ne demande pas l'accord avec le verbe ou l'adjectif.

Exemples :

- | | |
|-------------------------|--|
| 1. n bé mùsów` wéle | "j'appelle les femmes " |
| 2. mùsów` nàná bi | "les femmes sont arrivées
aujourd'hui " |
| 3. Musa mùsów` ká jàn | "les femmes de Moussa sont
grandes " |
| 4. dénmisé nnînw ká jàn | "les enfants sont grands " |



- a) Dans les deux premiers exemples, le nominal **mùso** n'est précédé d'aucun élément qui forme avec lui le groupe nominal et qui ait un lien avec le pluriel qu'il porte.
- b) Dans les quatre énoncés, nous avons une forme plurielle marquée par le **w** du nominal (**mùsów**) sans aucun accord dans le reste de la phrase tant au niveau des verbes (deux premiers exemples) qu'à celui des adjectifs (deux derniers). Autrement dit, lorsque le nominal au pluriel est employé sans extension - groupe nominal de spécification ou nominal à valeur qualificative ou déterminative - c'est le mot "central" seul qui prend la marque du pluriel.
- 2- Lorsque le nom au pluriel est suivi d'un ou de plusieurs autres noms en fonction adjectivale ou déterminative, seul le dernier prend la marque du pluriel

Exemples :

mùsow nàná kúnun	<i>" les femmes sont venues hier "</i>
mùsó dów nàná ntènèn	<i>"certaines femmes sont venues le lundi"</i>
mùsó saba nàná kúnun	<i>"trois femmes sont venues hier"</i>
mùso nyùmanw tágara	<i>"les belles femmes sont parties"</i>
mùsó nyùman dów nàná bì	<i>"certaines belles femmes sont venues aujourd'hui"</i>

Deux remarques s'imposent à la vue de ces exemples :

- a) le nom ne prend pas la marque du pluriel lorsqu'il est suivi d'un spécificateur (**mùsó dów** "certaines femmes"), d'un adjectif numéral cardinal (**mùsó saba** "trois femmes") ou d'un nom à valeur adjectivale ou déterminative (**mùsó nyùmanw**).
- b) lorsque le nom et son extension à valeur adjectivale ou déterminative sont suivis d'un spécificateur, seul ce dernier prend la marque du pluriel (**mùso nyùman dów** : "certaines belles femmes").
- c) lorsque le nominal, accompagné de ses extensions à valeur adjectivale ou déterminative, est suivi d'un adjectif numéral



cardinal, aucun élément ne prend la marque du pluriel (**mùsò nyùmán sàbá** : "trois belles femmes").

De même, lorsque le mot ou le groupe (nom central + les noms à valeur adjectivale ou déterminative) est suivi d'un morphème qui a un sens qui indique clairement le pluriel, aucune marque ne sera notée. (**mùso bÉε** : " toutes les femmes"; **mìsí cáman** : "beaucoup de vaches").

B- LE GENRE

Le genre n'existe pas en bambara, toutefois, il existe une distinction de sexe. En effet pour indiquer le sexe d'un certain nombre d'animés, on ajoute une forme désignant le mâle ou la femelle (hommes, femmes, oiseaux, animaux) et certaines fonctions (**pòlosicÉ** : " policier ", **pòlosimùso** : " femme policier "). Dans ces cas, on peut mettre le mot **cÉ** ou **mùsò** à la suite de l'unité en question :

sàgakÉ : mouton de sexe masculin

↗

saga = mouton

↘

sàgamùso : mouton de sexe féminin

De même, on peut ajouter ces formes à certains titres :

mànsacÉ : roi de sexe masculin

↗

mansa¹² = roi

↘

mànsamùso : roi de sexe féminin , reine

¹²Nous donnons ici l'exemple de mansamuso à titre hypothétique, car, la culture bambara ne reconnaît pas de femme occupant la fonction de " roi " et la langue ne l'accepte pas non plus. Autrement dit, ce mot n'existe pas. La femme du roi s'appelle mansa mùso : " épouse du Roi "



II - LES SPECIFICATEURS

Ce sont des éléments qui s'adjoignent à un nom pour le spécifier ou non. On les appelle aussi spécificatifs. Ils sont pour certains des éléments anaphoriques, c'est-à-dire des éléments qui font allusion soit à une partie du texte qui les précède, soit à une situation (cas du *nìn* placé après le nom). *Nìn* peut être aussi un déictique (lorsqu'il est placé avant le nom), c'est-à-dire, un élément qui permet de désigner quelque chose ou quelqu'un ;

Exemples :

<i>mùso nìn nàna</i>	<i>"la femme-ci est venue"</i>
<i>mùso nìnw (ou nìnnu) nàna</i>	<i>"les femmes-ci sont venues"</i>
<i>mùso dó nàna</i>	<i>"une certaine femme est venue"</i>
<i>mùso dów nàna</i>	<i>"certaines femmes sont venues"</i>

Il y a plusieurs spécificatifs en bambara :

- a) *nìn* : il se place derrière le nom ou le groupe nominal (nominal central + nominal à valeur adjectivale ou déterminative) en prenant, au besoin, la marque du pluriel *mùso nìn* : *"la femme-ci"* ; *mùso nìnw* : *"les femmes-ci"* ou *"les femmes en question"* ; *mùso nyùman nìnw* : *"les belles femmes-ci"* ou *"les belles femmes en question"*). C'est un élément anaphorique par excellence, car il fait toujours allusion au contexte.
- b) la marque de pluriel *w* : C'est un élément non autonome qui correspond à un défini pluriel. Il peut prendre plusieurs formes en fonction des mots auxquels il s'applique :

- lorsqu'il s'adjoit à *nìn* comme nous venons de le voir en a), il devient *nìnw* (prononcé et même souvent écrit : *nìnnu*);
- lorsqu'il s'adjoit à *o*, adjectif démonstratif, il prend la forme *o+lu* (*olu* : *"ceux-ci"*).



- lorsqu'il s'adjoit aux nominaux : **wára+w=wáraw** : " *les lions* ".

c) **bεε** : c'est une marque à valeur de totalité. Cet élément marque le pluriel lorsqu'il est employé avec des noms qu'on peut compter (**mùso bÉÉ** ε : " *toutes les femmes*) et lorsqu'il s'agit de noms non énumérables, il exprime l'intégralité (**nóno bÉÉ** ε : " *tout le lait* ").

Dans certains cas, le nominal qui précède **bÉÉ** ε prend la marque du pluriel (**w**). On a tendance à dire que c'est par analogie au français qu'on le met. Pour corroborer cela, certains spécialistes pensent que c'est une forme urbaine. Toutefois, on peut employer la forme **mùsow bÉÉ nàna** (" *toutes les femmes sont arrivées* ") dans une nécessité de précision par rapport à la forme **mùso bÉÉ nàna**. (" *toutes les femmes sont arrivées* "). Dans l'un, le premier, il s'agit des femmes que l'on attendait et dans l'autre, le second, il s'agit de femmes en général.

d) **dó** : ce spécifique est autonome. Il se place derrière le nom et peut même se substituer à lui et se traduit par " *un* ", " *une* " et les articles partitifs *du, de la, des* :

cèkorobá dó bòlila bì : " *un (certain) vieux a couru aujourd'hui* ".

On peut dire,

dó nana i nyini : " *quelqu'un est venu te demander* "

Il peut aussi prendre la marque du pluriel :

jèli dów nàna : " *certains griots sont venus* "

e) **dówεε** : c'est une autre forme de l'indéfini qui fait suite à un premier indéfini dans un discours.

mùso dó nàna kúnun. Bì, dówεε nàna.

" *une femme est venue hier. Aujourd'hui, une autre est venue* ".

f) **si** : Il est employé dans un énoncé négatif. Il s'oppose à **be** et il se place derrière le nom qui est forcément à l'indéfini. Il se traduit par " *aucun* ", " *aucune* "



mùso sí tÉ kàsi *"aucune femme ne pleure"*

g) **mín** : c'est un spécificatif à valeur relative. Il s'emploie lorsqu'il y a nécessairement un deuxième énoncé. On peut même dire que c'est un subordonnant.

mògo mín síranna, *"la personne qui a eu peur"*

ò yé fùgari yé *"c'est un lâche"*

à yé sàga mín fàga *" le mouton qu'il a tué "*

ò yé né tà yé *" c'est le mien "*



III - LES PRONOMS

A - LES PRONOMS PERSONNELS

Les pronoms personnels bambara comprennent six personnes qui se présentent sous deux formes, conformément au tableau ci-dessous :

	Singulier		Pluriel	
	forme simple	forme emphatique	forme simple	Forme emphatique
1 ^{ère} personne	n'	né	án	ánw
2 ^{ème} personne	í	é	a'	áw
3 ^{ème} personne	à	àle	ù	òlu

1) La forme simple :

n' : se traduit par "je" (**n bÉ kúma**: "je parle") ; "me" (**n bÉ n ko** : "je me lave").

í : se traduit par "tu" (**í bÉ bòli** : "tu cours") ; "te" (**í bÉ í lábɛn** : "tu te prépares").

Toutefois, cette forme peut se traduire par "se" en forme réfléchie : **à bÉ í kò** : "il se lave"

à : se traduit par "il" ou "elle" (**à tágara**: "il ou elle est parti(e)") ; "le" ou "la" (**n bÉ à fúru** : "je l'épouse", **n bÉ à gé n** : "je le chasse") ; "lui" (**n yé dén dí à mà** : "je lui ai donné l'enfant").

án : se traduit par "nous" (**án bÉ kúma**: "nous parlons", **à bÉ kúma á n fÈ** : "il nous parle").

a' : se traduit par "vous" qui a un sens de groupe et ne désigne pas une seule personne comme en français où le "vous" peut être un signe de respect (**a' bÉ ɛ bÉ jèni síni** : "vous serez tous brûlés demain" (sous-entendu après la mort)).



u : se traduit par "ils" ou "elles" (ù bìnna : "ils" ou "elles sont tombé(e)s ") ; "les" (Musa bÉ ù síratagama : "Moussa les fréquente") ; "leur" (n' yé i ká cí fó ù yé : "je leur ai fait ta commission ") .

2) La forme emphatique : elle instruit une notion d'insistance qui a souvent pour fonction de désigner expressément quelqu'un (toi, viens ici), de distinguer la personne ou la chose dont on parle des autres (moi, je pars au Mali). Elle équivaut aux formes françaises "moi", "toi", "lui"... Dans le premier cas (toi, viens ici) il y a insistance sur la personne et on ne dit pas viens ici seulement, mais " toi, viens ici ". Autrement dit, si l'impératif donne le "ton" de l'énoncé, il ne peut se substituer à l'insistance de la désignation de l'interlocuteur. Dans le deuxième cas, c'est moi qui pars au Mali, pas toi.

En général, cette forme est suivie de l'élément d'emphatisation "de".

né : se traduit par " je " (né bÉ dúmuni kÉ " je mange ") " moi " (í kán bÉ né dè mà wà ? : "c'est à moi que tu parles ?") ; "me" à bÉ né gÉ n "il me chasse".

é : se traduit par "tu" (é bÉ tága só "tu pars à la maison") "toi" (à bÉ é dè bùgò "c'est toi qu'il frappera", "tu" à bÉ é sìri : "il t'attache").

àle : se traduit par "lui" (fàama yé àle dè gÉ n : "c'est lui que le chef de village a chassé").

ánw : se traduit par "nous" (ánw tágara fólò : " nous, nous allons prendre congé", ánw dè yé Fanta dògo : "c'est nous qui avons caché Fanta").

áw : se traduit par " vous " en français (áw dè yé n dén bùgò : " c'est vous qui avez frappé mon enfant ")

òlu : est un emphatique défini. Il désigne expressément un groupe cité à l'avant du texte. Il se traduit par "ils" ou "elles" (múgò wánnu

jàmu Jara, òlu yé né nèni : "les femmes qui portent le nom



Diarra, elles m'ont insulté") ; "eux" ou "elles" (pòlosi mínnu bé yàn, òlu dè yé né mìnε : "les policiers qui sont ici, ce sont eux qui m'ont arrêté").



B - LES PRONOMS POSSESSIFS

Le pronom possessif du bambara se construit à partir des pronoms personnels auxquels on adjoint ta : *nìn dòlòki yé n tá yé* ("cette chemise est la mienne").

Pronoms

	Singulier		Pluriel	
	forme simple	forme emphatique	forme simple	forme emphatique
1 ^{ère} personne	n' tá	né tá	án tá	ánw tá
2 ^{ème} personne	í tá	é tá	a' tá	áw tá
3 ^{ème} personne	à tá	àle tá	ù tá	òlu tá

n ta : il se traduit par "le mien", "à moi" (*nìn sàmbara béε yé né tá yé* : "toutes ces chaussures sont à moi" ou "toutes ces chaussures sont les miennes").

í ta : il se traduit par "le tien", "à toi" (*an bé mónturu ñila sà, ñinman yéí tá yé, jÉ man yé n tá yé* : "nous achèterons deux montres, la noire sera à toi (la tienne), la blanche à moi (la mienne)").

à tá : il se traduit par "le sien, la sienne", "à lui, à elle" (*Musa yé fàama yé, só bèlebele ín yé à tá yé* : "Moussa est riche, la grande maison est la sienne (ou à lui)").

án ta : se traduit par "le nôtre, la nôtre", "à nous" (*ní án yé mùsow bùgɔ, jàlaki yé án tá yé* : "si nous battons les femmes, les torts seront les nôtres (ou à nous)").

a' ta : se traduit par "le vôtre, les vôtres", "à vous" (*ní a' má kóroto,*

a' tá bé dí a' ma : "si vous n'êtes pas pressés, on vous donnera le vôtre (ou à vous)").



ù ta : se traduit par "le leur, la leur", "à eux" (bì, n ká jàmana ké-ra ù tá yé : "aujourd'hui, mon pays est devenu le leur (ou à eux)").

Pour chacun de ces pronoms, une forme emphatique ou renforcée est attestée (né tá dòn : "c'est le mien (ou à moi)", é tá dòn : "c'est le tien" ...).



IV - LES ADJECTIFS POSSESSIFS

L'adjectif possessif bambara se forme avec les différentes personnes du pronom personnel auxquelles s'ajoutent la particule **ká** (**né ká sága** : "mon mouton"). Une forme avec le pronom seulement (donc sans le **ká**) est attestée. On dit généralement que le **ká** est absent lorsqu'il y a une "relation naturelle" entre le "propriétaire" et la "propriété". Alors que précisément, il n'y a pas de rapport de propriétaire à propriété. Ces éléments sont des déictiques, c'est-à-dire qu'ils désignent. Lorsque la notion de propriété n'a pas de raison d'être, il n'y a pas de marque **ká**. Par exemple, cette marque disparaît dans la désignation des relations de parenté ou des parties du corps (**n fà** : "mon père", **à mùso** : "sa femme", **ù sèn** : "leurs pieds"...).

	Singulier		Pluriel	
	forme simple	forme emphatique	forme simple	forme emphatique
1 ^{ère} personne	n' ká	né ká	án ká	ánw ká
2 ^{ème} personne	í ká	é ká	a' ká	áw ká
3 ^{ème} personne	à ká	àle ká	ù ká	òlu ká

La forme de l'adjectif possessif est invariable.

n /n ká : "mon" ou "ma" (**n ká wári** : "mon argent", **n mùso** : "ma femme"); "mes" (**n dénw** : "mes enfants").

í/í ká : "ton" ou "ta" (**í ká nè geso** : "ton vélo", **í ká móbili** : "ta voiture"); "tes" (**í báw** : "tes mères").

à/à ká : "son" ou "sa" (**à ká dólóki dòn** : "c'est sa chemise", **à ká bàlòn dòn** : "c'est son ballon"); "ses" (**à ká sébenw túnunna** : "ses papiers sont perdus")

án/án ká : "notre" (**án fà sàra** : "notre père est mort", **án ká sága bòlila** : "notre mouton a fui"); "nos" (**án tériw nána** : "nos amis sont venus")



a'/a' ka : “ *votre* ” (ù yé a' ka móbili kò kúnun : “ *ils ont lavé votre voiture hier* ”)

ù/ù ká : “ *leurs* ” (an té ù ká sów fè : “ *nous ne voulons pas de leurs maisons* ”)

Une forme emphatique du possessif existe aussi. Elle est formée de la même façon, avec la différence de la marque du pronom personnel qui se met à la forme emphatique (**né, é, àle, ánw, áw, òlu**).



V - LE SYSTEME VERBAL EN BAMBARA

Le verbe bambara est invariable. Quel que soit le temps, l'aspect ou la personne, il s'emploie toujours à la forme infinitive. La forme de citation du verbe bambara se conçoit à l'aide de **ka** et du verbe (**ká tága** : "partir", **ká nà** : "venir", **ká síran** : "avoir peur"). Cette forme ne change pas lorsqu'on conjugue le verbe comme nous venons de le dire :

Il y a deux types de verbes en bambara : les verbes transitifs (ex : **ká tága** "partir") et les verbes intransitifs (ex : **kásogo sà̀n** "acheter de la viande") :

	Verbes intransitifs		Verbes transitifs	
	Formes inaccomplies	Formes accomplies	Formes inaccomplies	Formes accomplies
N	bé tága	tágara	bé sà̀n	yé...sà̀n
Í	bé tága	tágara	bé sà̀n	yé...sà̀n
A	bé tága	tágara	bé sà̀n	yé...sà̀n
An	bé tága	tágara	bé sà̀n	yé...sà̀n
Aw	bé tága	tágara	bé sà̀n	yé...sà̀n
U	bé tága	tágara	bé sà̀n	yé...sà̀n

1-LES VERBES TRANSITIFS

Ce sont des verbes, comme en français, qui exigent dans leur usage, l'emploi d'un autre élément lexical que celui qui joue la fonction de sujet :

n fà bé ḱini dún ("mon père mange du riz").

Nous avons deux nominaux dans cet exemple, l'un **ḱini** ("riz") joue la fonction d'objet tandis que l'autre **n fà** ("mon père") joue la fonction de sujet. Aussi bien l'un et l'autre sont indispensables pour l'emploi de ce verbe.



Les différents éléments de la phrase bambara n'ont pas toujours les mêmes places qu'en français. La structure de la phrase française est :

Sujet(nom, pronom...) + Prédicat(verbe)+Complément(nom) : je mange du riz. En bambara, il en est autrement :

Sujet (nom, pronom) + Prédicatif (**bé, té, ka, kana bé na, té na, yé, má, ná**)+Objet(nom, pronom)+Prédicat(verbe)

exemples :

N	bé	sògo sà̀n	"j'achète de la viande"
	té		
án	bé na	mùsofuru	"nous allons nous marier"
	té na		
à	ká	móbili feere	"qu'il vende la voiture"
	ná	sà̀nbara sà̀n	"il va acheter les chaussures"
	kána	ábiyòn tà	"qu'il ne prenne pas l'avion"
ù	yé	fàama mìnɛ	"ils ont arrêté le chef"
	má	fàama mìnɛ	"ils n'ont pas arrêté le chef"

Remarques : les éléments linguistiques que nous appelons ici prédicatifs se divisent en deux grands groupes :

1.1 L'actuel : ce groupe, le plus important, recouvre des unités grammaticales indiquant que le verbe est à la forme non-accomplie ou inaccomplie. Il s'agit d'un repère par rapport au moment où l'on parle. Si l'action que j'exprime ou dont je parle est réalisée ou n'est pas réalisée au moment où je parle, j'emploie une forme grammaticale pour exprimer cela. L'élément grammatical



pour exprimer cela s'appelle prédicatif. Dans le cas de l'actuel, le prédicatif indique que l'action effectuée n'est pas terminée (**n bÉ sùnogo lá** : "je dors"). Elle peut même n'avoir pas commencé donc être dans un temps futur en français (**n bÉ tága Ameriki síni** : "je partirai demain en Amérique")

Les prédicatifs de ce premier groupe sont les suivants :

bÉ/tÉ :

Fanta bÉ tóbili ké	"Fanta fait la cuisine"
Fanta tÉ tóbili ké	"Fanta ne fait pas la cuisine"

ká/kána :

Musa ká nÈ ge so bòli	"que Moussa conduise le vélo"
Musa kána nÈ ge so bòli	"que Moussa ne conduise pas le vélo"

bÉ na/tÉ na :

Pòlosiw bÉ na nsòn mìnÈ	"les policiers vont arrêter les voleurs"
Pòlosiw tÉ na nsòn mìnÈ	"les policiers ne vont pas arrêter les voleurs"

N/P+bÉ/tÉ+N/P+V

1.2- L'inactuel : ou l'accompli, exprime une action déjà révolue au moment où l'on parle. Dans ce cas, le prédicatif indique ici que l'action dont nous parlons est finie au moment où nous parlons (**n tágara sùgu lá kúnun** : "je suis allé au marché hier", **à sàra sálon** : "il est mort l'an dernier"), ceci, indépendamment de la durée dans le temps (**à tùn sàra** : "il était mort")



L'inactuel est exprimé par :

yé/má :

dònsow yé wára fàga "les chasseurs ont tué le lion"

dònsow má wára fàga "les chasseurs n'ont pas tué le lion"

N/P+yé/má+N/P+V

2- LES VERBES INTRANSITIFS :

Ce sont des verbes que l'on peut employer avec un nominal ou un pronom en fonction sujet (n bɛ boli : "je cours"; Madu tagara : "Mamadou est parti") sans avoir nécessairement besoin d'un autre élément (objet).

Dans ce groupe , nous avons aussi la distinction entre forme accomplie et forme non-accomplie ou actuelle/inactuelle. Si la première, l'inaccomplie s'exprime à l'aide de la même forme (bɛ/tɛ), aussi bien avec les verbes transitifs (n bɛ marifa fili : "je jette le fusil"), que les verbes intransitifs (n bɛ kasi : "je pleure"), pour l'accompli, les unités diffèrent. L'accompli des verbes transitifs s'exprime par l'ajout d'un suffixe (-la qui peut-être sous la forme -ná ou -rá selon la consonne qui précède).

n bòlila	"j'ai couru"	n tágara	"je suis parti"
n má bòli	"je n'ai pas couru"	n má tága	"je ne suis pas parti"
n bìnna	"je suis tombé"	n kàsira	"j'ai pleuré"
n má bìn	"je ne suis pas tombé"	n má kàsi	"je n'ai pas pleuré"

N/P+yé/má+V

Résumé :

- 1- La forme du prédicatif bambara n'est pas la même selon que l'on est à l'accompli (-ra /-la/-na) ou à l'inaccompli (bɛ).



2- Selon que l'énoncé est affirmatif (bÉ/ye) ou négatif (tÉ/ma), la forme du prédicatif change.

3 LES PARTICIPES DU VERBE

Le participe se forme en ajoutant les éléments suivants au verbe :

- **len** : ce suffixe forme le participe passé : **tágá+len= tágalen** : "parti" ; **kàsi+len= kasilen** : "pleuré" (**Pòlosiw nàna án kúlelen** : "les policiers sont venus lorsque nous avons crié").
- **tɔ** : ce suffixe forme le participe présent : **sìgi+tɔ = sîgito** ("s'asseyant") ; **múiri+tɔ= múrito** ("réfléchissant") (**án bîntɔ yé Ami míne**: "nous avons attrapé Ami en tombant").

4 LA CONJUGAISON

La conjugaison bambara s'il faut dire qu'il en existe une, est beaucoup plus simple que celle du français. En effet dans cette langue, tous les temps du français se traduisent par cinq formes ou possibilités. Or ces combinaisons ne sont pas toutes des temps, au sens traditionnel du terme.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre(II), le bambara connaît un système de repère temporel qui est aspectuel. C'est le cas des formes accomplies et inaccomplies. Et nous avons ajouté que l'aspect représentait un repère par rapport au moment où l'on parle, où l'action se déroule.

A côté des formes aspectuelles, il y a en effet une marque de temps en bambara, **tùn**. Il permet de situer une action donnée, non plus par rapport à un repère (le moment où l'on parle), mais par rapport à sa durée dans le temps.

En situation de communication ou d'énonciation, la différence entre l'aspect et le temps est beaucoup plus nette. Lorsque dans un discours on fait allusion aux événements, on s'exprime par les formes aspectuelles :



Exemple :

Elle est partie avec sa mère car nous n'avons que très peu de temps devant nous. Par conséquent, nous devons précipiter les choses...

Dans ces deux petites phrases, nous avons deux formes : le "passé composé" à travers le premier verbe (*elle est partie*) et le présent dans le reste du texte.

A quoi servent l'un et l'autre ?

- le passé composé nous situe dans le temps par rapport au moment où nous parlons. C'est lui qui permet de noter la succession dans un texte. Il est beaucoup plus important en bambara qu'en français, car, dans cette langue, rien ne peut être dit sans être situé par rapport au moment de l'énonciation. Autrement dit, il est impossible d'avoir un verbe sans le prédicatif ou la marque aspectuelle tout simplement.

a)

n yé móbili sà	"j'ai acheté une voiture"
n bé móbili sà	"j'achèterai une voiture"
ou	"je vais acheter une voiture"
ou	"j'achète une voiture"

Dans le premier exemple, nous avons une action achevée au moment où l'on parle. La marque d'aspect qui nous permet de le savoir est "yé".

Dans le deuxième exemple, nous avons une action qui n'est pas encore achevée. Elle peut être prospective (*je vais acheter*), exprimer le futur (*j'achèterai une voiture*) ou tout simplement le présent (*j'achète une voiture*).

Autrement dit, le bambara s'exprime par deux formes (les formes accomplies et inaccomplies) là où le français en emploierait au moins trois (le passé composé, le présent et le futur).

b)

n bé na móbili sà	"je vais acheter une voiture"
ou	"j'achèterai une voiture"



Cette forme exprime une action non accomplie et qui n'est pas non plus commencée. C'est le cas typique du futur en français.

c)

n ká móbili sà "que j'achète une voiture"

Cette forme est assez particulière parce qu'elle exprime une action inaccomplie, employée dans une subordonnée.

n bÉ bòli "je cours"

sàni í ká nà "avant que tu ne viennes"

d)

n bÉ ká kàsi "je suis en train de pleurer"

la forme **bÉ ká** exprime une action non achevée se réalisant au moment où l'on parle. C'est l'équivalent du présent progressif de l'anglais ("I'm going") ou du français ("je suis en train de partir")

e)

n tùn bÉ tágama sú fê "je marchais le soir"

Dans cette phrase, il y a deux formes :

tùn : il exprime le passé en projetant l'action exprimée dans un temps passé.

bÉ : situe une action non accomplie par rapport au moment où elle a lieu.

En français, cette forme **tùn bÉ** correspond à l'imparfait.

f)

n tùn sè gɛ nna "j'étais fatigué"

n tùn yé móbili feere "j'avais vendu la voiture"

les formes **tùn + -nà** ou **yé** sont traduites en français par le plus-que-parfait. Elles expriment une action accomplie(-nà, yé) dans un temps passé (**tùn**).



g) n tùn bé ká tága "j'étais en train de partir"

la forme tùn bé ká exprime le progressif non accompli du passé. Il correspond au progressif de l'imparfait en français.

Bambara			Français	
Temps/aspects	formes	exemples	Temps/aspects	exemples
Inaccompli	bé	n bé tága	Présent	"je pars"
		n bé tága	Futur	"je partirai"
		n bé tága	Conditionnel	"je partirais"
	ká	à ká tága	Subjonctif	"qu'il parte"
	bé ká	à bé ká tága	Présent progressif	"il est en train de partir"

	-ra/ná/la	n tágara	Passé composé	"je suis parti"
Accompli	yé...Verbe	n yé sògo fèere	Passé composé	"j'ai vendu la viande"
		n tágara	Passé simple	"je partis"

Passé + Inaccompli	tùn bé	n tùn bé tága	Imparfait	"je partais"
		n tùn bé tága	Conditionnel	"je partirais"
	tùn ká	n tùn ká tága	Conditionnel 2è	"j'aurais dû partir"
	tùn bé ká	n tùn bé ká tága	Imparfait progressif	"j'étais en train de partir"

Passé + Accompli	tùn ye	n tùn yé sògo fèere	plus-que-parfait	"j'avais vendu la viande"
	tùn na/la/ra	n tùn tágara	plus-que-parfait	"j'étais parti"



VI - LES POSTPOSITIONS

En français, on parle de préposition pour désigner les unités grammaticales qui ont pour fonction de situer, d'unir ou de relier les différentes formes dans une phrase, notamment un nom et son déterminant (le pantalon de mon frère). En bambara, le nom est soit directement lié à son déterminant (**Musa fâ** : "le père de Moussa"), soit à travers **ká** (**Bakari ká móbili** : "la voiture de Bakari"). Bien que **ká** soit traduit en français comme étant une préposition, ce n'est pas pour autant une postposition. C'est une particule grammaticale qui participe à la formation des adjectifs possessifs (cf. les adjectifs possessifs).

Les prépositions servent aussi à introduire un complément (je mange du riz, je danse à la maison, je sors en boîte de nuit). C'est le cas des postpositions du bambara qui ne relient pas deux nominaux participant à la même fonction syntaxique (**n fâ ká só ká nyìn** : "la maison de mon père est belle"), mais met en rapport deux noms occupant des fonctions de part et d'autre du verbe ou du prédicatif (**Fanta bé súgu lá** : "Fanta est au marché", **Musa tágara lèkòli lá** : "Moussa est parti à l'école", **kèlè kéra só kóno** : "le conflit a eu lieu dans la maison", **dén yèlenna jiri sán fè** : "l'enfant est monté sur l'arbre"...).

Ils sont invariables et restent des instruments de détermination: je pars à la maison. Dans cet exemple, c'est «à» qui indique la nature du lien entre le verbe partir et le nom la maison. En remplaçant la préposition de cette phrase (à) par une autre (de), le sens de la phrase en sera aussi changé : je pars de la maison.

Parce qu'elles sont placées, en français, avant le nom qu'elles situent, on les appelle prépositions. En bambara, ces formes ne sont pas préposées mais postposées, c'est-à-dire placées après le mot auquel elles "se rapportent". On les appelle alors postpositions. En outre, en bambara, la postposition n'est pas employée pour relier un nominal à son déterminant comme en français (**Musa fâ** : "le père de Moussa" ou **Musa ká fòro** "le champ de Moussa").

On emploie les postpositions dans les énoncés descriptifs, situatifs et processifs.

Il y a plusieurs postpositions en bambara. Elles sont réparties entre trois groupes : les postpositions formelles (**n tágara súgu lá** : "je suis parti au marché"), les postpositions lexicales (**stári caman**



bé à bólo : " il a beaucoup d'argent") et les locutions postpositives (**mùso yé à sìgi n dá fè** : " la femme s'est assise à côté de moi ").

1- LES POSTPOSITIONS FORMELLES

Elles ont la spécificité de n'être que des postpositions tant par la fonction que par la classe, ou partie du discours :

yé "pour, à " : crée un lien bénéfactif (**n sîranna Fanta yé** : "j'ai eu peur pour Fanta" ; **n yé tóbili ké í yé** : "j'ai fait la cuisine pour toi"), **à y'à fò n yé** ("il me l'a dit").

mà "sur , à" : situe le nominal par rapport à un espace ouvert ou par rapport à des animés. Il est attributif (**kàramógo yé báara dí kàlandenw mà** : "le maître a donné du travail aux élèves").

fè "avec" : joue la fonction instrumentale (**dénmisenwinw ká tága ù báw fè** : "que les enfants aillent avec leurs mères") et celle temporelle (**n bé tága sú fè** : " je pars la nuit ").

la/na/ra : localise le nominal par rapport au complément (**šilamew bé tága séli m̀siri lá** : "les musulmans vont prier à la mosquée").

bára "chez" : relie le nominal sujet à l'objet par une relation locative, le N1 étant chez le N2 (**dúnanke jiginna n bára** : "l'étranger est descendu chez moi").

kàn "sur" : situe le nominal (N1) sur le nominal (N2) (**m̀nturu bé tàbali kàn** : " la montre est sur la table ").

Il y a quelques emplois particuliers qui ne font pas allusion à la position géographique :

à bé kúma Faransi kàn : " il parle sur la France "

À ká báara bé kánw kàn : " son travail est basé sur les langues "

bála "sur" : il situe exclusivement quelque chose ou quelqu'un sur un endroit où on peut se percher (à **yèlenna jiri bala** : "il est monté sur l'arbre ")



2- LES POSTPOSITIONS LEXICALES

Ces postpositions ont la spécificité d'être étymologiquement des unités lexicales désignant les parties du corps. En dehors de ces cas d'emploi, on peut les retrouver comme unité lexicale :

kóno "dans": (cěw bÉ só kóno : "les hommes sont dans la maison")

kó "derrière": (wùluw bÉ bòli mùso kórɔnin kó : "les chiens courent après la vieille femme")

nyÉ "devant": (Bakari mùso sàra à nyÉ : "la femme de Bakari est décédée avant lui")

bólo (wári bÉ í bólo : "tu as de l'argent"), il désigne la possession.

kùn : (mùru bÉ Segu mànsaké kùn : "le roi de Ségou porte un couteau sur lui")

kórɔ "sous", "à côté": (dénw bÉ ù sìgi ù bá kórɔ : "les enfants s'asseyent à côté de leur mère")

cé "entre": (kèle té n ni n dógɔ cé : "il n'y a pas de conflit entre mon jeune frère et moi")

3 LES LOCUTIONS POSTPOSITIVES

Elles sont formées de postpositions lexicales et de postpositions formelles :

nò fè : (pòlosiw bÉ à n nò fè : "les policiers sont à notre poursuite")

nyÉ fè "devant": (áw kána áw jò n nyÉ fè : "ne vous mettez pas devant moi")

kó fè "derrière": (mògɔ lában bÉ jò bÉε kó fè : "le dernier arrivant se met derrière tout le monde")



dá fè "à côté de" : (fúrusiriyɔɔ lá, í bɛ́ í jò n dá fè : "au mariage, tu te mettras à côté de moi")

jùkòrò "sous" : (à yé jàkúma bíla tàbali jùkòrò : " il a mis le chat sous la table ")

sèn fè "à la suite de" : (à yé à ka fúru sà ò sèn fè : " il a divorcé à la suite de cela")

cé mà "au milieu": (à yé í jò jàma cé mà : "il s'est mis au milieu de la foule").



VII - PLACES ET FONCTIONS DES POSTPOSITIONS

Les postpositions relient les nominaux de la phrase en indiquant leurs fonctions.

wùla fè, à kòròké nàna à wéle fàliwótoro lá, kúngo kóno

"l'après-midi, son frère aîné est venu le chercher en charrette (tirée par un âne) dans la brousse".

Dans cette phrase, on a trois postpositions : **fè, lá, kóno**.

fè "pendant" : il indique la fonction de **wùla** ("l'après-midi") ; c'est un circonstant faisant allusion à la temporalité.

lá "par" : il indique la fonction de **fàliwótoro** ("charrette tirée par un âne") ; c'est un circonstant faisant allusion au moyen.

kóno "dans" : il indique la fonction de **kúngo** ("brousse") ; c'est un circonstant faisant allusion au lieu.

Ils n'ont pas toujours d'équivalent lors de la traduction en français par exemple (**wùla fè, avec fè** pouvant être traduit par : "dans l'après midi", "pendant l'après-midi" "l'après-midi" ou par "par" dans "tirée par un âne" qui n'a pas non plus d'équivalent en bambara).

Certaines postpositions peuvent avoir plusieurs fonctions.

1- LES POSTPOSITIONS LOCATIVES

a) **lá/ná** : est la postposition de lieu qu'il y ait ou non mouvement (n **bé tága fòro lá** : "je vais au champ"). Il s'emploie pour tous les lieux comme le cinéma, le stade, les boîtes de nuits, l'hôpital, le marché, la forêt...).

Toutefois, **lá/ná** ne s'emploie pour aucun nom de quartier (n **bé tága Baribesi** : "je vais à Barbès"), de ville (n **bé í sòro**



Bamako : "je te rejoins à Bamako"), de village (à ká fôro bé Dugukuna : "son champ est à Dougoukouna") ou de pays (n dogonin bé Lagine : "ma jeune soeur est en Guinée") sauf le Mali qui est employé avec la postposition lá (n bé bô Mali lá : "je viens du Mali").

b)

kóro,	kàn,
kó,	jùkó ro,
nyé,	kó fè
cé,	nyé fè
mà,	cé má
kóno,	sán fè
bála	sèn fè
bára	bólokoro

Ce sont des postpositions lexicales à part kóro, bala et sán fè qui se positionnent par rapport à quelqu'un ou quelque chose (à bé tàbali kóro : "il est sous la table")

2- ATTRIBUTIF, BENEFACTIF

a) *mà* : strictement attributif, ne s'emploie qu'avec le verbe *dí* "donner".

n bé wári dí Musa mà "je donne de l'argent à Moussa"

b) *yé* : bénéfactif surtout, est utilisé dans tous les autres cas.
à yé cí fô fàama yé "il a fait la commission au Chef"

3- TEMPOREL

fè : est employé pour indiquer la fonction temporelle du nominal qui le précède.

Fanta bé nà sú fè "Fanta vient le soir"



4- MANIERE/MOYEN

- a) *ná/lá* : indique le moyen adopté pour faire telle ou telle action, généralement employé en combinaison avec le verbe *taga* ("partir").

N bε *tagama n sen na* "je marche à pied"

- b) *fê* : il indique la manière ou le moyen aussi.

N bε *taga Segu kulun fε* "je suis allé à Ségou par bateau"



VIII - LES ADJECTIFS

En règle générale, l'adjectif qualificatif se place après le nom ou le pronom qu'il qualifie. Il peut être employé sans qu'il n'y ait aucun élément entre le nominal ou le pronom qu'il qualifie et lui (**Musa jàn bé yàn kàbini kúnun** : "le grand Moussa est ici depuis hier"). Dans ce cas, le "groupe nominal" (**Musa jàn**) devient le sujet lorsqu'il s'agit d'un énoncé verbal (**Musa jàn nàna** : "le grand Moussa est venu") et prédicat lorsqu'il s'agit d'énoncé présentatif par exemple (**Musa jàn dòn** : "c'est le grand Moussa").

Il peut aussi être employé avec le prédicatif **kà** (**Bakari mùso fóló kà sùrun** : "la première femme de Bakari est petite") qui est la forme d'emploi la plus attestée ou du moins très courante.

N(ou pronom)+ka+Ad.+ Circonstant

N(ou pronom)+Ad+bé+N

N(ou pronom)+Ad.V

L'adjectif prend le pluriel seulement lorsqu'il est employé sans **kà**. Dans cet emploi, il est considéré comme une extension du nom et prend la marque du pluriel lorsque celui-ci est au pluriel (**mìsi kórow nàna ká bó wèrè lá** : "les vieilles vaches sont revenues du parc"). Dans les autres cas, l'adjectif bambara est invariable.

Toutefois, tous les adjectifs ne peuvent pas être employés sans le **ká**. Ceux qui peuvent l'être sont dans une situation de détermination. On peut dire par exemple **só ká nyìn** ("la maison est belle"), mais on ne peut pas dire **só nyìn file** pour dire : voici la belle maison. Pour exprimer cette phrase, on est obligé de nominaliser l'adjectif **nyìn** en y ajoutant le suffixe **mán** (**nyìn+mán=nyùman**).

móbili nyùman file

"voici la belle voiture"



1- LE COMPARATIF

Le comparatif est une forme assez courante en bambara. Il se construit à l'aide de plusieurs règles distinguant entre les différentes formes de comparaison.

1.1- La comparaison avec supériorité :

Dans les énoncés exprimant une comparaison de supériorité, un des éléments de comparaison, le premier, est supérieur au second (Fanta ka jàn ni Umu yé : "Fanta est plus grande que Oumou").

En tout cas, selon le critère de la comparaison, le premier élément (N1 : Fanta) est toujours "majoré" par rapport au second (N2 : Oumou).

Lorsqu'il y a un nominal déterminé (comme móbili dans Fanta ká móbili : "la voiture de Fanta"), la structure de la phrase peut être changée. En effet dans ce cas, on peut dire :

Fanta ká móbili ká nyìn ní né tá yé "la voiture de Fanta est meilleure que la mienne. "

Ici, on aurait pu dire, comme dans l'exemple précédent (Fanta ká jàn ní Umu yé) avec la structure N1+ka+Adj+ni N2+yé. Si on avait pris cette structure, on aurait repris móbili : Fanta ká móbili ká nyìn ní né ká móbili yé : ("la voiture de Fanta est plus belle que ma voiture"). Autrement dit, on n'a pas changé la structure de la phrase, mais on a seulement remplacé le N2 par le pronom possessif.

Musa ká bòn ní Bakari yé "Moussa est plus gros que Bakari "

À cě ká kègun ní í tá yé "son mari est plus malin que le tien "

Nom(ou Pronom)+kà+Adj+ní +N(ou pronom)+yé



Une deuxième structure est attestée pour cette comparaison. Elle s'effectue à travers le verbe **ká tème** ("dépasser", "plus que"). L'emploi de cette forme demande la présence du verbe **ká tème** comme instance de comparaison et par la postposition **kàn**.

né ká móbili ká nyìn ká tème é tá kàn	"ma voiture est plus belle que la tienne"
né ká móbili ká nyìn ká tème é ká móbili kàn	"ma voiture est plus belle que ta voiture"
né ká só ká bòn ká tème é tá kàn	"ma maison est plus grande que la tienne"
né ká só ká bòn ká tème é ká só kàn	"ma maison est plus grande que ta maison"

Pronom+ká+N+ká+A+ká tème+Pronom2+tà kàn

1.2- La comparaison avec égalité :

La comparaison avec égalité se construit à l'aide d'un énoncé descriptif auquel succède la forme **íko** ou **i komi** suivi d'un nominal ou d'un pronom (à **ká nálon íko** ou **íkomi à fà** : "il est stupide comme son père").

C'est aussi à travers ce modèle de comparaison que la langue bambara montre qu'une personne ou un animal est intelligent, bête, stupide : d'ailleurs, le français connaît ce type d'emploi (il est malin comme tout, pour dire que quelqu'un est très malin). En bambara, on fait allusion à des animaux ou choses qui ont des réputations : **ká kègun íko nsòsan** : "il est malin comme le lapin" ; **ká kálon íko sùruku** : "il est stupide comme la hyène" ; **ká kèete íko fàto** : "il est jaloux comme un fou".



Dans ces emplois, on peut faire allusion à des oppositions. Cette partie est en cela particulièrement intéressante car elle permet de dépasser le fait linguistique pour arriver vers des valeurs culturelles partagées dans cette langue.

à ká kègun íko sùrukuba "il est aussi malin que
la hyène "

Puisque la hyène est réputée comme cupide, cette forme, veut dire que la personne dont on parle est aussi cupide.

à ká jé'íko arabu "il est clair comme
les Arabes "

à tùlolen dòn'íko dàbi "elle est grasse
comme une puce "

La forme "aussi ...que" est attestée en remplacement de "comme"

N(ou pronom)+ká + A'íko+N(ou pronom)

1.3 la comparaison avec infériorité :

Elle se construit de la même façon que la comparaison avec supériorité en procédant de deux façons : dans un cas, il n'y a pas de changement de place. C'est le cas où la comparaison de supériorité est égale à celle d'infériorité ;

Fanta ká bòn nì Musa yé "Fanta est plus grande
que Moussa "

dans le deuxième cas, on introduit un élément lexical qui véhicule le sens de l'infériorité. On change alors la place des différents éléments. Le premier prend la place du second tandis que le second lui se met à l'initiale.

Musa ká dógon nì Fanta yé "Moussa est plus petit
que Fanta"



2- LE SUPERLATIF

Le superlatif bambara se forme comme un énoncé équatif ayant entre les deux yé, un nominal ou un pronom accompagné de **béε lá** ("de tous") : **Madu yé dònsw béε lá cèfárin yé** ("Madou est le plus brave de tous les chasseurs"). Le superlatif peut être obtenu sans **béε**. Dans ce cas, il n'y a pas non plus d'adjectif dans l'énoncé (**é yé kàramogow lá nyùman yé** : "tu es le meilleur des enseignants"). Dans cette formation, le premier nominal (N1) est toujours au pluriel.

é yé mùsow béε lá nyùman yé "tu es la plus belle des femmes"
é yé cěw lá cě yé "tu es l'homme d'entre les hommes"

<p>N(ou pronom)+yé+N+w (béε) lá+A+yé Nom (ou pronom)+yé+N+lá+A+yé</p>



IX - LES ADVERBES

Les adverbes bambara peuvent se placer soit en fin de phrase (mángoro bé dún Bamako súbaba lá kósebe : "on mange beaucoup de mangues au grand marché de Bamako"), soit derrière le verbe (à ká dí kójugu sú fè : "c'est très bon le soir").

Il y a trois types d'adverbes en bambara :

1- LES ADVERBES EN KO

Ce sont des adverbes qui sont formés de ko-(antéposé) auquel on ajoute un nominal. Ils ne sont que quatre. Ces adverbes ont une valeur intensive:

kónyuman "bien" "à nouveau" :

án yé án lábe n kónyuman "nous nous sommes bien habillés"

kókura "encore" :

nsònw yé n ká kàba sònye kókura "les voleurs ont volé mes maïs à nouveau"

kójugu "trop" :

n bé síran kèle nyé kójugu "j'ai trop peur de la guerre"

kósebe "très" :

à bé síran án fà nyé kósebe "il a très peur de son père"

2- LES ADVERBES DE MANIERE

Ils n'excèdent pas une quinzaine. On les qualifie d'idéophoniques à cause de leur sémantisme et de leur phonétisme particuliers. Ils se



placent entre le verbe et le prédicatif ou entre le verbe et l'objet s'il y en a. En voici les principaux :

a) **dògòdògòńń** : "doucement"

n ká móbili má nyń, í b'á dògòdògòńń bòli "ma voiture a une panne,
conduis-la doucement"

b) **mànamana** : "sans égard", "inconsidérément", "pour rien",
"sans raison"

sòròdasiw yé à mànamana fàga "les militaires l'ont
tué pour rien"

c) **sèbəkərɔ** : intensif

à yé n nèni, n fána kó n té, n sèbəkərɔ té "il m'a insulté, j'ai
alors répondu non et non"

d) **bàlakabalaka** : "précipitamment"

Fanta bé fé n bé ε bàlakabalaka ké "Fanta fait tout
précipitamment".

e) **nèmɛnɛmɛńń** : "doucement", "sans se faire remarquer"

ǎn sùnògɔra dórɔn, n nèmɛnɛmɛńń bóra "dès que l'enfant a
dormi, je suis sorti doucement"

f) **dàmatɛmɛ** : "exagérément"

à yé dàmátɛmɛ nènini fò n mà "il m'a dit une injure
exagérée".

g) **kòlòkòlò** : "peu" à valeur intensive. Il ne s'emploie qu'à la
forme négative comme mal dans l'exemple "pas mal" en français :

kúnun, n má kòlòkòlò fágama ké, n bóra n ká só ká fàga
báarakeyɔrɔ n sèn nà



"hier, j'ai pas mal marché, je suis parti de chez moi à mon lieu de travail à pied"

h) $\eta\grave{a}n\mu\eta\eta\alpha n\mu$: "avec magouille",

$\hat{i} y\acute{e} \eta\grave{a}n\mu\eta\eta\alpha n\mu w\acute{a}r\acute{i} d\grave{e} s\acute{o}r\omega$. "C'est de l'argent magouillé que tu as eu".

i) $b\acute{a}tara$: " facile ", " léger " comme personne légère.

$\grave{a} n\grave{a}n\alpha b\acute{a}tara k\acute{u}maw \acute{f}\acute{o} n y\acute{e} \acute{f}\acute{o} n k\acute{a} s\acute{o}$ "il est venu me parler de n'importe quoi jusque chez moi".

3- LES ADVERBES EXPRESSIFS

Ces adverbessont assez nombreux et sont formés d'onomatopées. Il est fréquent d'assister à la naissance d'un adverbe expressif lors d'une discussion entre locuteurs natifs du bambara. Ils les créent par analogie au mouvement au bruit qu'il fait : faire du bruit ($\grave{a} y\acute{e} t\acute{a}sa fili p\acute{a}n$ "il a jeté la tasse avec force"), manger ($\grave{a} y\acute{e} d\acute{u}mini k\acute{e} c\acute{u}wucuwucuwu$ "il s'est goinfre"), marcher ($\grave{a} b\acute{e} t\acute{a}gama k\acute{o}bakabakobakaba$ "elle marche lentement en faisant des manières")... $p\acute{a}n$: bruit d'une tasse que l'on jette brutalement par terre ; $c\acute{u}wucuwu$: fait allusion à une façon de mâcher ; $kobakaba$: désigne une démarche avec déhanchement.

Ils sont employés dans des énoncés affirmatifs avec un ton plus élevé que les autres éléments du même schème. Selon leur place, on peut les diviser en trois grands groupes :

3.1- Nom+ye+Pronom+V+Adverbe :

$t\acute{e}p/k\acute{o}likoli$: notion de rempli

$d\acute{e}nmis\grave{c}nninw y\acute{e} \grave{u} f\acute{a} j\acute{i} l\acute{a} t\acute{e}p$. "les enfants se sont bien remplis le ventre d'eau".



án yé sàgaw íadumuni kólikoli. "nous avons bien fait manger les moutons".

pyán : notion de faire fi des égards
n yé ònyε fò pyán. "j'ai dit la vérité crûment".

kák : notion d'un trait
à yé n sèn kári kák. "il m'a cassé le pied d'un coup sec".

kóki : notion de se remettre d'aplomb
à yé í kÉ án ká só kóki "il s'est bien remis chez nous".

léwulewu/teleku : notion de totalité de surface à vider.
à yé Musa bònboní dí léwulewu "il a rasé la barbe de Moussa de très près".
à yé à kũn dí teleku "il s'est fait couper tous les cheveux."

káratata : notion d'insistance, de tension.
à yé mùso ká tàafe sàma káratata "il tira sans relâche le pagne de la femme"

séwu : notion de silence absolu à la suite d'une frayeur
wára mànkán bó len, à yé í kÉ séwu "il s'est tu au rugissement du lion".

3.2 Nom+ka+Adjectif+Adverbe

kírikiri : s'applique à la couleur noire avec une notion de très foncé.
à ká dólókiba ká fin kírikiri. "son grand boubou est noir foncé"



mónimóni : s'applique aussi à la couleur noire avec une notion de brillance.

à *ká kùrusi tùn ká fin mónimóni* "son pantalon était noir brillant".

córi : s'applique à la couleur rouge, avec la notion de vif. On peut retrouver cette forme redoublée (córi cori), véhiculant la notion d'intensif ("très...").

à *nyé ká bîlen córi*. "ses yeux sont rouges vifs".

pás : s'applique à la couleur blanche, avec la notion de pâle ou de très blanc. On peut retrouver cette forme redoublée dans un énoncé (pás pás) véhiculant la notion de très.

à *nyînkisε ká jÉ pás*. "ses dents sont très blanches".

gétewu : s'applique à une toute petite taille

Mamu cĕ ká sùrun gétewu. "le mari de Mamou est tout petit".

3.3- N+(bε+) Verbe (-ra/la/na)+Adverbe

swé : s'agissant de quelqu'un qui s'en va ou fuit.

nsònké bòlila swé. "le voleur s'est enfui sans trace".

bógobogo : véhicule une notion de totalité s'agissant de la destruction de quelque chose qui se casse où s'abîme. Par extension, cette forme s'applique à des personnes âgées qui ont des moments d'inconscience pendant lesquels elles délirent. Dans ce cas, et c'est l'emploi le plus courant, on traduit par fou.

Mais cet emploi entre dans les relations détendues qu'entretiennent les enfants avec leurs grands-parents.

n mòmuso kùn cîra bógobogo

"ma grand-mère est totalement folle".



búrukutu : notion d'action brusque, une fuite ; notion de s'échapper.

jàkuma bòlila búrukutu.

*"le chat s'est
brusquement enfui".*

péketu péketu : concerne une démarche à petits pas adoptée dans l'idée de "frimer".

à dénuso bé tágama péketu péketu. *"sa fille marche en
faisant des manières".*

kók : notion de dureté, de solidité.

Fanta dèse bé kók.

*" les mollets de
Fanta sont très
durs".*



X - LES CONJONCTIONS DE COORDINATION

Les conjonctions de coordination ont pour fonction de relier soit deux ou plusieurs mots entre eux lors d'une énumération (**Adama nî Gawusu nî Mayi tágara Bamako** : "Adam, Gaoussou et Maye sont partis à Bamako"), soit deux ou plusieurs phrases (**n bìnna ká n sèn tĩgɛ** : "je suis tombé et me suis blessé le pied"). En français, on a un seul élément pour effectuer ces liaisons. En bambara, il y en a trois. Deux pour lier les formes nominales (**nî, àni**) et un (**ká**) pour relier les énoncés verbaux.

1- LES CONJONCTIONS RELIANT DES UNITES LEXICALES

1.1 Nî, àni ("et"): il est difficile de trouver une règle distinguant **nî** et **àni** quant à leur emploi. Toutefois dans le bambara dit standard, il y a une tendance que l'on peut préconiser. En effet il est très rare de voir, lors d'une énumération de deux éléments seulement, employer **àni**. Cette conjonction est généralement employée lorsqu'il y a plus de trois mots de la même classe des parties du discours en énumération (**Basiru nî Madina nî Founè nî Sadio nî Alima àni Tu dè nàna** : "ce sont Bassirou, Madina, Founè, Sadio, Alima et Touh qui sont arrivés"). Autrement dit, lors d'une énumération de plusieurs mots, on emploie la forme **nî** pour relier tous les mots sauf le dernier, pour lequel on emploie **àni**.

Une deuxième tendance commence à s'affirmer aujourd'hui. Lorsque les éléments reliés par **nî** ou **àni** sont sujets ou objets, on emploie indifféremment **nî** et **àni** (**m̄si nî sàga fàgara/àni nî sàga fàgara** : "le mouton et le boeuf ont été égorgés" ; **à ye s̄yè nî kàmi**



dè fèere/à yé syè áni kàmi dè fèere : "c'est la poule et la pintade qu'il a vendues.").

Lorsque **ní** coordonne deux mots, il est traduit en français par "et", sinon, il est marqué par une virgule.

Quant à **àni**, on peut aussi le rencontrer à l'intérieur d'une énumération sans que ce soit à la fin, (rare), il est alors marqué par une virgule. C'est seulement lorsqu'il relie le dernier mot au reste qu'il se traduit par "et".

Du point de vue morphologique, le morphème **à** de **àni**, fonctionne comme un pronom anaphorique reprenant le dernier élément cité avant lui. En fait, il ne serait que **à** (pronom de la troisième personne)+ **ní**. Nous sommes confortés dans cette idée par la possibilité de remplacer ce **à** par un **ò** (qui est par excellence un pronom anaphorique) (**móbili ní tèreɲ, ní pánkunrun, ní jílakurun ò ní nègeso béε bé Mali lá** : "il y a des voitures, des trains, des avions, des pirogues et des vélos au Mali"). Dans cet exemple, nous pouvons remplacer **ò ní** par **àni**.

Il est possible d'entendre une succession de mots sans **ní**. Dans ces cas, il est sous-entendu. Cependant, on met **àni** à la fin (**nyò, fíga, kàba àni fini, òlu dè bé n ká fòro lá** : "c'est du mil, de l'arachide, du maïs et du fonio que j'ai dans mon champ"). Cette dernière forme se développe aussi parallèlement aux autres. Ceci vient de l'analogie avec le français. Ce sont donc généralement les intellectuels qui l'emploient.

1.2 ...ò,...ò,...sí : le bambara connaît une locution qui introduit une notion de coordination. Cette forme est spécifique parce qu'elle s'emploie seulement lors d'une négation (**é ò, í fà ò, í bá ò, áw sí té tága n ká só** : "ni toi, ni ton père, ni ta mère, vous n'irez chez moi").



2- LES CONJONCTIONS RELIANT DES ENONCES

2.1 Ká : relie deux énoncés verbaux. Il se traduit par "et" en français. Il peut être employé avec àni pour relier la dernière phrase au reste (à yé tóbili ké ká fini kò àni ká dènmisenninw lábè n : "elle a préparé à manger, lavé le linge et habillé les enfants"). **Ká** introduit une notion de temporalité ou de hiérarchie entre les événements qu'il coordonne. On les rencontre dans l'ordre dans lequel ils se sont déroulés.

à yé à bùgò ká à nèni "il l'a frappé et l'a insulté"

n bìnna, ká n kòlonkolon, ká n nyánamini àni ká n kīrin

"je suis tombé, j'ai roulé par terre, ma tête a tourné et je me suis évanoui"

2.2 Les autres : conjonctions reliant des énoncés, sont en nombre limité. A la différence de ká, ils peuvent coordonner deux énoncés non verbaux (à bÉ yàn, nkà à má kási : "il est ici; mais il n'a pas pleuré"). Ils ne créent pas toujours de relation de temporalité en terme de succession d'événements.

nkà "mais": relateur, est employé dans les mêmes séquences que bàri. Il est placé après le premier énoncé, au début du second. Les énoncés qu'il relie sont indépendants. Autrement dit, à la place de la virgule et du nkà, on peut mettre un point.

à bòlila,

"il a couru"

nkà à séra.

"mais il est arrivé à temps".

báwo "parce que": est aussi un relateur qui unie deux énoncés indépendants. Comme nkà, il peut être remplacé par un point et occupe la même place dans la phrase.



mògò ká kán ká jí sáníya, "on doit purifier l'eau",
 báwo bàna cáman bé sòrò à fè. "parce qu'elle est vecteur de
 beaucoup de maladies".

sábu "parce que": il a le même sens que **báwo** et joue le même rôle.

Généralement on peut employer indifféremment l'une ou l'autre.

dén mán ké nɛ, "l'enfant est malade",
 sábu à bá té dúmuni dí à mà "parce que sa mère ne lui donne
 pas à manger".

bàri "mais": ce relateur a la même valeur que **nkà** du point de vue sémantique et syntaxique. Ce sont deux variantes dialectales : l'une, **nkà**, est employée dans le centre, au sud et à l'est du pays, l'autre, **bàri**, est employée dans le sud-ouest du pays. Cette dernière forme vient du malinké.

móbili nyùman ká dí n yé, "j'aime les belles voitures",
 bàri wári té n bólo "mais je n'ai pas d'argent".

jàga "alors que": comme tous les autres relateurs, **jàga** se place à l'initiale du deuxième énoncé et introduit une opposition entre les deux propositions.

àle bé kúmaba lá, "lui, il parle beaucoup",
 jága à té sé nónni ná "alors même qu'il ne sait pas
 nager".



XI - LES PARTICULES

Ce sont des éléments qui n'ont pas de fonctions syntaxiques dans une phrase. Ils ajoutent à celle-ci une notion qui est de l'ordre du discours ou plus précisément de l'énonciation. Il est relativement difficile d'en montrer la réalité à un francophone sans le faire basculer dans la vaste classe des adverbes qui hélas ne permettent pas de les comprendre. Or, ces éléments sont importants car ils permettent d'ajouter une notion au sens de la phrase, notion qui va justement lui donner un sens final et participer ainsi à la compréhension. Cette formation est intéressante parce qu'une fois que la particule y est adjointe, elle ne s'ajoute pas vraiment au sens de la phrase initiale, mais participe à lui donner un autre sens.

exemples :

ò té ñnyε yé "ce n'est pas vrai"
ò dùn té ñnyε yé "or cela, ce n'est pas la vérité"

Avec le seul **dùn**, on ajoute la notion de déictique (désignation : cela) et la notion d'opposition avec *or*.

dùn "*mais*", "*or*" : apporte une valeur d'opposition ou de contraste à la phrase. Il se place derrière le nom, le pronom ou le groupe nominal qui est en fonction sujet.

à yé'í bân Musa lá, "elle a refusé de se marier avec Moussa",
wári dùn bÉ Musa bólo. "or Moussa a de l'argent".

à má sòn sène mà, "il n'accepte pas l'agriculture,"
àle dùn má kàlan. "or il n'est pas instruit."

Dùn peut aussi se mettre en fin de phrase. Dans ce cas, il s'emploie avec **ni** qui se place à l'initiale de l'énoncé et **dùn** se met à la fin.



án má ntòlantán ké bì, "on n'a pas joué au foot,
aujourd'hui"
ní sánji nàna síni dún ? "et s'il pleuvait demain ?"
màrifá tÉ ánw bólo, "nous n'avons pas de fusil",
ní kèlè wílila sínin dùn ! "et si une guerre éclatait demain !"

fána/féne "aussi" : se place généralement derrière le nom, le pronom ou le groupe nominal sujet. A la différence d'"aussi" en français qui peut se substituer à toute la phrase (tu t'en vas, moi aussi), **fána** est traditionnellement suivi de tout le reste de la phrase.

Cette remarque est importante car beaucoup d'apprenants francophones l'emploient comme substitut de la phrase.

n mùso fána bé dólóki kúra fè "ma femme aussi veut un
nouveau vêtement"
à yé n bùgò, "il m'a frappé",
né fána yé n tà sàra "je me suis, moi aussi, vengé
en le frappant"

Lorsque **fána** est en fin de phrase, il veut dire "en plus". Toutefois, il peut dans quelques cas garder le sens de "aussi" et est souvent ironique.

à yé à fà nèni, "il a insulté son père",
à yé à bá nèni, "il a insulté sa mère",
à yé à bùgò fána. "il l'a en plus frappé".
î bé tága n bìla nyé gen ná fána ! "tu m'accompagneras aussi aux
toilettes !"

dórón "seul(e)" : lorsque **dórón** a le sens de *seulement*, il est généralement placé après un nominal, un pronom ou un groupe nominal en fonction sujet.



né dórɔn tɛ sànga kóro jèli yé "je ne suis pas le seul griot des
funérailles"¹³.

Bakari bé mùso bèlebele dórɔn kànu "Bakary aime seulement les
grosses femmes".

Placé en fin de phrase, il sous-entend qu'il y a eu la seule action
exprimée et rien d'autre.

n bé bàro ké Mamu fè dórɔn "je discute seulement avec
Mamou"

Fàransikáw bé sé kúma dórɔn ná "les habitants de France ne
savent que parler"

Parfois, il indique une notion de restriction absolue, lorsqu'il est
suivi de **ká**+le verbe précédent que l'on reprend.

sú fè, à bé kàsi dórɔn ká kàsi "le soir, il ne fait que
pleurer".

à bé ùle bé ε ké bòli lá dórɔn ká bòli "il passe toute la
journée à ne faire que courir".

kòni "quant à" : placé à l'intérieur de l'énoncé, permet de mettre
l'accent sur une particularité du nom qu'il suit. Cet élément est
difficilement traduisible, car en même temps qu'il montre une
particularité, il ajoute une notion de relation personnelle que
l'énonciateur éprouve vis-à-vis de la personne ou de la chose dont il
est question. En fait, c'est une façon d'affirmer sans en avoir l'air.

né kòni tɛ nsòn yé ! "je ne suis tout de
même pas un voleur".

Kado kòni bé syò dún "quant aux Dogon, ils
mangent évidemment du haricot"¹⁴.

¹³cette phrase est un dicton (**kúmakoro**) qui, ne doit pas être pris au
premier degré. On l'emploie lorsqu'on est fréquemment sollicité. C'est
une façon de dire qu'on est fatigué.

¹⁴le haricot est réputé donner des flatulences à ses consommateurs. Au
Mali, il est habituel de traiter ses cousins à plaisanterie de beaucoup de
comportements irrévérencieux, dont le mensonge ou la flatulence. Moi
étant Maïga, donc Songhaï, les Dogon sont mes cousins à plaisanterie



yèrɛ "même" : crée une opposition avec ce qui est dit précédemment.

î yé móbili sànwà ? "as-tu acheté une voiture" ?
n bɛ̀ ò táji sòngɔ̀ yèrɛ bó mín ? "où vais-je déjà avoir
le prix de l'essence" ?

Autrement dit, la phrase avec yèrɛ veut dire que je n'ai même pas le prix de l'essence, à plus forte raison celui de la voiture.

Lorsqu'il est placé en fin d'énoncé, il indique une notion d'opposition et de déception par rapport à ce qui pouvait être attendu.

à má n kórɔfɔ̀ yèrɛ "il ne m'a même pas grondé"

à sèn kárla sɪnyɛ sàba "il a eu trois fractures",
à má kási yèrɛ "il n'a même pas pleuré".

bílen "encore" : se place en fin d'énoncé. Il s'emploie dans des énoncés verbaux qui sont à la forme négative.

à má à fɔ́ bílen "il ne l'a plus dit"
à má jàgo ké bílen "il n'a plus fait de
commerce."

dè : placé après un nom, sert de particule de focalisation. Il permet de faire savoir que c'est de cette chose qu'il s'agit.

n mùso fɔ́lɔ̀ dè nàna kúnun "c'est ma première femme qui
est venue hier"
n kàramɔ̀gɔ̀ dè yé ò fɔ́ n yé "c'est mon maître qui me l'a
dit".

(sɪnankún). C'est pour cela que je parle d'eux en ces termes, bien que cette pratique ne leur soit pas particulière, quoique !



Lorsqu'il est placé entre un nom ou un pronom et le nom en fonction de déterminant, **dè** sera emphatique, c'est-à-dire qu'il renforcera le nom ou pronom en question dans l'énoncé en montrant qu'il s'agit bien de ce nom ou pronom là et pas d'un autre. Dans ce cas, le pronom utilisé sera à la forme renforcée ou emphatique.

Musa dè bá sàra kúnun "c'est la mère de Moussa qui est morte hier"
né dè ká sàmbara tùnunna "c'est moi qui ai perdu mes chaussures"

kè "done" : cette particule introduit une interrogation et/ou une exclamation sachant que l'on a une idée précise de la réponse ou que l'on a une volonté particulière à réaliser. On pourrait dans ce cas le traduire par "bien sûr".

î tágara dólósó lá kè ? "tu es donc parti au bar ?"
î má kàlan ké kè ! "tu n'as bien sûr pas étudié !"

báni : indique une notion de menace ou de profit. Il s'emploie lorsqu'on veut dissuader ou persuader quelqu'un d'agir d'une certaine façon en brandissant une idée de représailles ou de récompense souvent non précisée.

é ká né neni báni "insulte-moi voir !"
áw ká séli báni "priez donc voir",
áw kùnkó bé é bé nyé nabo "tous vos problèmes seront réglés".

méne : se place en fin de phrase et s'emploie dans un énoncé négatif. Cet élément indique que l'énonciateur pense que son interlocuteur ne doit pas demander, faire ou dire ce qu'il a dit ou fait. L'énoncé paraît incomplet bien qu'il ne le soit pas. Toutefois,



on peut le compléter (î m'à fô wári méne, î kó jáman dé ! : "ce
n'est pas de l'argent que tu veux, mais du diamant va !")

A- n bÉ tága súgu lá sínin "je pars demain au marché"

B-î má à fô súgu méne. "tu n'as pas dit marché, mais..."



XII - LES CONJONCTIONS ET LOCUTIONS DE SUBORDINATION

Les conjonctions de subordination sont des mots ou éléments linguistiques qui servent à relier une proposition subordonnée à la proposition dont elle dépend (principale).

Il existe plusieurs conjonctions de subordination ayant des fonctions différentes.

Causales :

k'á dá à kàn " *parce que* ", mìnke " *dès que* ", kójugu " *à force de* "

Conditionnelles

mána " *si* ", nî " *si* "

Consécutives :

wálasa " *pour que* ", k'á sórɔ " *alors que* ", fò " *au point que* "

Comparatives :

cógo mìn " *tel que* ", íko " *comme* "

Finales :

ká/kána, wálasa/yáasa " *afin que* ", jánko " *pourvu que* ",

Temporelles :

mána " *dès que* ", les participes passé et présent, dórɔn " *dès que* ", sáni " *avant que* ", k'á sòrɔ " *alors que* ", mìnke " *quand* ", ílen " *depuis* ", kàbi ou kàbini " *depuis que* ", fò " *jusque* ", nî " *quand* " .

Concessives

sáni " *au lieu de* "





**B - LES ENNONCES ET LES STRUCTURES DE
LA LANGUE**





Il y a deux sortes d'énoncés en bambara : les simples et les complexes

I- LES ENONCES SIMPLES

Ce sont des énoncés qui sont formés de constituants ou éléments minimaux pour faire une phrase. On ne leur donne généralement pas le nom de phrase parce qu'ils ne comportent pas toujours des verbes. Ils peuvent tous se mettre aussi bien à la forme affirmative que négative.

né dòn	"c'est moi"
né té	"ce n'est pas moi"

et

n bòlila	"j'ai couru"
n má bóli	"je n'ai pas couru"

Les énoncés simples se divisent en deux : les énoncés non verbaux et les énoncés verbaux.

1.1 les énoncés non verbaux

il y a quatre types d'énoncés non verbaux en bambara. Ils se caractérisent par l'absence de verbe sans que cela influence la temporalité de l'énoncé. Ils comportent soit un nom soit un pronom qui se combine avec d'autres éléments.

Exemples :

Óridinate ri dòn : "c'est l'ordinateur"	n dèn tún dòn : "c'était mon fils"
Fanta ká jàn : "Fanta est grande"	Fanta tún ká jàn : "Fanta était grande"

Dans ces quatre énoncés, il n'y a pas de verbe. Nous avons traduit les deux premiers par le présent, alors que les deux derniers ont été traduits par l'imparfait. Autrement dit, il n'est pas nécessaire



d'avoir un verbe en bambara pour exprimer la temporalité (cf. les verbes).

a) l'énoncé présentatif

cet énoncé permet de présenter quelqu'un ou quelque chose. Par la même, il a une fonction de désignation dans la langue. Il répond aux questions posées par les interrogatifs **jón**, qui se rapporte aux personnes (**jón dòn ?** : "qui est-ce ?"), et **mùn**, qui se rapporte aux choses (**mùn dòn ?** : "qu'est-ce que c'est ?"). Cet énoncé est négativisable.

Exemples :

Musa dòn	"c'est Moussa"	Musa té	"ce n'est pas Moussa"
sàga dòn	"c'est le mouton"	sàga té	"ce n'est pas le mouton"
jíri dòn	"c'est l'arbre"	jíri té	"ce n'est pas l'arbre"
fòro dòn	"c'est le champ"	fòro té	"ce n'est pas le champ"

Nom (ou pronom) + dòn (forme affirmative)
+ té (forme négative)

b) l'énoncé situatif

cet énoncé permet de situer une personne ou une chose par rapport à un lieu ou une situation.

Nom + bé (+ Circonstant + Postposition) (forme affirmative)
+ té (forme négative)

1- Lieu

Musa bé Pari
Fanta bé súgu lá

"Moussa est à Paris"
"Fanta est au marché"



sánji bé kéne mà "la pluie est dehors" ("il pleut dehors")
 kèle bé Somali "la guerre est en Somalie" ("il y a la guerre en Somalie")

Ce type d'énoncés peut répondre à la question posée par plusieurs interrogatifs :

mîn (où) : il s'adresse au lieu (N2 de l'énoncé).
 Musa bé mîn ? "où est Moussa ?" à bé Pari "il est à Paris"
 Fanta bé mîn ? "où est Fanta ?" à bé súgu lá "elle est au marché"
 kèle bé mîn ? "où y a-t-il la guerre?" à bé Somali "il y a la guerre en Somalie"

jón (qui)/mùn (quoi) : jón s'adresse généralement aux noms faisant référence aux humains., alors que mùn s'adresse à des noms occupant la même place mais étant des non-humains.

jón bé Pari ? "qui est à Paris ?"
 Musa de bé Pari "c'est Moussa qui est à Paris"
 mùn bé kéne mà ? "qu'est ce qui est dehors ?"
 sánji bé kéne mà "il pleut dehors"

2-Situation

néne bé Musa lá "le froid est sur Moussa" ("Moussa a froid")
 fùnteni bé "il fait chaud"

Dans ce deuxième cas, il répond à la question posée par les mêmes interrogatifs :
 mùn "quoi, qu'est ce que", jón "qui "
 mùn bé Musa lá ? "qu'est-ce qu'a Moussa ?"



néne bé à lá "il a froid"
 mún bé Pari sísan ? "qu'est ce qu'il y a maintenant à Paris? "
 fùntenin bé "il y fait chaud"

c) l'énoncé équatif

Ce type d'énoncé permet de désigner une personne ou une chose vis-à-vis de laquelle on apporte un ou des éléments de caractérisation. Ce qui fait que cet énoncé est basé sur le lien d'égalité qui peut exister entre les deux éléments (les noms placés de part et d'autre du premier yé).

Du point de vue morphologique, les deux éléments (nom ou pronom) de l'énoncé sont séparés par yé qui sera té à la forme négative.

Exemple :

Musa yé kàlandén yé	"Moussa est un étudiant"
wùlu yé dántanfén yé	"le chien est un animal"
jèli yé nyamakala yé	"le griot est de la caste des nyamakala"
Faransi yé túbabujámana yé	"la France est un pays européen"

Nom (ou pronom) + ye(+Nom(ou pronom))+yé

Ce type d'énoncés peut répondre à la question posée par les interrogatifs :

jón ("qui") :

jón yé kàlandén yé ?	"qui est étudiant ?"
né yé kàlandén yé	"moi, je suis un étudiant"
jón yé nyamakála yé ?	"qui est de la caste des nyamakala ?"



nùmu yé nyàmakála yé "le forgeron est de la caste des nyamakala"

Faransi yé jíón ká jàmana yé ? "la France est le pays de qui ?"

Faransi yé túbabuw ká jàmana yé "la France est un pays des Blancs".

mùn "quoi, qu'est ce que" :

mùn dòn ? "qu'est-ce qu'il y a ?" fòsi té "il n'y a rien"

nyàmakála yé mùn yé ? "qu'est-ce que le nyamakala ?"

nyàmakála yé síya yé "nyamakala est une caste"¹⁵.

d) l'énoncé descriptif

cet énoncé permet de qualifier ou d'apporter une qualification à la personne ou à la chose dont on parle.

Nom (ou pronom) ká + adjectif

Exemples :

fúntenin ká bòn Mali lá "la chaleur est forte au Mali"

dòlo ká júgun mògò mà "l'alcool est dangereux pour l'être humain "

Fanta cě ká sùrun kójugu "le mari de Fanta est trop petit "

Bamakoka bé ε ká kègun "tous les Bamakois sont malins"

Ce type d'énoncés répond particulièrement à la question posée par les interrogatifs cògo ò et mùn :

cògo ò "comment" :

¹⁵ síya a plusieurs sens possibles : race, ethnie, tribu... mais aussi un groupe social quelconque.



- - fùntenin bé cógo dĩ Mali lá ? "comment est la chaleur au Mali ?"
- - à ká bòn "elle est forte".
- - Fanta cě bé cógo dĩ ? "comment est le mari de Fanta ?"
- - à ká sùrun "il est petit"
- - Bamakokaw bé cógo dĩ ? "comment sont les Bamakois ?"
- - ù ká kègun "ils sont malins"

mùn "quoi, qu'est ce que" fùntenin nĩ jà ká bòn Mali lá "la chaleur et la sécheresse sont importantes au Mali"

mùn ká bòn Mali lá ? "qu'est ce qui est important au Mali ?"

đòlò ká júgun mògò mùn mà ? "l'alcool est néfaste pour quelle partie du corps ?"

à ká júgun bĩnyε mà "il est néfaste pour le foie"

1.2 Les énoncés verbaux

Il y en a deux sortes selon qu'on a affaire à un verbe transitif ou intransitif.

a) les énoncés transitifs ou énoncés à plus de deux éléments dont au moins deux nominaux

Lorsqu'on a affaire à un énoncé comportant un verbe transitif, la phrase compte obligatoirement, en plus d'un premier nom ou pronom, un deuxième nom ou pronom qui se met entre le prédicatif et le verbe.

n bé sǎ sàñ "j'achète un cheval"

jón té nóno mìn "les esclaves ne boivent pas de lait"

Dans ces énoncés : n et jón jouent la fonction de sujet tandis que sǎ et nóno sont des compléments d'objet.



Nom (ou pronom) +bÉ +Nom(ou pronom) + Verbe

On peut ajouter un circonstant à cette phrase sans que cela boubleverse pour autant la structure :

Musa bÉ dòlo mín sú fÈ "Moussa boit de l'alcool le soir"

jèli té hóron fúru Manden "au Mandèn, le griot ne se marie pas avec le noble"

Nom (ou pronom) +bÉ +Objet + Verbe+Circonstant

b) les énoncés intransitifs ou énoncés à deux éléments dont un nominal

Le nombre minimum d'éléments dans une phrase comptant un verbe intransitif est de deux plus le prédicatif (que nous considérons comme élément grammatical).

n tágara "je suis parti"

n bÉ bó "je sors"

Ces deux exemples comportent les mêmes éléments à la différence que le premier est à la forme accomplie, et le second, est à la forme inaccomplie.

Nom (ou pronom) +bÉ +Verbe

ou **Nom (ou pronom) + Verbe+-ra/-la/-na**

Ce type d'énoncé peut être complété de compléments circonstanciels qui se placent à la fin de la phrase.

N bÉ tága súgu lá "je pars au marché"

Fanta kàsira kúnun "Fanta a pleuré hier"



II - ENONCES COMPLEXES :

On appelle généralement énoncés complexes, les énoncés qui sont formés de plusieurs propositions. Ils sont différents des énoncés simples qui, eux, sont formés d'une seule proposition quelle que soit par ailleurs l'extension qu'on peut leur donner :

Musa fà dòn "c'est le père de Moussa"

Segu yé Bamanarw faso yé. "Ségou est la patrie des Bambara".

Dans chacun de ces deux exemples, nous avons une seule proposition que nous avons précédemment appelée énoncé simple (cf. Énoncés simples).

Par contre, dans les exemples présentés ci-dessous :

Sálon, Madu nàna,	án yé mùso dí à mà.	"l'an dernier, Mamadou est venu, nous lui avons donné une épouse".
-------------------	------------------------	---

Ní à yé wari cáman sò rɔ,	à bÉ mò biletì sàn.	"s'il gagne beaucoup d'argent, il achètera une mobylette."
------------------------------	------------------------	---

à bintɔ,	án kúlela.	"en le voyant tomber, nous avons crié".
----------	------------	---

à yé báara sò rɔ o,	"qu'il ait un travail,"
à má báara sò rɔ ò,	"qu'il n'ait pas un travail,"
kálo kúra, n bÉ à gé n.	"le mois prochain, je le chasserai".

qui ne sont pas exhaustifs, nous avons un certain type d'énoncés qui sont, par leurs constituants, différents des énoncés simples par quelques traits :



- les phrases contiennent au moins un énoncé simple sinon deux ou trois ;
- les différentes parties de la phrase sont séparées soit par un élément grammatical qui les relie, soit par une virgule ;
- quel que soit le nombre de segments (énoncés) d'une phrase, elle est toujours divisible en deux parties cohérentes.

Dans le premier exemple, nous avons une phrase qui contient deux verbes (**nàna** "est venu" et **dí** "donner").

Dans le deuxième, nous avons un verbe dans chaque proposition (**sòrò** "trouver" et **sàn** "acheter").

Dans le troisième, nous avons aussi bien un participe (**bìntò** "en tombant") qu'un verbe (**kúlela** "a crié").

Dans le quatrième, nous avons trois verbes (deux fois **sòrò** "trouver" et **gén** "chasser").

Nous pouvons observer que chacun des exemples comporte au moins deux propositions (le dernier en ayant trois) à travers les énoncés simples. Autrement dit, un énoncé complexe bambara comporte plusieurs parties que l'on appelle segments. Toutefois, tous les segments ne sont ni verbaux ni même un énoncé simple :

à bìntò, án tùn bé yàn	<i>"nous étions là lorsqu'il est tombé"</i>
kèle wúlilen, Fanta sèginna só	<i>"lorsque le conflit a commencé Fanta est retournée à la maison "</i>

Dans ces phrases, il y a deux structures non verbales et qui ne contiennent pas non plus un énoncé simple (**à bìntò** et **kèle wúlilen**), chacun correspondant ici à un segment.



Nous allons désormais écrire ces différentes parties de façon à pouvoir les distinguer le plus simplement possible en allant à la ligne comme ceci :

à b̄into, "au moment où il tombait",
 àn t̄un bé yàn "nous étions là"

Les phrases complexes du français par exemple sont, lorsqu'elles ne sont pas indépendantes, liées par des conjonctions ou des locutions conjonctives. En bambara, il y a certes des éléments linguistiques qui introduisent une subordination, cependant, ce ne sont pas tous des conjonctions :

n̄i t̄ile b̄ora, "si le soleil apparaît,"
 àn bé t̄aga yáala k̄ungo k̄óno "nous irons nous promener
 dans la forêt"

mògo k̄a k̄an k̄a d̄èn k̄oron "on doit être exigeant avec les
 enfants"
 sani à k̄a b̄onya "avant qu'ils ne grandissent"

w̄ulu m̄in yé d̄unance k̄in, "le chien qui a mordu
 l'étranger"
 ò yé né tá yé "c'est le mien"

m̄uso s̄onnen, "la femme ayant accepté"
 k̄amalén yé à j̄anfa "le jeune homme l'a trahie"

Dans ces exemples, nous avons trois énoncés complexes composés de propositions principales et de propositions subordonnées. Les subordonnées sont toutes introduites par un subordonnant :

dans l'exemple 1, la subordonnée est introduite par *n̄i* ("si"), placé à l'initiale de cette dernière ;



dans l'exemple 2, la subordonnée est introduite par *sáni* ("avant que"), placé au début de la subordonnée ;

dans l'exemple 3, la subordonnée est introduite par *mîn* ("qui") se trouvant dans la principale ;

dans le quatrième exemple, il y a subordination sans qu'il n'y ait de subordonnant au sens traditionnel de la grammaire française (c'est-à-dire les conjonctions). Ici, la subordination s'effectue à cause de la présence de la forme participiale *sònnen* ("ayant accepté") de la proposition subordonnée.

Résumé :

En bambara, les subordonnées peuvent être introduites par des conjonctions et d'autres éléments linguistiques tels que les participes.

1- LES PROPOSITIONS INDEPENDANTES :

Ce sont des propositions qui se suffisent à elles-mêmes. Il y a deux types de propositions indépendantes en bambara :

1.1 les propositions indépendantes sans relateur ou successives :

Ce sont des propositions qui se suivent sans qu'il y ait d'éléments grammaticaux ou lexicaux qui les lient. Elles sont séparées par une virgule et une pause dans la prononciation.

ù nàna án ká só wùla fè, "ils sont venus chez nous

l'après midi"

án tágara fòro lá "nous sommes allés au
champ"

án y'à dón "nous savons"

náloman dòn "que c'est un imbécile"



Dans le premier exemple, nous avons deux phrases verbales qui sont séparées par une virgule. Tandis que dans le deuxième exemple, nous avons une phrase verbale et un énoncé présentatif.

1.2 Les énoncés indépendants avec relateur ou coordonnés :

La coordination de deux propositions indépendantes fait appel à un petit nombre de mots, neuf en bambara dit standard, mais, il peut y en avoir d'autres provenant d'autres parlers mandingues.

Wà ou àyiwa :

à bé bé ε ká fén sùnɛ "il vole tout le monde"
wà mògɔ t'à yé "et personne ne le voit"

nkà :

tàna bé mògɔ bé ε lá "tout le monde a un interdit"
nkà à tɛ màlobáli lá "mais les effrontés non"

jàa :

à bé pé rɛn dón ó dón "il crie tous les jours"
jàa fanga t'à lá "alors qu'il n'a pas de force"

báwo :

à tɛ sòn ká nà n bára "il n'acceptera pas de venir
chez moi"
báwo à yé nkalon tìgɛ n yé "parce qu'il m'a menti"

sábu :

í bàn jùguya mà "refuse la méchanceté"
sábu lában t'à lá "parce qu'elle ne dure pas"

bàri :

à má tága dùgu lá "il n'est pas parti en voyage"
bàri à ká móbilí tũyɛ nen dón "parce que sa voiture est en panne"



ká à dá à kán :

Madu té kúma ù fè "Mamadou ne leur parle pas"
ká à dá à kán mògo sèbɛw té "parce-qu'ils ne sont pas
sérieux"

kàtugu :

n bɛ́ í dɛ́nw kòlɔsi "je surveille tes enfants"
kàtugu án bɛ́ ɛ́ yé kélen yé "parce-que nous sommes les
mêmes"

háli :

nsònw dònna án kán "les voleurs sont entrés chez
nous"
háli'í má wúli "tu ne t'es même pas levé"

2- LES ENONCES INTERDEPENDANTS :

Les énoncés interdépendants sont des propositions qui fonctionnent par couple et se spécifient par quelques traits :

-les propositions s'inversent librement lorsqu'on effectue les ajustements nécessaires

-chacune des propositions peut représenter un énoncé indépendant

-l'énoncé peut comprendre plus de deux segments.

Exemples :

mùso má à dɛ́nw yé "la femme n'a pas vu ses
enfants"

à má à cɛ́' yé "elle n'a pas vu son mari"

sàya té mògo kòrɔbá tó "la mort n'épargne pas les
adultes"

à té dɛ́nmisɛ́nnin tó "elle n'épargne pas les
jeunes"



à yé n fà nèni	<i>"il a insulté mon père"</i>
à yé n bá nèni	<i>"il a insulté ma mère"</i>

On peut interchanger la place des énoncés qui composent la phrase :

mùso má à cě yé	<i>"la femme n'a pas vu son mari"</i>
à má à dénw yé	<i>"elle n'a pas vu ses enfants"</i>
sàya té dénmisennin tó	<i>"la mort n'épargne pas les jeunes"</i>
à té mógo kòròba tó	<i>"elle n'épargne pas les adultes"</i>
à yé n bà nèni	<i>"il a insulté ma mère"</i>
à yé n fà nèni	<i>"il a insulté mon père"</i>

Lorsque les énoncés interdépendants sont formés par plus de deux segments, ils peuvent être séparés par un élément grammatical (subordonnant) ou par une virgule. Dans ce cas, il y a une proposition principale à laquelle sont subordonnées les propositions interdépendantes :

Exemples :

à ká dí í yé	<i>"ça te plaît"</i>
à ká gó í yé	<i>"ça ne te plaît pas"</i>
í bé tága Segu	<i>"tu partiras à Ségou"</i>
à bé sī kàlan ná,	<i>"il passe la nuit à étudier"</i>
à bé ílen kàlan ná,	<i>"il passe la journée à étudier"</i>
kàlandén nyùman dòn	<i>"c'est un bon élève"</i>

Dans ces exemples, les deux premiers segments sont interdépendants, identiques et peuvent interchanger leurs places. Ils



occupent la place de propositions subordonnées. Quant au dernier segment, il joue la fonction de proposition principale.

2.1 Les propositions interdépendantes sans relateurs :

Ce sont des propositions qui ne sont liées par aucun élément grammatical. Dans ce cas, c'est la virgule qui sépare les deux sans qu'une pause n'intervienne dans l'énonciation :

à t'É sà	"il ne meurt pas"
à t'É bálo	"il ne vit pas"
ù ká sò n,	"ils acceptent"
ù kána sò n,	"ils n'acceptent pas"
n màkó t'à lá	"je m'en fous"

2.2- Les propositions interdépendantes avec relateurs ou jonctées :

Ce sont des propositions à trois segments qui sont soit reliées entre elles (les deux interdépendantes), soit reliées à la principale par un élément grammatical de subordination.

î yé só n ó	"que tu m'en donnes"
î má n só n,	"que tu ne m'en donnes pas"
à b'É É ká kán n yé	"tout cela m'est égal"
à s'elen b'É wáa,	"il est arrivé ou"
à t'ununen b'É	"il est perdu"
mògò sí t'à dòn	"personne ne sait"

Dans ces exemples, nous avons deux phrases formées chacune de trois segments. Les segments impliqués sont liés par un relateur (ó et wáa). Le relateur est placé à la fin du premier énoncé



et implique qu'il y a obligatoirement une troisième proposition qui joue la fonction de principale.

Les relateurs *ó* et *wáa* permettent autant de propositions qu'on le souhaite :

à kéra cě yé ó,	"que ce soit un homme"
à kéra mùso yé	"ou que ce soit une femme",
à kéra dēnmisenn yé ó	"que ce soit un enfant"
à kéra mōgokòrobá yé,	"ou que ce soit une personne âgée",
à kéra fàantan yé ó	"que ce soit un pauvre"
à kéra fàama yé,	"ou que ce soit un riche",
à kéra kēnema ó	"que ce soit un bien portant"
à kéra bānabagato yé,	"ou que ce soit un malade",
sàya té mōgosí tó.	"la mort n'épargne personne"

NB : l'une des spécificités de l'emploi de *ó* est dans le fonctionnement binaire du formant qui le contient. Dans l'exemple présenté ci-dessus, il y a plusieurs énoncés, mais tous ceux qui sont reliés par le *ó*, fonctionnent en paires ([à kéra cě yé ó, à kéra mùso yé], [à kéra dēnmisennin yé ó, à kéra mōgokòroba yé], ...)

3- LES PROPOSITIONS SUBORDONNEES :

Elles sont introduites par deux sortes d'éléments linguistiques :

3.1 Les propositions avec relateurs :

Les relateurs ont pour fonction de relier ou connecter deux propositions. Dans la grammaire française, on les appelle des conjonctions de subordination. Ils sont placés à l'extérieur des deux énoncés ou formants. Il en existe neuf (9) en bambara.



3.1.1. Les propositions introduites par ní : qui peuvent introduire le conditionnel ou le temporel.

a) le ní hypothétique ou du conditionnel :

Exemples :

ní i m̀̀go b́́ ẃ́ri ĺ́a,	"si tu avais besoin d'argent"
n b́́ m̀̀si d́́w f́́ere	"je vendrais quelques vaches"
áw b́́ b̀̀g̀̀	"on vous frapperait"
ní áw ma áw k̀̀r̀̀w b̀̀nya	"si vous ne respectiez pas vos aînés"
ní b́́lokoli t́́ b́́	"si la circoncision n'avait pas lieu"
áw b́́ áw ḱ́a k̀̀rusiw t́́	"vous porteriez vos pantalons"

b) Le ní temporel :

Exemples :

ní d̀̀gu j́́ ra,	"lorsqu'il va faire jour"
án b́́ t́́ga l̀̀pitani	" nous irons à l'hôpital"
Fanta b́́ bàna	"Fanta tombe malade"
ní báarako f́́ra à ý́	"dès qu'on lui parle de travailler"
ní i ý́ m̀̀so f́́ru	"dès que tu vas te marier"
n b́́ d̀̀ d́́ i mà	"je te donnerai une maison"

3.1.2 La proposition introduite par sáni : introduit la conséquence et l'opposition.

sáni i ḱ́a ẃ́ri s̀̀r̀̀,	"avant que tu n'aies de l'argent",
n ý́ i b́́alo	"je t'ai nourri".



à má à kófilé à lá "il ne s'est pas retourné pour le
voir".

3.1.9 La subordonnée par kó : introduit une relation causale.

n té mùso yé "je ne suis pas une femme",
kó n bé kàsi "pour pleurer".

3.2-Les propositions d'implication :

La relation d'implication peut être introduite par la présence ou non d'éléments grammaticaux qui exigent une autre proposition sans pour autant les relier. Ils se distinguent ainsi des relateurs par la place qu'ils occupent dans la phrase. On en dénombre quatorze (14).

3.2.1-Les propositions avec marque : ce sont des propositions introduites par un élément grammatical qui peut être de différentes sortes.

mána : la présence de cet élément induit la présence d'une subordonnée temporelle ou hypothétique.

sú mána kò, "lorsque la nuit tombe",
kálo bé bó "la lune apparaît".

dórɔn : cet implicateur véhicule la temporalité.

móbili nána dórɔn, "dès que la voiture est arrivée",
án yé à bíla ké su kónɔ "nous l'avons mise dans le
conteneur".

la présence d'un indéfini : la présence d'un indéfini implique une deuxième proposition. La relation reliant les deux propositions est :



Musa t^é mùso ny^íni, "Moussa ne demande aucune
 ó ká bàn à íá "femme en mariage",
 "qui refuse".

ò...ò : ces éléments véhiculent l'idée de temporalité.

à k^éra mògò yé ò, "que ce soit une personne",
 à k^éra jína yé ò, "que ce soit un djinn",
 n b^é à fàga "je le tuerai".

ó : la présence de cet élément induit que nous avons affaire à une subordonnée temporelle.

c^è b^ònyá ó b^ònyá, "quelle que soit la puissance
 d'un homme",
 mùso d^ó d^è y^é í w^ólo "c'est une femme qui l'a mis
 au monde".

ká/kána : ces éléments désignent la même réalité. L'un est la forme affirmative (ká) et l'autre la forme négative (kána). Ils véhiculent une idée de but.

à y^é à b^ònsi b^íla, "il a laissé pousser sa barbe"
 f^ànga kána à d^ó n "pour que les autorités ne le
 reconnaissent pas".

3.2.2- La proposition participe : la proposition participe véhicule, dans un énoncé complexe, une idée de temps. Le participe peut aussi bien être passé (len) que présent (to).

dùgu j^é len, "au lever du jour",
 á n y^é màrifaw tá "nous avons pris les fusils".



3.2.3- La proposition sans marque : ce sont des propositions dans lesquelles le verbe est sans marque prédicative. Elles introduisent une idée de temps. Cette forme est particulière car ne s'emploie que dans le style narratif et/ou épique. Lorsqu'on l'emploie dans les discours traditionnels, c'est pour lui donner une valeur de simultanéité et de spontanéité. Autrement dit, cette forme permet de connaître les réactions naturelles des Hommes.

à nyé dá wára kàn, *"dès qu'il a vu le lion"*

à yé nyé gɛnɛ ké *"il a uriné".*

Cette phrase montre en fait que la personne dont on parle a peur devant l'apparition du lion. Ceci fait allusion à la réaction spontanée de cette personne. Alors que si on avait dit :

à nyé dá wára kàn *"dès qu'il a vu le lion",*

à yé mùru bó *"il a sorti le couteau"*

il passerait pour un brave, spontanément, il a sorti le couteau.

3.2.4- La proposition adverbiale (kójugu) : elle est exclusivement introduite par **kójugu** et véhicule une idée de causalité.

bà tóoro kójugu, *"à force d'embêter la chèvre",*

à bé kínni ké *"elle mord".*

3.2.5- La proposition à pronom d'appel : dans cette proposition, il y a un pronom qui n'a pas d'antécédent. C'est une forme impersonnelle qui véhicule la causalité.

Fanta yé à ké, *"à cause de Fanta",*

dénmisenw yé n neni *"les enfants m'ont insulté"*



III - PLACES ET FONCTIONS DES SUBORDONNEES:

L'une des particularités des divers subordonnants du bambara se trouve dans la multiplicité de fonctions que certains éléments peuvent jouer. (k'à sò ro par exemple introduit aussi bien la valeur temporelle que celle de la concomitance ou mí qui introduit aussi bien la temporalité que la conditionnalité).

à tágara "il est parti"

k'à sò ro n bé sùnogo la. "alors que je dormais".

Ici, c'est la valeur de concomitance qui est exprimée dans la phrase.

à bìnna "il est tombé"

k'à sò ro sỳe fólw má kàsi. "avant que les premiers coqs ne chantent".

Là, c'est la temporalité qui est attestée.

Les fonctions de la phrase complexe bambara ne sont pas très différentes de celles du français. Néanmoins, aucune transposition d'un système à l'autre sans aménagement n'est possible.

1- LES PROPOSITIONS RELATIVES :

Il y a quatre (4) éléments pour introduire la relative :

a) mána : se place généralement dans la première proposition entre le nominal, le groupe nominal ou le pronom et le verbe. Dans ce cas, les verbes des deux propositions sont à la forme inaccomplie. Dans une phrase complexe, l'implicateur est généralement placé immédiatement après le nominal qui est repris dans la phrase suivante, ainsi, il devient un indicateur de fonction désignant



précisément l'antécédent (dans le cas où le relatif est placé à l'intérieur de la proposition).

Musa ní à mùso mána nà "à l'arrivée de Moussa et de sa femme"

ù ká bíla dúnanjiginsonin kóno "qu'on les mette dans la chambre de passage"

Il introduit ici une subordonnée de temps. On aurait même pu traduire la phrase avec **mána** par "lorsque Moussa et sa femme vont arriver".

b) ò...ò... : Cet élément demande généralement plus de deux segments. Dans tous les cas, les deux segments reliés par ò, sont considérés comme faisant partie du même formant. Les segments reliés par ò, peuvent aussi bien être à la forme accomplie (cas de l'exemple ci-dessous présenté) qu'à la forme inaccomplie (à **dén bé ké cè yé ò, à bé ké mùso yé ò, án té à dón** : "son bébé sera un garçon, ou une fille, nous n'en savons rien") en fonction du sens de la phrase.

Quant au deuxième formant, il est dans la même condition car il peut très bien être aux deux formes (accomplie et inaccomplie). Toutefois, le formant composé de deux segments reliés par ò est obligatoirement à la forme accomplie lorsque l'autre formant est à cette forme, alors que le contraire n'est pas obligatoire.

à ké ra sú yé ò, "que ce soit la nuit",

à ké ra ò yé ò, "que ce soit le jour",

áw ká n lákunu "réveillez-moi".

c) ó : ce relatif se place au milieu d'un nominal repris (**dén ó dén** "tous les enfants" ou "chacun des enfants"). En occupant cette place, il nous indique ainsi le nominal antécédent. Autrement dit, pour savoir -lorsqu'il y a plusieurs nominaux dans la phrase- lequel



des nominaux reprendre par le pronom emphatique dans l'énoncé suivant, on recherche les nominaux séparés par **ó**.

Le verbe de l'énoncé contenant **ó** est généralement à la forme accomplie. Toutefois, il peut être à la forme inaccomplie lorsque la phrase fait allusion à une vérité générale :

dén ó dén bé n dó goya "tout enfant qui me manquera de respect",

n bé ò haramu "je le renierai"

Quant au verbe de l'autre énoncé, il est généralement à la forme inaccomplie.

sàn nà ò na, "quelle que soit la force de la pluie"

à bé tága fòro lá "il part au champ".

d) mín : on distingue deux mín en bambara :

mín : ce mín se place derrière le nominal auquel il se rapporte, montrant ainsi que c'est cet élément qui va être repris par un pronom dans la proposition suivante. Autrement dit, il a pour rôle de nous indiquer l'antécédent de l'élément anaphorique de l'autre proposition.

Exemples :

m̀isi mín bé Mariyamu bólo bì, "les vaches dont Mariam dispose aujourd'hui",

ò yé né Awa tà yé. "elles sont à moi Awa".

n mùso yé k̀urusi mín dí n mà "le pantalon que ma femme m'a offert",

nsòn yé à s̀unya. "le voleur l'a dérobé".

m̀uso bélebele mín bìinna, "la grosse femme qui est tombée",



n fèrikè bá dòn.	"c'est la mère de mon ami".
í yé dènnin mín wéle,	"la fille que tu as interpellée",
à tógò JÈNÈba.	"elle s'appelle Djénéba".
fòro mín filè yàn fè,	"le champ qui est là-bas",
né ká fóro dòn.	"c'est mon champ".

Dans ces cinq exemples, **mín** est toujours placé derrière un nom, même lorsque celui-ci a des extensions (exemple 3), il se place derrière le groupe ainsi formé. Ce nom peut être aussi bien repris par le pronom anaphorique **ò**, par un pronom personnel, un pronom possessif que par un adjectif possessif.

mín₂ : le deuxième **mín** se distingue du premier par la place qu'il occupe dans la phrase. En effet dans ce deuxième cas, **mín** n'est pas directement placé derrière le nominal auquel il se rapporte. Il est au contraire placé dans l'autre proposition à la place du pronom anaphorique et se substitue d'ailleurs à lui. Autrement dit, ce **mín** est directement le sujet du verbe de l'énoncé dans lequel il se trouve (**dèn té í bólo mín bé í bálo** : "tu n'as pas d'enfants qui te nourrissent").

En réalité, ce **mín** n'est pas différent du premier. Seulement, le nominal auquel il se rapporte n'est généralement pas marqué alors que dans le précédent, il l'était. Il est sous-entendu (**mín ká dí í yé, í b'ò sà**n : "ce qui te plaît, tu l'achètes"). Ce qui est sous-entendu ici, c'est la chose dont on parle, par exemple on peut dire, **mó bili mín ká dí í yé, í b'ò sà**n : "la voiture qui te plaît, tu l'achètes".

Lorsque le nominal antécédent est dans une autre proposition que **mín**, il peut être repris juste au début de l'autre proposition (**a yé fén dó ké, mín té sé ká mùnyu** : "il a fait une chose, que l'on



ne peut supporter"). Au lieu de sous-entendre l'antécédent, si on le reprenait au début de l'énoncé suivant juste avant le **mín**, on aurait :
à yé fé n d'ó k'é bì "*il a fait une chose aujourd'hui*", fé n mín té sé ká múnyu ("*une chose que l'on ne peut supporter*").

Exemples :

mò go té yàn "il n'y a personne ici"
mín bé sé n ná "qui puisse me battre"

Musa yé kó k'é bì "Moussa a fait quelque chose
aujourd'hui"

mín té sé ká nyé f'ó "que l'on ne peut expliquer"

mín ká dí í dá yé "ce qui plaît à ta bouche",
à f'ó "dis-le"

Lorsque le **mín** est à l'initiale de la première proposition, il se substitue carrément à son antécédent qui sera encore une fois sous-entendu. Dans la deuxième proposition, c'est ce même **mín** qui servira d'antécédent pour le pronom anaphorique obligatoire. Autant dire que ces genres de phrases sont difficiles à comprendre pour un apprenant ! Qu'il se rassure, puisque ce sont généralement des formules figées pour la plupart dont il ne se servira presque jamais. Il faut cependant en retenir le principe (c'est-à-dire la structure) et se fier pour le reste au contexte qui donne généralement une idée de ce dont on parle.

NB : On peut aussi rencontrer une proposition qui présente deux **mín**. Dans ces cas, ils seront séparés par la conjonction de coordination **ní**. Cette double présence est une forme de pluralisation. Le deuxième **mín** peut être remplacé par **bé s** et on ne met plus la conjonction de coordination **ní** :



Exemples :

mín ní mín ká dí í yé,
ou *"ceux qui te plaisent"*,
mín bé ε ká dí í yé,

ò tà. *"prends-les."*

mùso mín ní mín bé bè ní mà,
ou *"les femmes qui te conviennent"*
mùso mín bé ε bé bè ní mà

òlu fúru. *"épouse-les".*

nèni ní mín bé ε ká dí í yé,
ou *"toutes les injures que tu veux"*,
nèni ní mín ní mín ká dí í yé

ò fó à mà. *"adresse-les lui".*



2- LES SUBORDONNEES CAUSALES :

kójugu : c'est un adverbe qui peut aussi bien être placé dans la première proposition que dans la seconde. D'ailleurs les deux propositions peuvent permuter leurs places.

Dans l'une, celle qui contient **kójugu**, il y a une absence de prédicatif et le verbe est à la forme infinitive. Dans l'autre, le verbe est à la forme accomplie lorsque l'action exprimée est un événement ponctuel (*à fà kójugu dóló lá, à má sé ká móbili bòli* : "il a tellement bu d'alcool qu'il n'a pas pu conduire sa voiture") et à la forme non accomplie lorsqu'il s'agit d'une vérité générale (*dén-misennin fínyε kójugu, à bé à sómogow lámaloya dón dón* : "à trop gâter un enfant, il humiliera ses parents un jour").

Kójugu est placé immédiatement derrière le verbe qui, d'ailleurs, peut changer de forme en passant de la forme infinitive à la forme de participe passé (*à fàlen dóló lá kójugu* "il était tellement saoul", *à má sé ká móbili bòli* "il n'a pas pu conduire") .

bàna júguya kójugu à lá "sa maladie s'est tellement aggravée"

à má sé ká hìnhan túgun "qu'il n'a plus pu respirer"

sègɛn bònɔya kójugu, "la misère était si grande"

n bá tòn bé kási dón ó dón "que ma mère pleurait tous les jours"

3- LES SUBORDONNEES CONSECUTIVES :

sáni, yáani "avant que". "plutôt que" : cette conjonction se place à l'initiale d'une proposition qui peut aussi bien se trouver à la



première qu'à la deuxième position dans la phrase. La proposition de *sáni* est toujours à la forme inaccomplie, alors que l'autre proposition est généralement à la forme accomplie. *Sáni* introduit dans ce cas, deux propositions contradictoires.

Sáni mùsow ká dònsoke gén "plutôt que les femmes ne
renvoient le chasseur"
ù yé à wéle "elles l'ont appelé"

ká à sòro "alors que": cette conjonction se place à l'initiale de la proposition subordonnée qui vient généralement en deuxième position.

En fonction du sens de la phrase, les verbes sont à l'accompli ou à l'inaccompli.

à yé à dénw bùgo "il a frappé ses enfants",
ká à sòro u má fosi ké "alors qu'ils n'avaient rien fait".

fó "au point que", "jusque ": cette conjonction se place à l'initiale de la subordonnée. Généralement, les verbes des deux propositions sont à la forme accomplie. Toutefois, lorsqu'il s'agit de vérités générales ou habituelles, les verbes peuvent être à la forme inaccomplie (*dón ó dón, à bÉ báara ké fó ká à nyé fínye* : "tous les jours, il travaille, au point que ses yeux sont abîmés").

à yé fàli bùgo "il a tapé l'âne"
fó ká à kó kári "au point de lui briser le dos"



4- LES SUBORDONNEES TEMPORELLES :

a) mána "lorsque" : il se place à l'intérieur de la proposition qui a une valeur temporelle. Cette proposition peut aussi bien être la première de la phrase que la dernière.

Le verbe de la proposition contenant cet implicateur est à la forme infinitive et n'est accompagné d'aucun prédicatif bien qu'il soit possible d'y ajouter la marque du passé *tùn*. Dans ce cas, l'autre proposition prend aussi forcément la même marque (*sú tún mána kò, mùsow tún bé dòn ké* : "lorsque la nuit arrivait, les femmes dansaient" ou *sú mána kò, mùsow bé dòn ké* : "lorsque la nuit arrive, les femmes dansent"). Quant au verbe de l'autre proposition, il est toujours à la forme inaccomplie.

dùgu mána jé, "lorsqu'il fera jour,"
án bé tága dòkotoroso lá "nous irons au
dispensaire"

dén tógò ká dá Madu "que l'enfant porte le nom
de Madou "
n mùso mána jìgin "lorsque ma femme
accouchera"

b) Sans marque : cette proposition ne porte ni marque de subordination, ni de prédication. L'énoncé sans marque peut se situer aussi bien en première (cas le plus fréquent) qu'en dernière position.

Le verbe de l'autre énoncé est généralement à la forme accomplie. Lorsqu'on la trouve à la forme inaccomplie, c'est une allusion à la généralisation.



On peut mettre les énoncés sans marque à la forme participiale en ajoutant les suffixes **-len** ou **-to**. De même, on peut ajouter le prédicatif et un subordonnant comme **dóron**.

kèle wúli,	<i>"dès que la guerre a commencé"</i>
à ká bàna wúlila	<i>"ses maladies se sont réveillées"</i>
súmaya dòn,	<i>"une fois que le froid commence"</i>
kóloci bé n bá sè gɛn	<i>"l'arthrose fatigue ma mère"</i>

c) La proposition participe : la proposition participe contient un verbe à la forme participe (aussi bien passé que présent). Cette proposition peut être soit la première de la phrase soit la deuxième. Dans tous les cas, la proposition qui porte la forme participe, ne compte aucun autre élément verbal. Il peut seulement y avoir comme extension, des circonstants qui sont placés après la forme participe (**à tágalen sú fè** : *"lorsqu'il est parti le soir"*, **fàama nà-na** : *"le roi est venu"*).

Là non plus, il n'y a pas de marque de prédication. Du reste, cette proposition garde la plupart du temps les éléments minimaux (Nom+Participe).

Quant à l'autre proposition, elle contient un verbe qui est à la forme accomplie.

Toutefois, lorsqu'il s'agit d'exprimer des vérités générales ou des situations qui ne sont pas ponctuelles, le verbe de cette dernière proposition est mis à la forme inaccomplie (**Fanta tèmɛto, à bé í dògo** : *"quand Fanta passe, il se cache"*). Cette phrase sous-entend qu'il a le même geste chaque fois que Fanta passe. Autrement dit, il y a une notion de répétition.

nsòn bòlilen,	<i>"lorsque le voleur a couru"</i>
----------------------	------------------------------------



án yé à gÉn	"nous l'avons poursuivi"
án sèginna só,	"nous sommes retournés à la maison"
ñile gànnen	"dès que la température est devenue très élevée"

d) đóron "dès que" : se place à l'intérieur de la première proposition de la phrase. Il est toujours mis en fin d'énoncé. Cette proposition est un énoncé verbal qui peut être à la forme accomplie ou inaccomplie en fonction du sens de l'énoncé. Quant au verbe de la deuxième proposition, il est à la forme inaccomplie, lorsque le verbe de la première proposition est à cette même forme. Lorsque la première proposition est à la forme accomplie, la deuxième s'y met aussi (án nàna đóron : "dès que nous sommes arrivés", ù bòlila : "ils ont fui").

Toutefois, on peut employer la forme inaccomplie dans la deuxième proposition alors que la première est à l'accomplie lorsqu'on ajoute soit ní, soit mána à la phrase (ní án séra đóron, i be i yere fili dugu ma : "dès que nous arriverons, tu te jetteras par terre" ou án mána sé đóron, i bé i yère fili dugu mà).

e) sáni/yàani "avant que": ce subordonnant peut être aussi bien placé dans la première proposition que dans la seconde. Il est toujours à l'initiale. La proposition qui la porte est un énoncé verbal à la forme inaccomplie. La spécificité de ce cas se situe dans le choix du prédicatif (ká) qui ne change pas.

Dans l'autre proposition, le verbe est à la forme accomplie ou inaccomplie en fonction du sens.

sáni fàama ká nà	"avant que le chef n'arrive"
án ká dùgu bé ε fúran	"nettoyons tout le village"

ou



án yé dùgu bé ε fúran *"nous avons nettoyé tout le village"*

án bé kónyow ké *"nous célébrerons les mariages"*

ou

án yé kónyow ké *"nous avons célébré les mariages"*

sáni sàmiya ká dāminε *"avant que l'hivernage ne débute"*

f) ká à sòrɔ *"avant que"* : c'est un subordonnant qui a la même fonction que *sáni*, à la différence près de la place qu'il occupe. En effet, le propos de *sáni* peut aussi bien être dans la première que dans la seconde proposition, alors que celle de *ká à sòrɔ* ne peut être que dans la dernière.

La proposition qui précède *ká à sòrɔ* est toujours à la forme accomplie, celle de *ká à sòrɔ* aussi. Dans cette dernière proposition, *ká à sòrɔ* est suivi d'un nominal et de la forme négative *má*. Cette phrase n'échappe pas non plus au principe de généralisation au nom duquel on peut avoir une forme non accomplie, là où il faut traditionnellement une forme accomplie.

n fà sàra *"mon père est mort "*

ká à sòrɔ n má bónya. *"avant que je grandisse".*

Bintu jìginna *"Bintou a accouché"*

ká à sòrɔ kálo má sà. *"avant la fin du mois".*



g) mínkε "une fois que", "lorsque" : est placé à la fin de la subordonnée. La proposition contenant mínkε est la première de la phrase et se trouve à la forme accomplie comme la seconde proposition.

Toutefois, il est possible de retrouver une forme participiale dans la proposition de mínkε à la place du verbe (à bòlilen mínkε, ù y'à kínyε ùlan : "lorsqu'il a fui, ils ont partagé son héritage").

<u>à nàna mínkε</u>	"une fois qu'il est arrivé"
<u>ù yé sàga fàga</u>	"ils ont égorgé un mouton"

<u>mùsow séra kòlondá lá mínkε</u>	"lorsque les femmes sont arrivées au puits"
<u>cè w bó ra</u>	"les hommes sont sortis"

h) ílen "depuis que" : comme mínkε, il se met à la fin de la proposition et cette proposition est la première de la phrase. Ílen s'emploie dans une proposition contenant le participe passé. Quant à la proposition qui suit, elle peut aussi bien être à la forme accomplie que non accomplie. Dans les deux cas, il est obligatoire que la proposition soit négative ou tout au moins contradictoire. La phrase est soit une interrogation soit un étonnement.

<u>dùgu jé len ílen</u>	"depuis qu'il a fait jour"
<u>é má bó í sùdílan kàn</u>	"tu n'as pas quitté ton lit"

<u>né ne bólen ílen,</u>	"depuis l'hiver"
<u>ñini gírínman té é bólo háli bí !</u>	"tu n'as pas encore d'habits chauds !"



i) Kàbi/kàbini "depuis que", "dès que" : cette conjonction se met en début de proposition. La proposition dans laquelle elle se trouve peut aussi bien être la première de la phrase que la deuxième. Le verbe de cette proposition est à la forme accomplie. La proposition suivante peut être à la forme accomplie ou à la forme inaccomplie en fonction du sens de la phrase.

kàbini dùgu jé ra	<i>"depuis que le jour s'est levé,"</i>
à má fosi ké	<i>"il n'a rien fait"</i>
à té sé ká kúma	<i>"il ne peut plus parler"</i>
kàbini à bínna bàna bólo	<i>"depuis qu'il est tombé à la suite d'une maladie".</i>

La règle de généralisation s'applique là aussi.

Kàbini wári bé dí à mà	<i>"dès qu'on lui donne de l'argent, "</i>
à té yé bílen	<i>"on ne le revoit plus"</i>

j) fo "jusqu'à" : fo est un subordonnant particulier. Il relie, en les subordonnant, deux propositions qui peuvent rester indépendantes (n kúmana. Û kàsira : "j'ai parlé. Ils ont pleuré"; n kúmana fo ù kàsira : "j'ai parlé jusqu'à ce qu'ils pleurent"). Il est classé ici comme introduisant une valeur temporelle, mais il peut en avoir plusieurs autres, par exemple:

dònnin-don-goman¹ bé tèn dè : "c'est ça la danse "donindongoman"

¹dònnin-don-goman qui veut dire littéralement : "la petite vilaine danse". Ce n'est pas en réalité une danse pratiquée aujourd'hui. On la dansait jadis dans des situations particulières qui sont mal répertoriées. Toujours est-il qu'aujourd'hui, ce nom de pas de danse, est devenu un proverbe qui fait allusion aux situations où il y a irréversiblement une ou des conséquences néfastes. Car au cours de cette danse, il y avait obligatoirement un mort : si tu la danses en allant en avant, ton père



fó dó ká sà. "il faut qu'il y ait un mort".

án nàna dínyε kóno ó káma "nous sommes venus au monde pour cela"

fó án ká tága "il faut que nous mourrions".

Les cas qui vont nous intéresser ici, sont les propositions à valeur temporelle. Le subordonnant est placé dans la deuxième proposition et toujours à l'initiale. Les verbes des deux propositions sont à la forme accomplie. Toutefois, il est possible que la proposition contenant fó se trouve à la forme inaccomplie. Dans ce cas, il est impérativement suivi de ká (à bìnna fó ká à sén tige : "il est tombé jusqu'à ce (au point) que son pied soit blessé").

à kàsira, "il a pleuré",
fó à nyÉ bìenna. "jusqu'à ce que ses yeux soient rouges"

à yé móbili bòli, "il a conduit la voiture",
fó táji banna. "jusqu'à épuisement de l'essence".

meurt. Si tu la dances en allant en arrière, c'est ta mère qui meurt. Si tu la dances en allant sur les côtés, c'est soit un frère, soit une sœur qui meurt. Et si tu la dances en restant sur place ou si tu ne la dances pas du tout, c'est toi qui meurt. Autrement dit, une fois que l'on se retrouve à danser cette danse, on est sûr d'être endeuillé ou mort.



5- LES SUBORDONNEES D'OPPOSITION :

sáni ou yáni "au lieu que " : la conjonction sáni est placée à l'initiale de la proposition et cette proposition est la première de la phrase.

Le verbe de la première proposition est à la forme inaccomplie. Quant à celui de la deuxième, il est à la forme accomplie lorsqu'il s'agit d'une situation ponctuelle et à la forme inaccomplie lorsqu'il s'agit de vérités générales.

sáni à ká dúmuni ké, "au lieu de manger",
à súnna kálo kelen. "il a jeûné pendant un mois"

sáni í ká sòrɔdasíw kórɔfɔ, "au lieu que tu critiques les
militaires",
ù ké í téri yé. "fais-en des amis".

sáni Musa ká cè bùgɔ, "au lieu que Moussa ne
frappe le monsieur",
à yé à nyìninka kèle kún nà. "il lui a demandé les
causes du conflit".

6- LES SUBORDONNEES FINALES :

ká, kána (kána est la forme négative) "afin que" : ces implicateurs ont une valeur de but. Ils sont placés à l'intérieur de la phrase entre le nominal et ses extensions, s'il y en a, et le verbe ou l'objet et le verbe s'il y a un objet. Le verbe de cette proposition est à la forme inaccomplie.

La première proposition peut être ou à la forme accomplie ou à la forme inaccomplie en fonction du sens de la phrase.



ù yé bìrìkì gòsì,	<i>"ils ont fait des briques,"</i>
dénmiseninw ká siso sòrò.	<i>"afin que les enfants puissent avoir une chambre."</i>
ù yé sáraká bó,	<i>"ils ont fait des sacrifices"</i>
jàhadi kána wúli.	<i>"afin qu'il n'y ait pas de malheur".</i>

wálasa.yáasa "pour que", "afin que" : ce relateur est placé à l'initiale d'une proposition qui peut être la première ou la deuxième de la phrase. Le verbe de la proposition subordonnée est à la forme inaccomplie. Celui de l'autre proposition peut aussi bien être à la forme accomplie qu'à la forme inaccomplie.

Lorsqu'on veut parler d'une action qui n'a pas encore eu lieu, mais face à laquelle, on veut prendre des dispositions qui l'influencent, on emploie l'inactuel. Cet inactuel correspond au futur en français (n b́é kó b́é é ḱé, wálasa í ká fúru kána sà : "je ferai tout pour que tu ne divorces pas").

Lorsqu'on parle d'un événement qui a déjà eu lieu, on emploie la forme accomplie (n yé dúmuni ḱé wálasa n ká b́onya : "j'ai mangé pour que je grossisse").

mùso b́é kó b́é é ḱé,	<i>"les femmes font tout,"</i>
wálasa à dén kána màlo.	<i>"pour que leurs enfants ne soient pas humiliés".</i>

án ká jàmanáigi yé káma b́é é f́ó,	<i>"notre président a tout dit",</i>
wálasa ḱé lè kána wúli.	<i>"pour que la guerre n'ait pas lieu."</i>

wálasa à mùso ká sègin,	<i>"pour que sa femme revienne",</i>
jèliké yé f́é n b́é é ḱé.	<i>"le griot a tout fait"</i>



janko "pour que", "afin que", "de peur que" : cet autre relateur est placé à l'initiale de la proposition subordonnée qui est toujours placée en dernière position. Le verbe est à l'inaccompli. La première proposition peut aussi bien être à la forme accomplie qu'inaccomplie. Ces formes s'emploient dans les mêmes conditions que dans le cas de wálasa.

dénmiseninw ká bàlon fán,	"que les enfants jouent au foot",
janko à kána sé n mà.	"pourvu que ça ne me touche pas"
n yé sè gɛn m̀nyu,	"j'ai enduré les souffrances",
janko sínin mògò kána n ǹeni.	"afin qu'on ne m'insulte pas demain".
à dén té bó ké nɛ mà,	"son enfant ne sort pas",
janko bàna kána à m̀nɛ.	"de peur qu'il n'attrape une maladie".

7- LA SUBORDONNÉE CONDITIONNELLE

mána : mána se place entre le nominal et le verbe. Il se trouve dans la première proposition. Tous les verbes de cette phrase sont à la forme inaccomplie. Le verbe de la proposition contenant mána n'a jamais une marque prédicative.

í <u>mána</u> tága Faransi dón d́o,	"si un jour tu partais à Paris"
í b́é tága "Opéra" íáje.	"vas voir l'Opéra"
P̀olosiw <u>mána</u> à m̀nɛ sú f̀è,	"si les policiers l'ont arrêté le soir",



ù jò tɛ̀ à lá.

"ils ont tort".

ní "si": il se place à l'initiale de la première proposition.

Tous les verbes de la phrase sont à la forme inaccomplie.

ní Musa bé tágama fè,
à ká tága sínin.

*"si Moussa aime le voyage",
"qu'il s'en aille demain".*

ní nóno ká dí i yé,
n bé à sà.

*"si tu aimes le lait",
"j'en achèterai".*



IV- L'INTERROGATION EN BAMBARA :

L'interrogation s'effectue en bambara de deux façons, chacune employant des interrogatifs spécifiques.

- Pour les questions impliquant une confirmation ou une infirmation, on emploie **wá**, **kóri** et **yála** (ce dernier pouvant s'employer avec **wá**). Alors que **wá** se place en fin de phrase, les deux autres **kóri** et **yála** se mettent en début. Ils s'emploient dans tous les énoncés qui posent une question à partir d'un énoncé initialement donné explicitement ou implicitement. Ces interrogatifs questionnent sur tout l'énoncé :

wá : C'est l'interrogatif par excellence en bambara. Il est plus ou moins neutre. Il se place toujours en fin de phrase sans que celle-ci ne change et demande une réponse sur tous les contenus de l'énoncé.

exemples :

kèlɛkɛdɛnw dòn "ce sont des combattants"

kèlɛkɛdɛnw dòn wá ? "sont-ce des combattants ?"

Alu yé fùgari yé "Alou est un lâche"

Alu yé fùgari wá ? "Alou est-il un lâche ?"

Fanta ká mìnɛn "Fanta est mince"

Fanta ká mìnɛn wá ? "Fanta est-elle mince ?"

néne bé Irisila "il fait froid en Russie"

néne bé Irisila wá ? "fait-il froid en Russie ?"

kóri : se place en début de phrase et montre la volonté du locuteur à travers la crainte de voir se réaliser quelque chose :



kóríí má wári sàra ? "j'espère que tu n'as pas payé ? "

àyì n má wári sàra "non, je n'ai pas payé"

Le présupposé de cette question voudrait que celui à qui on s'adresse n'ait pas payé. Autrement dit, c'est une façon de dire " tu n'as pas à payer "

kóríí ká kéné "serais-tu en bonne santé ?"

tóoroté "il n'y a pas de mal"

Dans cet énoncé, la crainte du locuteur est de trouver que son interlocuteur ne se porte pas bien. La forme **kóri** est employée dans la formule de salutation **kóríí ká kéné ?** ("vas-tu bien?")

Yála...wá : cette dernière forme est une locution. Elle est formée de **yála** qui est placé à l'initiale de la phrase et se termine par **wá** placé en final. Si le **wá** en final permet de notifier une interrogation, la présence de **yála** ajoute à l'énoncé un autre sens qui est de l'ordre du souhait.

yála é bé móbili sà n wá ? "achèterais-tu une voiture ?"
awo n bé móbili sà n "oui, j'achète une voiture"

En employant cet élément, le locuteur dit quelque part soit qu'il a une voiture à vendre, soit qu'il a connaissance d'une voiture à vendre. Il pose donc la question en vue de faire une proposition.

- Ceux qui posent une ou des questions à l'intérieur de l'énoncé : ils sont plusieurs. Ils se mettent généralement à la même place que le mot sur lequel l'interrogation porte :

Jón, jóni : "qui" : il se rapporte à la personne ou l'animé qui parle, agit, bénéficie ou subit (en étant sujet ou complément d'objet). Il se rapporte exclusivement aux animés et plus particulièrement aux êtres humains. Il est en effet possible d'entendre **jón** s'agissant d'un



animal. Toutefois, dans ces cas, l'auteur de la question pense à une personne :

jón yé n ká nóno mín ?	<i>"qui a bu mon lait ?"</i>
jàkumanin dè y'à mín	<i>"c'est le chat qui l'a bu"</i>
jón dòn ?	<i>"qui est-ce ?"</i>
Musa dòn	<i>"c'est Moussa"</i>
jón yé dònso ñàna yé ?	<i>"qui est un grand chasseur ?"</i>
Bakarijan yé dònso ñàna yé	<i>"Bakaridjan est un grand chasseur"</i>
jón bé Kati sùgu lá ?	<i>"qui est au marché de Kati ?"</i>
sò rɔdasiké bé Kati sùgu lá	<i>"le soldat est au marché de Kati"</i>
Musa ká bòn ní Alu yé	<i>"Moussa est plus grand que Alou"</i>
jón ká bòn ní Alu yé ?	<i>"qui est plus grand que Alou ?"</i>
Musa ká bòn jón yé ?	<i>"Moussa est plus grand que qui ?"</i>

Au pluriel, on entend deux formes :

jónw : ce premier interrogatif pluriel demande une réponse globale. Lorsqu'on demande :

jónw tòn nàna sù ró ? *"quelles personnes étaient venues hier soir?"*

la réponse suivante est correcte :

dènmisenninw dè tòn nàna *"c'étaient les enfants qui étaient venus"*

jón ní jón : quant à cet autre élément, il représente aussi bien une forme de pluriel qu'un questionnement sur la précision des personnes :



jón ní jón kúlela dógokun tèmènen ? "qui et qui ont crié
la semaine dernière ?"

Il est évident que les questions n'étant pas les mêmes, les réponses seront aussi différentes. On pourra répondre alors :

Musa ní Bakari dè tòn bé kúle lá dógokun tèmènen

"c'était Moussa et Bakary qui criaient la semaine dernière"

On peut redoubler autant de fois qu'on le souhaite le **jón** dans l'énoncé : **jón ní jón ní jón...** Dans ce cas, il est sous-entendu qu'il y a autant de personnes incriminées qu'il y a de **jón**. Autrement dit, ce n'est pas par hasard que l'on emploie soit **jón ní jón** soit **jón ní jón ní jón**.

Toutefois, on peut aller jusqu'à quatre redoublement, mais généralement trois suffisent pour montrer qu'il y a plusieurs personnes.

Mùn : "quoi" : il se rapporte à une situation (**mùn bé Faransi sí-san ?** "qu'est-ce qu'il y a en France maintenant ?" **wóte bé Faransi sísan**, "il y a les élections en France en ce moment"), ou à une action (**mùn ké rá í lá ?** "qu'est-ce que tu as eu ?" **pòlosiw de yé n mìnè** "ce sont les policiers qui m'ont arrêté").

Cet interrogatif n'a pas de forme de pluriel, cependant il peut solliciter une énumération des actions et/ou des situations :

mùn ní mùn bé Segou ? "qu'est-ce qu'il y a à
Ségou?"

nónó ní filenw ní bògolan bé Segu "il y a du lait, des
calebasses et du bogolan²"

²c'est une étoffe teinte en couleur ocre ou blanc sur laquelle on met des motifs noirs. Le **bògolan** est traditionnellement un vêtement de chasse et de camouflage en général. Aujourd'hui, il a beaucoup de succès tant au Mali que dans le reste du monde.



Mun se met aussi bien en début d'énoncé qu'à l'intérieur.

Fanta yé m̀n k'í lá ? "qu'est-ce que Fanta
t'a fait ?"
à yé n n'eni ká n b̀go "elle m'a insulté et
frappé"

Dans ces derniers exemples, m̀n est à l'intérieur de l'énoncé parce que les éléments auxquels il fait allusion sont placés à l'intérieur selon leur fonction.

On peut aussi répéter autant de fois m̀n qu'on le veut ou s'arrêter à deux ou trois fois même lorsqu'il y a plus que ce nombre.

j̀mɛn : "*quel, quelle, lequel, laquelle*" : cet interrogatif pose des questions se rapportant aux déterminants. Il exprime un souci de précision.

On peut l'employer aussi bien pour les personnes, les animaux que les choses sans restriction.

Il se place en deuxième position après le nom dont il demande les déterminations ou caractéristiques.

Exemples :

í t́gara d̀gu j̀mɛn ná ? "quelle ville as-tu visité ?"
n t́gara Niyoruku ní Mosuku "je suis allé à New York
et à Moscou".

Cet interrogatif prend le pluriel et la forme de redoublement :

j̀mɛnw : "*quels, quelles, lesquelles*" : il requiert une réponse globale, bien que la question elle-même soit une demande de précision par le sémantisme de l'élément.

m̀so j̀mɛnw j̀ginna kúnunasini ? "quelles femmes ont
accouché avant hier ?"

npògotiginín d́w dè j̀ginna Keyitala lá "ce sont certaines
jeunes filles de la famille Keita"



jùmɛn ní jùmɛn : "quels, quelles, lesquelles " : cette deuxième forme de pluriel demande en plus une précision sur les personnes, les animaux ou les choses dont on parle :

bárakɛ den jùmɛn ní jùmɛn má sùnyɛni ké? "lesquelles des
bonnes n'ont pas volé ?"
Kado ní Bobo má sùnyɛni ké "Les Dogon et les
Bobo n'ont pas volé"

On aurait pu citer nommément les personnes en cause.

Mín, mínni : "où" : se place en fin de phrase et fait allusion à l'endroit, le lieu ou l'action se déroule (**kónyɔminanw bé sà̀n mín?** "où achète-t-on les cadeaux de mariage?" ; **ù bɛ sà̀n Bamako Dabanaani ná** "on les achète au Dabanaani de Bamako"). Il permet de situer aussi un nom par rapport à un endroit (**Bamako ábiyɔnjiginkɛnɛ bé mín?** "où se trouve l'aéroport de Bamako ?"; **Bamako ábiyɔnjiginkɛnɛ bé Senu** "l'aéroport de Bamako se trouve à Sénou").

cógo ò̀ : "comment" : questionne sur le déroulement des événements (**Fanta ní Musa ká nyó̀gɔnye kéra cógo ò̀?** "comment s'est déroulée la rencontre de Moussa et de Fanta?" ; **ù yé bàro ké fò sú fè, ó kó fè, ù tágara jàfilɛsó lá** "ils ont parlé jusqu'au soir, après, ils sont allés au cinéma") ou la nature des choses (**aw ká jàmana bé cógo ò̀?** "comment est votre pays?"; **án ká jàmana ká bòn ní Faransi yé sɛnyɛ fila, à mògɔ mán cá, dùgukólo cáman bé yèn** "notre pays est deux fois plus grand que la France, la population n'est pas nombreuse et il y a beaucoup d'espace").



Il peut aussi s'employer avec une seule partie de la locution, ò. En réalité c'est un diminutif de la première forme :

à bÉ cógo ò ?	<i>"comment est-ce que c'est ?"</i>
à bÉ ò ?	<i>"comment c'est ?"</i>
à kÉ ra cógo ò ?	<i>"comment est-ce que ça s'est passé ? "</i>
à kÉ ra ò ?	<i>"qu'y a-t-il ? "</i>





**C – LA MORPHOLOGIE ET LES SYSTEMES DE
CREATION LEXICALE**





I - LA FORMATION DES NOMS

Il existe plusieurs procédés de création de nouveaux mots dans les langues du monde. Le bambara privilégie certains procédés plus que d'autres. Dans tous les cas, cette langue connaît au moins tous les procédés de création de la langue française par exemple. On identifiera deux phénomènes dans la création lexicale du bambara :

- les mots créés à partir de la langue elle-même
- les mots créés à partir d'autres langues ou mots empruntés.

1- LES MOTS CREES A PARTIR DE LA LANGUE ELLE-MEME :

Le bambara est une langue dite ouverte, c'est-à-dire qu'elle crée beaucoup de nouveaux mots. Ce fait, qui peut surprendre, est normal, car l'une des spécificités des langues dites de tradition orale réside justement dans leur très forte capacité à rendre la langue vivante en y ajoutant et/ou enlevant régulièrement de nouveaux mots. Ces ajouts et suppressions ne se font pas par hasard ni dans n'importe quel ordre. Ils correspondent à des règles. Il y a un très grand lien entre l'évolution socio-économico-technique d'une société et le comportement linguistique de ses populations. Et c'est justement au nom de cette évolution que l'un ou l'autre des phénomènes de créations lexicales dont nous avons parlé est important ou non.

Chaque société trouve des noms aux produits, matériels et autres choses qu'elle invente. Lorsque les locuteurs d'une langue doivent se servir de matériels, de produits ou autres qu'ils n'ont pas inventés ou aidés à mettre au monde, ils peuvent procéder par emprunt, c'est-à-dire qu'ils prennent le mot qui existe dans une langue tierce pour désigner la réalité en question (leader, parking en français et *ɔ́ridinatɛri*, *gúverinɛri* en bambara).



Dans tous les cas, la nature de la création, n'a pas d'influence sur le degré d'intégration à proprement parler du mot à la langue qui, lui, est lié à des contraintes phonologiques et phonétiques.

- Les différents procédés de création lexicale :

1.1 la dérivation nominale :

Il existe un très grand nombre de mots dérivés dans la langue bambara à travers les grandes classes des parties du discours (adjectif, nom, verbe).

En bambara, la dérivation nominale se fait toujours par suffixation. Il peut y avoir une simple suffixation ($\text{s}\grave{\text{a}}\text{n}+\text{baga}=\text{s}\grave{\text{a}}\text{n}\text{baga}$: "acheteur") ou une double suffixation ($\text{s}\grave{\text{u}}\text{n}\text{o}\text{g}\text{o}+\text{baga}+\text{t}\text{o}$: $\text{s}\grave{\text{u}}\text{n}\text{o}\text{g}\text{o}\text{baga}\text{t}\text{o}$: "dormeur").

Les suffixes :

a) **-ka** : il s'associe à des noms de lieux pour donner des noms d'habitants ou de ressortissants. Il désigne aussi bien les gens qui viennent de villes (**Bamakoka** : "habitant de Bamako" ou "Bamakois", **Parika** : "habitant de Paris" ou "Parisien"), de villages (**Dugukunaka** : "habitant de Dougoukouna", **Viyelaka** "habitant de Viella"), de quartiers (**Lafiyabuguka** : "habitant de Lafiyabougou", **Gutidorika** : "habitant de la Goûte d'or") que des pays (**Faransika** : "habitant de la France" ou "Français" , **Alimanyika** : "habitant de l'Allemagne" ou "Allemand"). Cette formation se construit toujours à partir d'une base nominale.

Pari+ka = Parika : "parisien"

Faransi+ka = Faransika : "français"

_____ N+ka



b) **-la/-na** : il s'associe à des noms pour donner des noms de lieux. Il permet de situer un lieu comme étant une localité. Le dérivé formé à partir de ce **-la/-na**, n'existe pas en français. Il se traduit par "chez ..."

jàtigi+la = jàtigilá : "chez mon logeur"

Mayiga+la = Mayigala : "chez les Maïga"

Il peut aussi se situer par rapport à un temps ou une période de la journée. Dans ce cas-ci, le "la" se traduit par "pendant", "au cours de" :

súfɛ+la = súfɛla : "pendant le soir"

tìlefɛ+la = tìlefɛlá : "pendant la journée"

N+la

c) **-la/-na** ou **-lata/-nata** : c'est un suffixe rare. Il s'applique à des noms qui ont un sens abstrait en donnant aussi d'autres noms abstraits. Cette dérivation se limite à quelques mots.

míiri+la = míirila : "pensée"

míiri+lata = míirilata : "pensée"

hákili+la = hákilila : "point de vue"

hákili+lata = hákililata : "point de vue"

kùntilen+na = kùntilenná : "objectif"

N+la ou lata/na ou nata



d) **-ma** : il a une valeur de réciprocité et s'applique aux liens qui unissent deux personnes. Il s'ajoute à des bases nominales.

téri+ma = térima : "ami"
fílanín+ma = fílaninmá : "jumeaux"
sìna+ma = sìnámá : "coépouses"

N+ma

e) **-ba** : c'est un suffixe à valeur augmentative. Il est aussi bien employé pour des formes figées pour lesquelles on ne peut plus séparer le nom et le suffixe (fòrobá : "chose publique" ; sùngurunba : "prostituée" ; sùrukuba : "hyène") que pour des formes motivées (tábaliba : "la grande table"). Cette dérivation se fait à partir d'une base nominale.

wári+ba = wáriba : "beaucoup d'argent"
cè+ba = cèbá : "homme fort"
móbili+ba = móbiliba : "grosse voiture"

N+ba

f) **-la/-na** : ce suffixe s'emploie pour former une valeur particulière faisant le lien entre la marchandise et le prix. En français, on peut dire : *je veux pour 10FF de fraises* ("fè rēzi tán-na dí n mà") mais aussi : *je voudrais un kilo de fraise* ("fè rēzi kí-lo kélen dí n mà"). En bambara, traditionnellement, la notion de mesure en tant qu'unité de calcul n'était pas prépondérante, c'était davantage la somme que l'on voulait mettre qui représentait quelque chose, même si du côté du commerçant par exemple, il avait des



instruments à partir desquels il mesurait la marchandise correspondant à la somme déclarée. C'est donc ce système de référence qui suscite ce suffixe **-la/-na**.

jòli+la	= jòlilá	: "pour combien de francs"
dúuru+la	= dúurula	: "pour cinq francs"
dóromε+la	= dóromεla	: "pour la plus petite unité"

N+la/na

g) **-nin** : il a une valeur diminutive et se forme à partir du nominal. Le dérivé formé sera aussi un nominal.

cě+nin	= cěńin³	: "petit homme"
nègesó+nin	= nègesonín	: "petit vélo"
dòloki+nin	= dòlokinín	: "petite chemise"

Ce suffixe peut s'ajouter à un certain nombre de noms en particulier des noms d'animaux pour donner des formes figées.

nsòsan+nin	= nsòsannín	: "lièvre"
jàkuma+nin	= jàkumanín	: "chat"
júgu+nin	= júgunin	: "hérisson"

N+nin

³Cette forme est péjorative. On l'emploie à l'égard d'une personne que l'on ne craint pas, mieux, que l'on considère comme inférieure. C'est une façon de minimiser quelqu'un.



h) **-nci** : L'emploi de ce suffixe se limite à quelques formes dans la langue. Il désigne généralement des défauts. C'est un suffixe à valeur d'agent. Il a pour base un nom.

jànfá+nci = jànfancí : "traître"
 nyè ngo+nci = nyè ngoncí : "jaloux"

N+nci

i) **-to** : ce suffixe s'ajoute généralement à des noms de maladies ou à des noms désignant un état (**sè gɛnbagató** : "pauvre") qui lui servent de base.

múra+to = múrato : "enrhumé"
 fâ+to = fátó : "fou"
 kóngo+to = kóngoto : "affamé"

Ce suffixe peut intervenir en deuxième position après le suffixe **baga**.

múra+baga+to = múrabagato : "enrhumé"
 kóngo+baga+to = kóngobagato : "affamé"
 síran+baga+to = síranbagato : "peureux"

N+to

N+bagato

j) **-lama/-nama** : ce suffixe forme des noms qui font allusion à une forme d'apparence. Autrement dit, il désigne un aspect physique ou moral que l'on peut incarner ou porter ponctuellement. Cette



forme d'apparence est donc forcément différente de la forme réelle.
C'est comme si on était transformé en...

wára+lama = **wáralama** : "en lion"
mùso+lama = **mùsoláma** : "en femme"

N+lama/nama

k) **-ma** : forme des noms à partir d'une base nominale. Le dérivé formé a une valeur qualificative sans être un adjectif. Ce dérivatif permet de dire par exemple que c'est sucré ou salé. Si nous disons que la base de sucré est "sucre" [sykr]⁴, le **ma**, représenterait le "é" qui donne sucré [sykre]. Il est employé en deuxième position à la suite d'un autre nominal qu'il qualifie (**nɔnɔ súkaroma** : "du lait sucré" ; **mòni kòkómá** : "de la bouillie de mil salée").

śi+ma = **śiima** : "poilu" ou "velu"
nónɔ+ma = **nónɔma** : "avec du lait"

N+ma

l) **-nan** : il s'adjoint aux numéros cardinaux pour donner des numéros ordinaux. Il peut s'appliquer à tous les chiffres sauf un (1) qui se forme de façon spécifique. En bambara, *un*(1) se dit **kélen** et *le premier*, c'est-à-dire le numéro ordinal lui se dit **fólo**.

⁴c'est la forme phonétique qui est reproduite ici pour mieux expliquer le phénomène.



fila+nan = filanan : "deuxième"
 kè mε+nan = kè mεnan : "centième"

Numéros cardinaux+nan

m) **-ntan** : ce suffixe part d'une base nominale pour former un nom exprimant à peu près le contraire. Lorsque quelqu'un n'a pas d'or (sánu), on peut dire sánuntan dòn : "c'est un dépourvu d'or". Autrement dit, **ntan** suffixé à un nom, montre l'absence, la carence ou la privation de cette chose. Ce nom caractérise une personne, un animal ou une chose.

nàfolo+ntan = nàfolontán : "personne dépourvue de
 richesse"
 hákili+ntan = hákilintan : "inconscient"

N+ntan

n) **-la/na** : ce dérivatif permet de former un nom, généralement, à partir d'une base complexe (N+V) mais, dans certains cas, il n'y a pas besoin de complexifier la base avec un verbe (fólila : "musicien"). Le dérivé produit permet de désigner un animé qui effectue une action.

sènεke+la = sènεkelá : "cultivateur"
 kàlanke+la = kàlankelá : "étudiant"

N+V+la



o) **-baganci** : ce dérivatif s'adjoint aux verbes pour former un nominal qui exprime un agent qui agit exprès, c'est-à-dire en toute conscience. C'est une formation fermée limitée à quelques nominaux.

fágo+baganci = **fagobaganci** : "personne qui s'amoindrit"

túgu+baganci = **túgubaganci** : "personne qui feint de ne pas savoir"

V+baganci

p) **-lan/-nan** : ce suffixe forme des instrumentaux, c'est-à-dire qu'il construit à partir d'un verbe, un nom d'instrument présenté en tant que *servant à quelque chose*.

fífa+lan = **fífalán** : "éventail"

fúra+lan = **fúralan** : "balai"

V+lan/nan

q) **-li/-ni** : il s'adjoint à un verbe pour former un nom. Ce type de construction nominale n'existe pas en français. Il exprime à partir d'un verbe le fait de faire (**sìgi** : "s'asseoir"+li=>"le fait de s'asseoir" **sìgìlí**; **bòli**+li=> "le fait de courir" **bòlìlí**). Cette formation se rapproche du nom ou substantif "la course" sans être exactement la même.

yé+li = **yélí** : "le fait de voir"

bùgo+li = **bùgòlí** : "le fait de frapper"



V+li

r) **-bali** : comme **ntan**, **bali** est un privatif qui, cette fois-ci s'adjoit à des bases verbales alors que **ntan** se suffixe seulement à des bases nominales. Le dérivé produit est un nom qui exprime l'impossibilité de faire une action, mais il arrive aussi, qu'il exprime un tabou(**bùgɔ** "frapper"+**bali**=>"*personne que l'on ne tape pas*").

En d'autres termes, ce suffixe produit des formes qui expriment ce que l'on ne doit pas faire ou qu'on ne peut pas faire ou dire.

fó+bali = **fóbali** : "*qui ne se dit pas*"

fúru+bali = **fúrubali** : "*qui ne se marie pas*"

V+bali

s) **-baga** : est un suffixe à valeur d'agent. Il se distingue du premier suffixe d'agent dont on a parlé plus haut(**-la/-na** : **sènɛkɛ+la** : "*cultivateur*") parce qu'il ne peut s'employer que lorsqu'il est en supplément à un nominal qu'il détermine. En français, on peut dire : *l'auteur du discours est arrivé* : "**kúma fóbaga nàna**". L' "auteur" (**fóbaga**) vient déterminer "*discours*" (**kúma**), alors que le suffixe d'agent **la/na** s'emploie sans recours à un autre nominal : **Kèlɛkeláw nàna** : "*les combattants sont arrivés*".

La deuxième différence entre les suffixes **-la/-na** et **-baga**, réside dans leur base. En effet, **-la/-na** se suffixe à des nominaux (on



retrouve généralement le verbe factitif **ke** "faire " entre le nominal et le suffixe **la**) alors que **-baga** se suffixe à des verbaux.

tága+baga = **tágabága** : "celui qui part "

nèni+baga = **nènbága** : "celui qu'on insulte"

V+baga

t) **-ya** : le suffixe **-ya** s'adjoint à une base verbale (**ka màlo** : "avoir honte") ou adjectivale (**sùrun** : "petit") pour donner soit un verbe, soit un nom. Dans le cas où la base est un adjectif, **ya** permet de former un verbe (à **ká kéne** "il est saint"+**ya** = **ká kénya** "guérir"). Dans le cas de la base verbale, **ya**, exprime le fait de ... et donne un nominal.

sà+ya = **sàya** : "la mort"

bòn+ya = **bònya** : "la grosseur"

Il est aussi possible d'avoir une base nominale, donnant un dérivé nominal. Dans ce cas, le dérivé exprime le fait d'être ce qu'exprime le sens du nominal de base :

sìlamε+ya = **sìlamεyá** : "le fait d'être musulman"

bámanan+ya = **bámananya** : "le fait d'être bambara"

N+ya

V+ya

u) **-ta** : suffixe qui se forme à partir d'une base verbale. Le dérivé qu'il produit est un nominal exprimant "l'action de" ou "à" comme dans "à vendre" (**fèereta**).



s̀̀nyɛ+ta = s̀̀nyɛtá : "à voler"
 c̀̀+ta = c̀̀tá : "à casser"

V+ta

1.2 La dérivation verbale :

Il existe deux procédés de dérivation verbale en bambara : la préfixation et la suffixation.

1.2.1- la préfixation :

la préfixation se fait en bambara à partir de deux préfixes : **lá-** et **mà-**.

a-**lá-** : ce préfixe s'adjoint à des verbes pour donner d'autres verbes. Ce procédé est très productif. Il joue la plupart du temps le rôle de factitif :

lá+jigin = lájigin : "*faire descendre*"
 lá+min = lámin : "*faire boire*"

Un deuxième sens est attesté pour ce préfixe. En réalité, il s'agit plus de type de formation que de sens, car, il est difficile de prévoir à l'avance le sens à donner au dérivatif dans ces constructions. Ce préfixe "lá-" se retrouve exclusivement dans des formes lexicalisées ou figées. En effet, bien qu'étant structurellement les mêmes types de construction (lá+V), nous avons affaire ici à des réalités totalement différentes :



- Dans le premier cas, nous avons deux éléments gardant chacun son sens dans le dérivé (motivés). Autrement dit, c'est une addition de sens (**lá-** ("factitif")+**dòn**("entrer") : **ládòn** ("faire entrer")) ;

- Dans le second, le sens des deux éléments qui participent à la formation, est perdu au profit d'un nouveau sens. En d'autres termes, le dérivé ainsi formé peut ne pas avoir de lien sémantique avec les éléments qui le constitue (**lá+mìnε**(**mìnε** : "arrêter") : **lámìnε** ("répondre") ; **lá+sìri** (**sìri** : "attacher") : **la(sìri** ("être enceinte") ; **lá+dòn**("entrer") : **ládòn** ("s'occuper"))).

Lá+V

b- **mà-** : ce dérivatif répond aux mêmes exigences que le suffixe "**lá-**" que nous venons de voir. En effet, on peut en identifier deux en fonction du sémantisme qu'il introduit :

- dans le premier cas, nous avons affaire à des formations motivées, c'est-à-dire que chacun des mots garde son sens. Dans ce cas, le "**mà-**" porte généralement l'idée d'intentionnalité, de volontariat :

mà+dígi	= màdígi	: "faire mal"
mà+dòn	= mădòn	: "faire approcher"

- dans le deuxième cas, le plus nombreux, il n'y a pas de liens ou de liens directs entre le sens des éléments entrant dans la construction et le dérivé formé :

mà+sìri ("attacher")	= măsíri	: "parer"
mà+sòrc ("trouver")	= măsórc	: "avoir le temps"

1.2.2 - la suffixation :



il n'y a pas beaucoup de cas de suffixation attestés chez les verbes en bambara. Nous ne parlerons pas ici de dérivation aspectuelle que nous avons abordée plus haut (c'est-à-dire l'ajout de **-ra/-la/-na** à la

forme accomplie). Elle se limite à un nombre très limité de suffixes :

a **-len** : ce suffixe s'adjoint à une base verbale pour donner le participe passé de ce même verbe.

sìgi+**len** = s̀ìgìlèn : "*assis*"

tága+**len** = t̀ágalen : "*parti*"

V+**len**

b **-to** : il forme avec le verbe, son participe présent.

nà+**to** = ǹátó : "*en venant*"

kàsi+**to** = k̀àsító : "*en pleurant*"

V+**to**

c **-ya** : ce suffixe permet de former, à partir de noms et verbes faisant allusion à l'état de la personne, un verbe d'état :

màlo+**ya** = m̀àloyá : "*avoir honte*"

kéne+**ya** = k̀éneya : "*être guéri*"

júgu+**ya** = j̀úguya : "*être méchant*"

N+**ya**

V+**ya**



d -ma : nous tenons à signaler l'existence des formes verbales avec le **ma** à la fin, toutefois, ceci n'apporte ou n'enlève, selon nos études, aucune information au sens original de la forme :

nyòngiri+ma =nyòngirimá : "s'agenouiller"

kònkòn+ma =kònkòn má : "attendre froidement"

V+ma

1.3 La composition nominale :

elle consiste à la formation d'un nouveau nom à partir de deux mots. Cette union de deux mots peut être directe (nêgε ("fer")+so ("cheval") =nêgεsó: "vélo") ou indirecte (kán ("cou")+na (postposition)+ kónon ("perle") kánnakónon: "collier de perles").

- Les formations directes :

Il y a trois grands types de constructions :

a- Nom+Nom : elle se fait à partir de deux nominaux :

báara("travail")+dá("bouche") = báarada : "lieu de travail"

mùso("femme")+kũn("tête") = mùsokún : "maîtresse femme"

b- Verbe+Nom : c'est une union entre un verbe et un nom :

pán("sauter")+kúrun("pirogue")= pánkurun : "avion"

sènε ("cultiver")+fěn("chose")= sènεfěn : "céréale"

c- Nom+Verbe : composition d'un nom avec un verbe :

mùso("femme")+furu("marier") = mùsofuru : "mariage"



fíburu("livre")+kàlan("lire") = fíburukalan : "lecture"

- Les formations indirectes :

on en distingue cinq typologies :

a- Nom+Postposition+Nom : c'est le cas typique de la composition nominale que nous appelons ici indirecte, car se faisant par l'intermédiaire d'autres éléments :

ǰi("eau")+lá(PP)+ fÉn("chose") =ǰilafɛn : "choses venant de l'eau"
sú ("soir")+fÈ (PP)+fàrigán("fièvre") =súfɛ farigan : "fièvre du soir"

b- Verbe+Pronom+Postposition : cette formation est composée d'éléments qui participent à la constitution d'une phrase : un verbe, un pronom objet et une postposition. Il manque à cette formation un prédicatif et un sujet pour être à elle seule une phrase :

sìgi-n-fÈ = sìginfÉ : "étranger"
"asseoir-moi-avec"

fó+n-kó = fónko : "vaurien"
"dire-moi-derrière"

dòn-n-kóno = dònknóno : "poison"
"entrer-moi-intérieur"



c- Verbe+ká+Verbe : cette formation complexe est constituée sur la base d'une phrase comprenant deux verbes liés par *ká*. Comme la précédente, aucun des deux verbes n'a de sujet ni de prédicatif.

tà "prendre"+ká+yúguyugu "secouer" =tākayúguyugu :

"friperies"

tága "partir"+ká+sègin "retour" =tágakasegin :

"hésitation"

bìla "laisser"+ká+súma "refroidir" =bìlakasúma :

"tergiversation"

d- Nom+Verbe :cette formation est assez différente des autres parce qu'elle comporte des verbes qui ont un sujet, mais aussi un prédicatif. Ainsi, elles forment à elles seules une phrase minimale :

n "je"+bé+n "je"+díya "être bien"=nbé ndiya : "belle vie"

tò "gâteau"+sìrá "a passé la nuit" =tòsìra : "reste de

repas de la veille"

e- Nom+ká+Nom : dans cette formation, il y a une liaison entre nominaux par le *ká* de possession comme on peut dire en français la maison de Moussa :

tòri "grenouille"+ká+sìgilán "siège" =tòrikasìgilán :

"champignon"

jèli "griot"+ká+nyò "mil" =jèlikanyó : "songho"



2- LES MOTS CREES A PARTIR D'UNE LANGUE ETRANGERE :

On rencontre beaucoup de mots étrangers ou d'origine étrangère dans les conversations des bambarophones. Ces emprunts sont faits aussi bien à des langues locales maliennes, africaines qu'à d'autres langues. Ces emprunts sont motivés soit par une absence du mot dans la langue qui effectue l'emprunt, soit pour des raisons stylistiques et sociolinguistiques.

Les mots ou expressions empruntées peuvent être intégrés ou non à la structure de la langue cible. En bambara, la structure du mot se définit ouverte, c'est-à-dire que chaque consonne prononcée est combinée avec une voyelle et le mot ne se termine jamais par une consonne prononcée : *général* : **zènerali**, *Espagne* : **Esipanyi**.

Dans le cas de "*général*", on a ajouté une voyelle (i) à la finale et dans le cas de "*l'Espagne*", on a ajouté (i) après le "s" et à la finale. Lorsque les emprunts sont intégrés, ils sont classés dans une partie du discours sans qu'il y ait forcément correspondance entre la classe de la langue de départ et celle d'arrivée :

Français	classe en Français	classe en Bambara	Bambara
<i>Content</i>	Adjectif	Verbe	ká kóntan
<i>Ministre</i>	Nom	Nom	mínisiri

Lorsqu'ils ne sont pas intégrés, ils gardent les caractéristiques de leur langue d'origine. Dans ce cas, ils sont écrits et prononcés selon les règles de cette langue. Toutefois, il est à distinguer deux phénomènes dans l'emprunt non intégré. L'un concerne des mots simples (emprunt lexical), l'autre concerne des expressions ou segments de phrases (code switching).



2.1 Les emprunts intégrés :

Le bambara est une langue très ouverte qui accepte les nouveaux mots, notamment ceux venant d'une autre langue. Cependant, cette langue est très stricte quant à ses règles de fonctionnement. Pour "bambariser" un mot, on doit le faire passer par les règles phonétiques (ensemble des sons acceptés par la langue), phonologiques et morphologiques (ensemble des procédés de formations de mots et de combinaisons des lettres).

2.1.1 Les emprunts internes :

Ce sont des emprunts qui présentent une différence plus ou moins grande avec la forme d'origine par l'absence ou la présence de consonnes :

"ministre"	mînisiri
"soldat"	sòrɔdasi
"automobile"	móbili
"machine"	mànsin

2.1.2 Les emprunts externes :

Ce sont des emprunts effectués en tenant compte certes des règles du bambara, mais qui ne présentent pas de changements fondamentaux avec la langue d'origine. Ce type d'emprunt est surtout attesté en ville, ou les intellectuels, pour se différencier des autres, emploient des mots étrangers auxquels ils ajoutent des voyelles (lorsqu'il y a deux consonnes prononcées qui se suivent) sans changement ou adaptation phonétique :

"ministre"	mînisitiri
"gouverneur"	gúvɛrinɛri
"Russe"	Rîsi
"école"	èkoli



2.2 Les emprunts non intégrés :

Ils concernent les mots ou groupes de mots qui n'ont subi aucune transformation pour être employés dans une phrase bambara.

2.2.1 Les mots non-intégrés :

Ce procédé est une réalité linguistique et sociale des bambarophones, sans que les formes (mots) qui en découlent ne soient les seules en usage. C'est plus une réalité sociale que linguistique à proprement parler et on est même tenté de parler de niveau de langue, car à côté de ces formes, il en existe d'autres beaucoup plus usitées.

Ce procédé peut concerner tous les mots sans exception venant de toutes les langues :

<u>Français</u>	<u>Wolof</u> ⁵
"président"	"cɛbjɛne" ("riz au gras avec du poisson")
"directeur"	"gɔɾjigɛne" ("homosexuel")
"journal"	"sabare" ("danse wolof")
"passeport"	"jinjinbɛre" ("jus de gingembre")

2.2.2 Le code switching :

Ce procédé devient populaire. Il peut aussi bien concerner les expressions que des segments de phrase d'une autre langue que l'on emploie dans une phrase bambara :

⁵Le wolof est une des langues nationales du Sénégal. Il est attesté comme étant la langue véhiculaire du pays.



"je voudrais que" án ká tága súgu lá "si possible" sínin

sògoma

"je voudrais que nous partions si possible demain matin au marché"

L'emploi des expressions étrangères est beaucoup plus fréquent comparé à l'usage des segments de phrases étrangères. Car ce dernier procédé demande la connaissance de la langue en question. Le code switching peut concerner d'autres langues maliennes ou africaines, mais les cas les plus fréquents sont en français :

"il faut que" ...

"tu sais que" ...

"il paraît que" ...

"de toutes les façons" ...

Résumé : Il faut retenir que parler le bambara ne veut pas dire ne jamais employer de mots ou segments étrangers dans sa phrase. On peut tout à fait les employer à condition que cela s'inscrive dans la syntaxe du bambara. Les Bambara eux-mêmes procèdent ainsi pour s'exprimer. Il n'y a donc pas de raisons que les apprenants ne puissent pas se servir de cet excellent procédé qui est un très bon début d'autant qu'il est possible d'effectuer de nouvelles formations à partir de ces bases :

gáreba : *"la grande gare"*

zéndarmemuso : *"une femme de gendarme"*

đispansɛrenin : *"le petit dispensaire"*



II - LES VERBES COMPOSES ET REDOUBLES :

1- LES VERBES COMPOSES :

Le système de formation des verbes n'est pas très différent de celui des noms. Outre la dérivation et l'emprunt, les verbes bambara connaissent aussi la composition. Il y a deux procédés :

a- N+V : c'est une formation à deux éléments, dont le premier est un nominal et le second un verbe. Trois types de noms participent à cette formation :

- Les noms qui servent de postposition (lexicale) ou non : ce sont généralement des noms qui désignent les parties du corps (**dá-mìnɛ** "commencer", **kũn-bèn** "aller à la rencontre", **bólo-bó** "aider", **jù-jón** "commencer", **kóno-súma** "soulager", **nyé-sìgi** "prévoir", **ce-ci** "casser en deux", **kó-dòn** "tourner le dos", **sèn-fá** "fuir") ;

- Le deuxième groupe de noms participant à la composition verbale en place initiale est large et varié. On y rencontre plusieurs noms ou verbes qui donnent souvent des sens motivés (**súnguruntigɛ** : "couper femme" = "draguer") mais aussi des formes idiomatiques (**sífilɛ** : "voir, s'essayer à").

- Il y a enfin des formations à partir des noms auxquels on ajoute un verbe **sagaminɛ** ("prendre en mouton")

Dans cette partie, on peut retenir d'une part que les noms de cette formation désignent des animaux (**wùlu+gén** : *chien+chasser* "renvoyer comme un mal-propre"), des caractéristiques de personnes (**náloma+mìnɛ** : *idiot+prendre* "traiter d' idiot"), d'autre



part, peuvent faire allusion à certaines circonstances ou situation (kóno+sù+tà+kúma : oiseaux+ cadavre+prendre +parole: : "propos incohérents").

On peut se résumer en disant que cette formation relie le nominal au verbal par "comme" :

sù+tà	"prendre comme un mort"
fàli+bùgɔ	"frapper comme un âne"
dénmisen+nún+mìnɛ	"considérer comme un enfant"
wùlu+gén	"chasser comme un chien"

Cette dernière formation est aussi très ouverte. Dans les conversations quotidiennes, les locuteurs bambarophones en créent régulièrement.

b- Nom+PP+Verbe : il s'agit là d'une formation à plus de deux termes dont l'un est une postposition. Dans cette formation, le premier élément de la construction est généralement un nom désignant les parties du corps (dá+lá+bó : "provoquer", kün+mà+bó : "rendre l'honneur", bólo+mà+fara : "soutien matériel").

2- LE REDOUBLEMENT

En bambara, on observe deux sortes de redoublement :

2.1- Le redoublement nominal : il existe deux formes :

- Les noms répétés : ce sont des nominaux qui existent en formes simples. Une fois qu'on les répète, ils prennent un autre sens



(**bènbenben** : "entente de plusieurs personnes contre une autre"
ou "complot", venant de **bě n** : "entente" ; **bòliboli** : "actif" venant
de **bòli** : "la course")

ù yé bènbenben ké n kán "ils ont fomenté un
complot contre moi"
Sitan bé à dén ká kónyò bòliboliboli lá "Sitan est active à cause
du mariage de son enfant"

-Les noms redoublés : ce sont des nominaux qui n'existent pas en
forme simple (**bònbon** : "menton", venant de **bon** qui ne veut rien
dire; **tònton** : "partage collectif" comportant **tôn** qui n'a pas de
sens).

n bònbon ùgɛra "je suis blessé au menton"
án yé m̀isi ké tònton yé "nous avons partagé
collectivement la viande de boeuf"

2.2 - *Le redoublement verbal* : les verbes du bambara se
caractérisent par deux formes :

- Les verbes répétés : il s'agit de verbes qui existent en forme
simple, redoublés ou répétés, ils prennent un sens de renforcement
(intensif ou expressif **kúmakuma** : "beaucoup parler" ; **bòliboli** :
"courir partout"), ou de multiplication (répétition de la même action
: **sògɔsɔgɔ** : "faire plusieurs trous").

ù bòlibolila fán bé ε "ils ont couru partout"



n ká móbili sén sògosogora "la roue de ma voiture a
été trouée de partout"

-Les redoublés simples : il s'agit de verbes qui n'existent qu'en forme redoublée. Autrement dit, cette formation est davantage un redoublement de syllabes qu'une répétition comme dans le premier cas (kɔn : ne veut rien dire en bambara et kónkɔn veut dire : "il y a quelqu'un à la porte"; de même, su ne veut rien dire en bambara et sùsu veut dire : "piler").

Il est possible de trouver des verbes à deux syllabes redoublées (kolon ne veut rien dire en bambara et kòlonkolon : "se rouler" (par terre)).

kónkɔnkɔn, mògo bé yàn wá ? "toc toc, il y a
quelqu'un ?"

à yé nyò sùsu "elle a pilé le mil"

dén yé à kòlonkolon dùgu mà "l'enfant s'est
roulé par terre"





D – LA TONOLOGIE :





Le bambara est une langue à tons comme la plupart des langues du groupe Mandé, en particulier celles du sous-groupe mandé-nord. Dans la koïné mandé, si tous les dialectes connaissent un système tonal, tous ne partagent pas systématiquement les mêmes tons, de même que tous ne partagent pas les mêmes unités lexicales.

Qu'est-ce que le ton ?

Les langues indo-européennes connaissent des différences de prononciation que l'on appelle accent. Il se situe au niveau de la syllabe, en élevant une syllabe par rapport à une autre.

Par exemple, les Français prononcent les mots bisyllabiques en accentuant la dernière syllabe alors que les Allemands mettent l'accent sur la première syllabe. Cela a, évidemment, un effet sur le français des Allemands ou sur l'allemand des Français. Le nom tristement célèbre du nazi Hitler illustre parfaitement cette différence :

Les Français prononcent ce nom :

Hitler avec l'accent sur la dernière syllabe.

Les Allemands prononcent ce nom :

Hitler avec l'accent sur la première syllabe.

Le ton, quant à lui, se situe au niveau des phonèmes et se caractérise par la hauteur des voyelles les unes par rapport aux autres. Deux mots peuvent se différencier seulement par le ton :

bàn (ton bas) "*refuser*"

bán (ton haut) "*finir*"

cî (ton bas) "*casser*"

cî (ton haut) "*envoyer*"

En bambara, chaque mot a un ton d'autant plus perceptible qu'il est mono ou bisyllabique et d'autant moins perceptible lorsqu'il a



plus de deux syllabes. Toutefois, dans tous les cas, le ton de la première et de la dernière voyelle, est identifiable et reste très important. En effet, la distinction entre les mots ne se fait jamais par la différence du ton de la voyelle interne (c'est-à-dire celle qui est au milieu du mot), par conséquent, on n'en tient pas souvent compte, lorsque le ton est de schème majeur : **nĕ gĕ só** : "vélo" contrairement à une langue comme le chinois de Pékin qui connaît quatre (4) tons, le bambara connaît deux hauteurs ou tons à l'intérieur du schème : un ton dit haut (´) et un ton dit bas (˘).

Pourquoi le ton de la première et de la dernière voyelle est-il important ?

Le ton de la première voyelle influence les relations que le mot peut avoir d'une part dans la phrase (notion de règles tonales), d'autre part lors des formations complexes

mùsô+kũn	= mùsòkún : tête de femme
femme+tête	= "maîtresse-femme"
nĕ gĕ + só	= nĕ gĕ só : cheval de fer
fer + cheval	= "vélo"

C'est à travers les deux hauteurs dont nous venons de parler que l'on attribue un schème tonal à un mot. On dit qu'il est haut (**wáří** : "argent") ou ascendant (**mùsô** : "femme").

Quant au ton de la dernière voyelle, il est toujours haut en bambara. Toutefois, dans un énoncé, on peut l'entendre bas, parce qu'il est suivi du ton bas du défini (les noms, p. 26) ou à cause des règles .

tons de base : mùsô	"femme" ; fâlí : "âne "
mùsô nàna	"la femme est arrivée"
à yé n bùgô íko fâlí	"il m'a frappé comme un âne"

Un mot a toujours un schème, c'est à dire "une configuration tonale" : il est haut, lorsque tous les tons du mot considéré sont



hauts (´) ou ascendant lorsque le premier ton du mot est bas et le dernier haut (´´),

mùsò	"femme"	ton ascendant
mórí	"marabout"	ton haut

Dans une construction, le ton des mots est régi par un ensemble de "prescriptions" que l'on appelle règles. Au nom de ces règles, un mot de ton haut peut se retrouver en ton ascendant :

à bÉ móbílí bòlí : tons de base
"il conduit une voiture"

à bÉ móbílí` bòlí : tons dans l'énoncé
"il conduit la voiture"

Autrement dit, il peut y avoir plusieurs réalisations d'un même mot en fonction de la place qu'il occupe et des mots qui l'entourent.

- IL EXISTE DEUX SCHEMES EN BAMBARA :

1 - Le schème majeur :

il constitue le schème le plus fréquent en bambara. Il est composé de deux combinatoires (haut et ascendant). Selon que le mot soit mono- (cĕ : "homme"), bi- (tígá : "arachide") trisyllabique ou plus (sànbàrá : "chaussure"), il est soit haut soit ascendant.

Toutefois, pour ce qui est des formes trisyllabiques et plus, si le ton est ascendant, c'est-à-dire, si le premier ton est bas, il y a deux possibilités :

- soit le ton ou les tons qui suivent le premier sont aussi bas, alors, seul le dernier ton est haut (sànbàrá) ;
- soit le ton ou les tons qui suivent le premier ton sont hauts, alors, il n'y a dans le mot qu'un seul ton bas, c'est le premier



Lors des compositions ou des dérivations nominales ou adverbiales, il y a un corollaire de changement tonal. Ces procédés engendrent trois types de formation tonale : les compactes, les libres et les liées.

a- La compacité tonale :

Il y a compacité tonale lorsque, dans une formation complexe, l'élément complexe formé est du même schème que le mot de base :

m̀s̀í + nin = m̀s̀ínín : "petit boeuf"

nè g̀é + s̃ = nè g̀è só : "vélo"

m̀ó b̀í f̀í + s̃n = m̀ó b̀í f̀í s̃n : "roue de voiture"

ǹó ǹó + k̀ù m̀ún = ǹó ǹó k̀ù m̀ún : "lait caillé"

la compacité tonale s'applique quelle que soit l'étendue du mot complexe ou des éléments (étant entendu que cet élément de base lui-même peut être complexe) qu'on lui adjoint :

s̀à g̀a f̀a g̀a m̀u r̀u k̀a l̀a j̀a l̀a ǹ + nin : s̀à g̀a f̀a g̀a m̀u r̀u k̀a l̀a j̀a l̀a ǹ m̀ún :

"petit couteau d'étable"

mouton/égorger/couteau/manche/maigre+nin

Autrement dit, quel que soit le nombre d'éléments qui participent à la formation, on n'en retient que deux formants. Dans l'exemple que nous venons de donner, il y a d'un côté un composant complexe (formé de plusieurs éléments : mouton/égorger/couteau/manche/maigre) et de l'autre nin.

b- les tons libres :

On parle de tons libres en bambara lorsque dans une formation nominale, les différents tons des unités en contact restent inchangés :

m̀s̀ó ñ c̀è "l'homme et la femme"

d̀ò ǹs̀ó k̀á m̀a l̀e ǹk̀ò r̀ò "un brave et costaud jeune chasseur"



c- Les tons liés :

On dit que les tons sont liés en bambara lorsque deux nominaux sont employés en même temps avec le second jouant une fonction grammaticale par rapport au premier (distributive, appositive et qualificative). Dans ce cas, en fonction du ton du second élément, celui du premier change.

- Lorsque le premier ton du second élément est haut , le dernier ton du premier mot s'affaïsse

mìsì túnúnén "une vache perdue" (tons de base)

mìsì túnúnén "la vache perdue" (tons liés)

-lorsque le premier ton de la seconde unité lexicale est bas, alors la première ne change pas.

mìsì sónnén "une vache soumise"

mìsì sónnén "la vache soumise"

cě binnén "un homme déchu"

cè binnén "l'homme déchu"

àlé cèkòròbátó "lui en tant que vieux"

bòrè kélén "un sac"

tigà jálán "arachides sèches"

2 - Le schème mineur :

ce schème est composé de tons différents d'une zone géographique à une autre (à travers les dialectes bambara) et qui sont aussi différents des schèmes majeurs, c'est-à-dire, chaque voyelle peut avoir un ton différent de celui de sa voisine : bāmānān. Ceci est d'autant plus particulier que dans l'exemple que nous



donnons, le ton de la voyelle interne ou médiane est bas alors qu'il est inscrit entre deux tons hauts :

bámánán "*Bambara*"
búntèní "*scorpion*"

L'une des caractéristiques fondamentales des schèmes mineurs demeure leur possibilité de passage vers le schème majeur dès qu'ils sont en composition ou dérivation :

bámánándén "*enfant bambara*"
búnténísó "*trou de scorpions*"



**E – LES CHIFFRES, LA MONNAIE ET LE
SYSTEME DE CALCUL**





Il semble clair aujourd'hui que le système de calcul bambara n'a pas toujours été celui qu'il est aujourd'hui. Traditionnellement, il n'existait pas de monnaie chez les Bambara. Ils opéraient par troc. Ces échanges s'effectuaient entre les familles d'un même village ou de la même ville. Lorsqu'il s'agissait de produits ou de matériels que l'on ne pouvait avoir dans son milieu de vie, on s'adressait aux marchands ambulants lors des jours de marché hebdomadaire (**dógodon**). Auprès de ces commerçants, on pouvait accéder aux marchandises dont on avait besoin par le troc, lorsque le marchand le voulait, sinon, on les échangeait contre des cauris ou de l'or. Toutefois, l'échange contre de l'or était rare et restait l'apanage de colporteurs et négociants traitant avec les populations arabes et berbères alors que celui contre les cauris était très fréquent dans les villes et villages.

Dans chacun des cas, il y avait un système de mesure cohérent.

Pour le troc, c'était relativement simple, on échangeait un sac de mil contre un sac de riz et vice-versa. Néanmoins, il existait des instruments de mesure comme la calebasse (**filennyε**) dont on se servait lors des petits échanges.

Pour l'échange des cauris, les commerçants fixaient une valeur à leurs marchandises. Par exemple, un panier de cola pouvait coûter deux (2) cauris. Seules les familles très riches disposaient de cauris, car en ce temps, avoir beaucoup de céréales après les récoltes et quelques animaux n'était pas un signe de richesse, mais "d'autosuffisance alimentaire".

Les Bambara n'effectuaient de calcul que lorsqu'ils en avaient besoin. Lorsque quelqu'un devait aller acheter de la cola ou du tissu avec des cauris, il sortait les cauris dont il disposait pour en extraire le nombre suffisant pour le besoin du moment. Autrement dit, en mettant de côté les cauris dont il allait se servir, il ne lui restait plus qu'à compter ce qui devait lui rester. Certes, ceci s'appelle une



soustraction en français, mais il suffisait au Bambara de savoir compter les cauris pour y parvenir. Donc la notion telle que nous la connaissons aujourd'hui était inconnue des Bambara qui ne font pas d'opérations abstraites. Cela s'explique d'ailleurs, car qu'auraient-ils calculé ? Les dimensions des champs ? Mais ils disposaient de suffisamment de terres et le système de distribution se faisait par étendue de surface et surtout selon le nombre de personnes dans la famille. Il n'y avait pas besoin de mesurer.

Cependant, les jeunes Bambara apprenaient pendant leur enfance et adolescence à compter et à effectuer au moins les quatre opérations arithmétiques : (ká à fara à kán "additionner", ká à bó à lá "soustraire", ká à tà s̄inyε... "multiplier" et ká à filan s̄inyε... "diviser").

Lorsque les jeunes Bambara apprenaient à calculer des sommes supérieures à vingt (20), comme le nombre de cauris pour acheter du bétail, les parents se servaient de bâtonnets pour s'assurer que l'enfant connaît les opérations et qu'il ne se trompera pas.

L'administration coloniale a introduit sa monnaie et son écriture. Les Bambara les ont adoptées ensemble. Ainsi, cohabitent un système de décompte traditionnel qui n'était pas écrit et qui s'appliquait à tout, (les cauris et les sacs de mil ou de fonio) avec un deuxième système, qui est, lui, inspiré de la colonisation que les Maliens en général ont adopté car il fallait désormais payer les impôts avec de l'argent, acheter des produits manufacturés... Autrement dit les Maliens bambarophones ont tout simplement donné des noms de nombres aux billets et autres sommes de cette monnaie. Par exemple, le nombre bambara k̄mε (100) a été attribué à cinq cents francs (500F). C'est une dénomination, pas une valeur en tant que telle. En réalité, les difficultés que l'ont rencontrées avec les chiffres en bambara viennent de l'opposition du système de décompte bambara avec celui du français. Car, ce qu'ont effectué les Bambara consiste à dénommer les billets et autres monnaies en français et non établir une quelconque équivalence ou correspondance entre les deux systèmes. Mais cette opposition



n'existe que pour l'argent car il a été importé, mais pour le décompte et les calculs arithmétiques, même si la philosophie n'est pas la même, il n'y a aucune difficulté. Les termes s'adaptent parfaitement aux chiffres arabes (**kélen**=1; **tán**=10; **kè mɛ**=100...).

Naturellement, l'introduction de l'écrit dans cette société a apporté beaucoup de bouleversements, notamment pour l'enseignement des langues du Mali dont le bambara. Ainsi, en apprenant le calcul en bambara, on a écrit des chiffres, or, les populations n'avaient pas l'habitude de donner une valeur à un écrit. N'avait de valeur que la chose dont ils avaient besoin et qui existait. Pour effectuer ces enseignements, on a tenté de partir de ce que les apprenants connaissaient, or ils savaient compter. On a donc adopté leur système de comptage. C'est à la suite de cela qu'il y a eu une collusion entre le nom que les bambarophones ont donné à une valeur qui leur était étrangère et qu'ils ont découvert en la nommant, et l'écriture de leurs chiffres (écrit qu'ils ne connaissaient pas non plus). Et en bambara, dans le comptage des nombres, on part de **kélen** ("un"). On y a des nombres comme **kè mɛ** qui est cent (100).

Ce nombre représente un son en bambara, pas un chiffre écrit. Mis en parallèle avec le français, il correspond à cent qui s'écrit donc 100. Les Bambara avaient donné ce même nom à la monnaie fiduciaire cinq cents francs. Autrement dit, il existe une même dénomination pour deux valeurs. Pour l'expliquer, on propose le système traditionnel lors du calcul arithmétique avec **kélen** étant égal à *un* (1) et **kè mɛ** (100), alors que dans le système de la monnaie, **kélen** sera égal à *cinq francs* (5F) et **kè mɛ** sera cinq cents francs (500F).

On comprendra que pour les Maliens, il n'y a pas de conversions à faire puisque ce n'est qu'une question de dénomination pour eux ! Ils ne conçoivent pas les choses autrement. Ils ont l'impression de nommer les valeurs comme ils ont donné un nom au *vélo* (nè gɛ sɔ).

Or pour les étrangers ceci n'est pas évident et il leur faut faire une conversion. D'ailleurs l'idée de conversion est tellement généralisée que l'on nous interroge régulièrement sur la forte capacité des



Bambarophones à effectuer ce passage sans difficulté, car on croit qu'ils convertissent alors que non.

En résumé, cinq francs CFA se lit en bambara **dóromε kélen** et on propose une division pour y parvenir à l'intention des étrangers:

5 FCFA	=	5:5	=	dóromε kélen	1
10 FCFA	=	10:5	=	dóromε fila	2
30 FCFA	=	30:5	=	dóromε wóoro	6
100 FCFA	=	100:5	=	dóromε mùgan	20
500 FCFA	=	500:5	=	dóromε kème	100

Certains noms de nombre ont disparu au fur et à mesure que l'on adoptait le système occidental. De cela, on peut noter **dèbe**. Ce nombre correspondait à quarante (40). Il semble qu'il était la moitié de **kεme**. Autrement dit, ce que l'on appelle **kème** (100) aujourd'hui, n'a pas toujours eu la même valeur. Autrefois, il avait la valeur de quatre vingts (80). L'emploi de **dèbe** est tellement rare aujourd'hui, que nous pouvons dire sans grand risque qu'il est appelé à disparaître du système bambara de décompte.



**F – QUELQUES ELEMENTS DE
CONVERSATION :**





Les éléments d'affirmation, de négation et du discours :

àwɔ : c'est une affirmation absolue. Cette forme correspond au "oui" du français en ce sens qu'il peut servir de réponse à une question (-A : *í b'é k'ini dún wá ?* "mangeras-tu du riz ?" -B : *àwɔ, n b'à dún* "oui, j'en mangerai")

ònhon : c'est une autre réponse affirmative. Elle fait plus allusion à un accord qu'à une réponse affirmative (-A : *í b'é nà síni, í y'à mé n ?* "tu viendras demain, tu as compris ?" -B : *ònhon* "d'accord").

àyiwa : tout comme *ònhon*, il fait allusion à l'adhésion de l'interlocuteur, à la différence que *ayiwa* peut cacher un désaccord que l'on n'exprime pas par respect ou par stratégie. *Àyiwa* peut exprimer aussi que l'on fasse ou accepte une chose dans laquelle on n'adhère pas. Autrement dit, on le fait un peu de force et avec dépit (-A : *n té sé ká í ká wári sàra bĩ, nà síni* "je ne peux pas payer ton argent aujourd'hui, reviens demain" -B : *àyiwa* "d'accord").

ùnhun : cette forme exprime que l'on a compris ce qui est dit. C'est un élément dit phatique qui a pour fonction de permettre que la discussion se poursuive. Il ne préjuge pas de ce que l'on pense de la situation. On pourrait le comparer au "oui" français que l'on entonne lorsqu'on écoute quelqu'un lors d'une conversation téléphonique. C'est une forme très usitée qui accompagne quasiment tous les discours Bambara lors des interactions (-A : *í b'à fó n mùso yé* "tu diras à ma femme" -B : *ùnhun* "oui" -A : *kó t'èrən kóno* "que dans le train" -B : *ùnhun* "oui" ...).



náamu : cette forme ne s'emploie que dans des situations particulières qui sont celles de la narration (contes, épopées, récits) et celles du discours officiel (lors d'un discours à l'occasion d'un mariage, baptême, décès...). C'est l'élément phatique par excellence, qui entretient le locuteur et lui assure qu'il est écouté :(-A : cè nin dó òn "c'est l'histoire d'un garçon" -B : náamu "oui" -A : à tòn bé bó dùgu fitinin dó lá "il venait d'un petit village" -B : náamu "oui"...).

àvi : morphème de négation totale. Il se traduit en français par "non" (-A : í yé n ká wári tà wá ? "as-tu pris mon argent ?" -B : àyi "non").

únn unn : cette forme de négation, généralement accompagnée d'un mouvement latéral de la tête, veut aussi dire "non". On peut dire que **únn unn** s'emploie dans les mêmes contextes que **ayi** (-A : í bé tága sùgu lá wá ? "iras-tu au marché ?" -B : únn unn "non").

Làala : exprime la notion de "doute" lors d'actions inaccomplies. On emploie cette forme en initiale ou en finale dans une phrase (**làala n bé tága Segu nyìnán** "peut-être que je vais aller à Ségou cette année"). On peut l'employer aussi en tant que réponse (-A : í bé tága Segu nyìnán wá ? "iras-tu à Ségou cette année ?" -B : làala "peut-être")



î b'à sòrò : est une locution qui exprime le doute concernant les situations déjà réalisées à travers l'emploi de l'accompli (-A : **kó**
Musa yé mùso kúra fúru wá ? "il paraît que Moussa s'est remarié ?" -B : **î b'à sòrò** "peut-être").



Quelques exemples de situations de communication

Les conversations en bambara ou du moins leurs thèmes varient en fonction de la raison sociale qui les motive. Par conséquent, la forme elle-même n'est qu'une conséquence. C'est donc pour cela que nous proposerons d'abord des situations que nous commenterons ou illustrerons en bambara. avec les formes ou formules suivantes

Les rencontres et la salutation :

La salutation est courante, longue et très importante dans les relations sociales. Tout commence par la salutation chez les Bambara :

-A : ñ ní sògoma	"bonjour"
-B : n bá (lorsque c'est un homme qui parle) n sé (lorsque c'est une femme qui parle)	"bonjour"
ñ ká kéné wá ?	"Vas-tu bien ?"
-A : tóoro té	"il n'y a pas de mal"
-B : ñ sémogow ká kéné ?	"ta famille va bien ?"
-A : tóoro té	"il n'y a pas de mal"
-B : ñ fā ká kéné ?	"ton père va bien ?"
-A : tóoro té	"il n'y a pas de mal"
-B : ñ bá ká kéné ?	"ta mère va bien ?"
-A : tóoro té	"il n'y a pas de mal"
-B : ñ kòrow ká kéné ?	"tes aînés se portent bien ?"
-A : tóoro té	"il n'y a pas de mal"
-B : ñ dógoninw ká kéné ?	"tes cadets se portent bien ?"
-A : tóoro té	"il n'y a pas de mal"
-B : ñ mūsow ká kéné ?	"tes femmes se portent bien ?"
-A : tóoro té	"il n'y a pas de mal"
-B : n bá/n sé	
-A : n bá/n sé	
- B : ñ dāse	"sois le bienvenu"
- A : n bá / n sé	"merci"
- B : ñ bīsīmīla (ou bisīmīla)	"prends place"



Visite à une nouvelle maman :

Lorsque l'on rend visite à une femme qui vient d'accoucher, la tradition veut que l'on apporte à la maman, lorsqu'on est une femme, un plat en sauce (généralement du poulet) assez épicé. Ce plat peut être accompagné ou non de légumes comme des pommes de terre ou des pâtes (*j̄ibaatonáji* : "sauce des femmes accouchées"), mais jamais de riz. Lorsqu'on est un homme, on doit donner de l'argent à la mère pour qu'elle achète du savon parce qu'on doit participer aux frais que l'enfant occasionne car il appartient à tous. On dit que c'est le *sàfunεsóngó* ("prix du savon").

On reste quelques instants auprès du couple ou de la femme. Les discussions tournent autour de la ressemblance de l'enfant avec son père, sa mère ou un autre membre de la famille. Pendant ce temps, on doit, même pour très peu de temps, prendre l'enfant dans ses bras.

C'est au départ que l'on adresse les bénédictions à la mère ou aux parents pour l'enfant. Dans tous les cas, on ne fait pas allusion à l'accouchement, qui est une chose considérée comme intime.

Voici quelques éléments de ces bénédictions :

Alaká den b́alo "que Dieu accorde longue vie au bébé"
k'à nàkán díya, "qu'il ait un bon présage"
k'à b́ugo à d́ogo yé "qu'il soit tapé à cause des cocotiers"
k'à ké sílame yé "qu'il soit musulman"
k'à d́ogo cáya à kòro yé "qu'il ait plus de cocotiers que d'âtrés"
k'à lámosi dí án mà "que l'on vive pour l'éduquer"

Visite à un parent, ami ou voisin malade

Lorsqu'on a un parent, un ami ou un voisin malade, on doit lui rendre visite pour s'enquérir de ses nouvelles. Ceci est la moindre des choses dans la société malienne en général. On peut apporter ce qu'on appelle "un petit plat", c'est-à-dire un plat que l'on cuisine à des occasions



particulières ou un plat apprécié par le patient. On peut aussi lui apporter des fruits. D'ailleurs, devant les hôpitaux de Bamako, un commerce assez prospère de fruits (oranges, pommes, bananes, mandarines...) a pris place à l'intention des visiteurs qui n'auraient pas eu le temps d'aller au marché.

Après quelques instants en compagnie du patient pendant lesquels on lui a demandé s'il allait mieux (réponse qui est de toutes les façons conventionnellement affirmative), on lui souhaite, au moment du départ, des vœux de prompt rétablissement :

Ala kà nògoyaké	"que Dieu fasse qu'il y ait du mieux"
k'à tóoro dógoya	"que les douleurs soient atténuées"
ká sínin fisaya bì yé	"que tu ailles mieux demain plus qu'aujourd'hui"
ká í kisi í ká bàna tóoro mà	"que tu sois préservé de ta maladie"
Ala k'à ké jùrumu kàfari yé	"que Dieu fasse que tu sois lavé des péchés"
Ala ká í sègin í yè rε mà.	"que Dieu fasse que tu recouvres ta santé"

Lorsque le patient est rétabli, on peut aller lui exprimer sa joie de le revoir en bonne santé :

Ala k'í kisi à nyògon wé rε mà	"que Dieu t'en épargne dans l'avenir"
Ala dàn ká í sègin í yè rε mà	"merci à Dieu de t'avoir redonné tous tes moyens"

Visite aux parents de nouveaux mariés

Lorsqu'on a des parents, amis ou voisins qui se marient ou marient leurs enfants, on doit d'une part participer aux festivités, mais aussi, souhaiter les vœux de bonheur au couple. Ces vœux sont adressés aux parents des mariés. Il n'y a pas de périodes



spécifiques pour ces vœux, il faut tout simplement les avoir souhaités avant la fin des cérémonies :

Ala k'à ké fúru yé	<i>"que ce soit un mariage"</i>
K'à ké fúru sîma yé	<i>"que ce soit un mariage durable"</i>
Ká sèn ní bólo bó à lá	<i>"qu'il en sorte des enfants"</i>
Ala k'ù sùmunkán mÉn	<i>"qu'ils s'entendent"</i>
Ala kána an ñmisa	<i>"que nous n'ayons pas à le regretter"</i>
Ala ká ù kán bÉn	<i>"qu'ils se comprennent"</i>
Ala ká ù kùn nyógon ná.	<i>"qu'ils puissent se supporter"</i>

Visite à la suite d'un décès :

A la suite d'événements malheureux comme un décès dans une famille, tous les parents, amis et voisins doivent s'y rendre. Cette participation est très importante socialement. Les avis et communiqués de la radio nationale (ORTM) en témoignent. En effet, les familles des défunts, les amis et collègues... font des communiqués à la radio pour informer la population. Ce phénomène est propre aux décès, car aucun autre événement personnel n'est annoncé sur les antennes (excepté les événements concernant les personnes publiques). Autrement dit, il est plus acceptable de ne pas être au courant du mariage de quelqu'un que de ne pas être présent à ses funérailles. Ceci a pour conséquence qu'il y a beaucoup de personnes le jour des enterrements au point que la famille proche ne peut pas voir tout le monde. Par conséquent, tout le monde ne peut pas leur présenter de condoléances. Toutefois, si on en a l'occasion on doit le faire :

Ala ká hínε à lá	<i>"que Dieu ait pitié de lui"</i>
Ká yàfa ké à mà	<i>"qu'il lui pardonne"</i>
k'à ðayoro sùmaya	<i>"qu'il soit reçu dans la fraîcheur"</i>
k'a ké silamesú yé	<i>"qu'il soit accepté comme un musulman"</i>



à yé án kòn kíti mín ná, Ala k'ò nògoya

"que le temps qu'il va y passer sans nous lui soit agréable"

Án bÉna tága jÉ mín ná k'ò nògoya

"que celui que nous passerons ensemble le soit aussi"

Rencontres dans la rue

Lorsqu'on rencontre dans la rue quelqu'un de plus âgé que soi (homme ou femme), traditionnellement, en passant, on lui dit *bonjour* (í nî òlè) ou *bonsoir* (í nî sú). Lorsqu'on connaît la personne, on peut l'appeler par son prénom s'il n'est pas en relation de père ou de mère. Dans ce dernier cas, on adopte la forme *bàba* ou *bùwa* ("père" ou "papa") pour un homme et *n ba* ("mère" ou "maman") plus le prénom pour une femme (*n bá Fanta* ou *bá Fanta*...).

Lorsqu'on rencontre un alter ego, on peut l'interpeller par son prénom ou par son nom de famille. Traditionnellement, on interpellait les amis dans la rue par leur nom de famille en y ajoutant la forme du possessif *i* antéposé (í Tarawele : "toi Traoré"). Il répond par *n bá* ou *n sé*. Autrement dit, cette façon d'interpeller quelqu'un est une salutation.

Lorsqu'on s'adresse à quelqu'un que l'on ne connaît pas dans la rue pour lui demander un renseignement (son chemin par exemple), on commence toujours par saluer la ou les personnes (contrairement au cas français, où on peut dire "s'il vous plaît"). Cette salutation n'est généralement pas importante. Elle se limite aux formes conventionnelles

-A : í nî sògoma "bonjour"

-B : n bá, í ká kÉne ? "bonjour, tu vas bien ?"

-A : tóoro té. "il n'y a pas de mal"

pour céder la place, comme dans le dialogue ci-dessous, à l'objet de la rencontre.



N bÉ Tarawelega dÈ nyini "je cherche la famille des TraorÉ"

-B : Tarawelega jÈmÈn ? "quels TraorÉ ?"

-A : Madu Tarawelega kÁ sÓ, à bÉ báara ké PÒnze : "La famille de Mamadou TraorÉ qui travaille à l'hôpital du Point G."

-B : Ahn ! à kÁ sÓ mán jàn, î bÉ tága fó súgunin ná, î bÉ fara î kïnibolo fÈ, ò kÓ fÈ, î bÉ jÿriba dÓ yÉ fó dénmisÈnminw sÿgilen bÉ à kÓro, î bÉ nyÿnikali ké yÈn.

-B : "Ah oui ! Sa maison n'est pas loin. Tu vas jusqu'au petit marché, après tu prendras à droite, après, tu verras un grand arbre sous lequel les enfants sont assis, demande-leur. "

Pour ce genre de demande de renseignements, toutes les informations utiles sur la place occupée dans la société, la famille d'où l'on vient, le métier que l'on exerce sont utiles (taille, forme, autres marques physiques, voiture, fonction, nombre d'enfants ou d'épouses...) et peuvent être décisives.

L'arrivée dans une famille

Lorsqu'on arrive dans une famille que l'on ne connaît pas, il vaut mieux arriver le jour ou pas trop tard dans la nuit. Comme toujours, on commence par saluer les personnes sur place. Très vite elles vous inviteront à vous asseoir et vous proposeront de l'eau à boire (et souvent de l'eau pour vous laver). Ensuite seulement on peut vous demander d'où vous venez et la raison de votre présence. Il est toujours souhaitable que vous ayez une lettre de la personne qui vous envoie.

Au cas où vous n'auriez pas de lettre de recommandation, c'est après les mêmes salutations que vous devez dire l'objet de votre visite. Toutefois, ils peuvent vous convier à le faire.

Il y a plusieurs formules pour recevoir un étranger :



-A : <i>î nî sògoma</i>	<i>"bonjour"</i>
-B : <i>n bá</i> (lorsque c'est un homme qui parle)	<i>"bonjour"</i>
<i>n sé</i> (lorsque c'est une femme qui parle)	
<i>î ká kéné wá ?</i>	<i>"Vas-tu bien ? "</i>
-A : <i>tóoro té</i>	<i>"il n'y a pas de mal"</i>
-B : <i>î sómogow ká kéné ?</i>	<i>"ta famille va bien ? "</i>
-A : <i>tóoro té</i>	<i>"il n'y a pas de mal"</i>
-B : <i>î fà ká kéné ?</i>	<i>"ton père va bien ?"</i>
-A : <i>tóoro té</i>	<i>"il n'y a pas de mal "</i>
-B : <i>î bá ká kéné ?</i>	<i>"ta mère va bien ?"</i>
-A : <i>tóoro té</i>	<i>"il n'y a pas de mal"</i>
-B : <i>î kòrow ká kéné ?</i>	<i>"tes aînés se portent bien ?"</i>
-A : <i>tóoro té</i>	<i>"il n'y a pas de mal"</i>
-B : <i>î dógoninw ká kéné ?</i>	<i>"tes cadets se portent bien ?"</i>
-A : <i>tóoro té</i>	<i>"il n'y a pas de mal"</i>
-B : <i>î mùsow ká kéné ?</i>	<i>"tes femmes se portent bien ?"</i>
-A : <i>tóoro té</i>	<i>"il n'y a pas de mal"</i>
-B : <i>n bá/n sé</i>	
-A : <i>n bá/n sé</i>	
B : <i>î dānse</i>	<i>"sois le bienvenu"</i>
A : <i>n bá / n sé</i>	<i>"merci"</i>
B : <i>î b̄simila</i> (ou <i>bisimila</i>)	<i>"prends place" ou</i> <i>"je t'écoute"</i>
A : <i>sá</i>	<i>"merci"</i>
B : <i>yóro jùmenkaw ?</i>	<i>"d'où viens-tu ? "</i>
A : <i>Segukaw b'í fò</i>	<i>"les habitants de</i> <i>Ségou te saluent"</i>
ou <i>n bé bó Segu</i>	<i>"je viens de Ségou"</i>
B : <i>Segukaw ká kéné wá ?</i>	<i>"les Ségoviens vont-ils bien ?"</i>



A : **tóoro té**

"il n'y a pas de mal"

Les salutations peuvent être relancées à partir du moment où l'on donne le lieu de sa provenance.

Les formules **bisimila** et **sa** ne sont employées que lors des visites.





G – LES INTERJECTIONS ET JURONS





Ce sont des jurons, des cris, des onomatopées, des sons d'étonnement, de joie, de justification, de persuasion..

1- Les jurons

Ce sont des énoncés, des expressions ou des mots que l'on emploie lorsque l'on n'est pas cru ou lorsque l'on veut particulièrement donner de la force à sa parole.

Il y a des formes parmi celles que nous donnons ici qui n'ont plus beaucoup de fonctionnalité tant elles sont entrées dans la conversation ou dans le discours quotidien. Par contre, il y en a d'autres qui gardent toute leur force.

n'ò té "sinon"
n ká sà "que je meurs"

Cette phrase est employée lorsqu'on a affirmé une chose que son interlocuteur ou les événements tentent de démentir.

ní n m'í fàga	"si je ne te tue pas"
í ká fò n mà tú	"que tu me craches à la figure"
ní n m'à ké	"si je ne le fais pas"
n ká kú bó.	"qu'il me pousse une queue"
fásúw ká n kũn cì	"que les cadavres des aïeux me cassent la tête"
sánpɛɛ ká bìn n kàn	"que la foudre tombe sur moi"
kòmɔ ká n fàga bĩ	"que le komo ⁴ me tue aujourd'hui"
n kána s̄i bĩ	"que je ne passe pas cette nuit"

⁴le komo est la société d'initiation des hommes chez les Bambara. C'est une société secrète dont le fonctionnement, les pratiques et les objets ne peuvent être divulgués. Il est toutefois utile à savoir qu'il existe d'autres sociétés d'initiation dans le monde bambara qui peuvent être parallèles au komo, cas de la société des femmes, ou qui le précèdent c'est notamment le cas du kono.



Ces expressions interviennent dans la conversation lorsqu'on est défié. On emploie donc l'une de ces expressions qui sont chacune, à fortiori, humiliantes et même inhumaines. Dans tous les cas, on prend de gros risques en jurant ainsi. Jadis, lorsque des nobles parlaient ainsi sans que cela soit suivi de réalisation, ils se suicidaient. Mais aujourd'hui, ces pratiques sont rares même si on continue d'employer les expressions.

à bÉ n nî n fâ cÉ	"au nom de mon père"
à bÉ n nî n bá cÉ	"au nom de ma mère"
à bÉ n nî n bá sínji cE ´	"au nom du lait qui m'a nourri"
a bE n ni denninw cÉ	"au nom de mes enfants "
à bÉ n nî n kà kàlan cÉ	"au nom de mes études"
à bÉ n nî n dáladumuni cÉ	"au nom de mon dernier repas"

Ces formes sont aussi employées pour convaincre. Il y a naturellement une hiérarchie entre ces différentes formes, mais la norme est instable, ce qui rend les formes plus ou moins relatives.

Quelques esquives de jurons

Ce que nous appelons esquives ici, sont des constructions analogiques. On emploie des mots qui ressemblent du point de vue phonétique ou morphologique au mot originel que l'on employait. Autrement dit, on fait un sur-texte à partir d'un texte qui existe⁵. Généralement, la forme qui vient en sur-texte ne veut rien dire ou ne porte pas à conséquence contrairement à la forme originelle :

⁵R. Galisson appelle cette forme un palimpseste verbo-nominal in Galisson R., "De la langue à la culture par des mots", CLE International, 1991.



à bÉ n ní kÍya cÈ pour à bÉ n ní kÍra cÉ	"au nom du prophète"
à bÉ n ní wÓroba cÈ pour à bÉ n ní wÓloba cÈ	"au nom de ma vraie mère"
à bÉ n ní sánfÈrÈn cÉ pour à bÉ n ní sánpÈrÈn cÉ	"au nom de la foudre"

Dans ces trois exemples, **kÍya** et **sánfÈrÈn** n'ont pas de sens. Ils sont employés à cause de la proximité avec **kÍra** et **sánpÈrÈn** avec lesquels, ils forment des paires minimales. **WÓroba** veut dire grosse cuisse. Il forme également une paire minimale avec **wÓloba**.

wàlayi : juron. Il s'emploie aussi bien lorsque l'on veut être crédible aux yeux de son interlocuteur (**wàlayi tĩnyÈ dòn** : "je jure que c'est vrai") que comme élément phatique lors d'une conversation (lors d'un dialogue entre A et B ; A- **n yÉ sànbàra kúra sà n bì** "j'ai acheté une nouvelle paire de chaussures aujourd'hui". B-**í wàlayi** ? "sans blague tu l'as acheté ? ").

à bÉ né ní Ala cÉ : "je jure au nom de Dieu" : cette expression est considérée par les musulmans comme la plus importante. Elle est le plus couramment employée à Bamako sans que cela ne soit signe de crédit ni de caution quelconque.

à bÉ né ní n bá cÉ "je jure sur la tête de ma mère" : cette expression peut être appliquée à tous les parents et aux enfants. Elle est fonction de l'importance que l'on accorde au parent en question. Dans le parler actuel de Bamako, la formule impliquant la mère et les enfants sont les plus convaincantes.

Lorsqu'on a un parent décédé, cela donne plus de crédit au juron en l'invoquant. Ainsi, lorsqu'on dit : **à bÉ n ní n fà sũ cÉ** "je jure sur le corps de mon père", on est immédiatement pris très au sérieux.



2 - Les interjections

ánh/hán : c'est la réponse que l'on donne lorsqu'on est interpellé par quelqu'un. Dans ce sens, on peut dire aussi **naamu**. On pourrait le traduire aussi par "présent" qu'un militaire, homme de rang, prononce lorsqu'on l'appelle par son numéro de matricule. Ce même morphème exprime l'étonnement.

ánhan : élément phatique que l'on emploie dans une discussion sans autre fonction précise que de montrer à son interlocuteur qu'on le suit. C'est l'équivalent du "oui" que l'on répète lorsqu'on est en communication téléphonique avec quelqu'un.

wóyi : c'est un cri que l'on emploie lorsqu'on est très éprouvé à la suite d'un événement ou d'une information. Par exemple une femme qui apprend que son enfant vient d'avoir un accident, peut dire ceci : **wóyi né tà fínyεna ! ("je suis foutue")**

On peut entendre **wáyi** à la place de **wóyi**. Ces deux formes sont généralement employées par les femmes et les enfants. Elles ne sont pas attestées chez les hommes adultes.

há : exclamation exprimant le contentement, la joie d'avoir raison sur quelqu'un ou un événement.

có : exprime que ce que l'on avait pensé ou prédit a été avéré.

Par exemple : on avertit quelqu'un des dangers d'une pratique ou d'un raisonnement. Cette personne ne nous écoute pas et agit à sa tête. Lorsqu'il lui arrive un malheur et que lui ou quelqu'un d'autre vient nous en parler, on peut répondre par **có** !

Cette formule n'est pas neutre. Elle veut dire à peu près "tu as eu ce que tu mérites".



Lorsqu'on parle avec quelqu'un qui nous tient une analyse ou une réponse que l'on attendait en la circonstance, on peut répondre : **có ò dòn** : "c'est exactement cela".

lá "non" : c'est une forme employée par les personnes âgées et particulièrement par celles éprises de valeurs de religion musulmane. C'est une forme assez usitée lors des prédications. Ce n'est pas le non du refus, mais celui de l'inexactitude.

é Ala : "mon Dieu" : s'emploie lorsqu'on est ému dans une situation négative (décès par exemple) ou positive (accouchement).

é né bá : s'emploie lorsqu'on se sent dépouillé de tout pouvoir face aux événements. Il fait allusion à la mère.

é né fá sù : s'emploie dans les mêmes conditions. Il fait allusion au père décédé.

é M̄arimansa : s'emploie dans les mêmes conditions. Il fait allusion au Dieu tout puissant.

íáá : s'emploie lorsqu'on porte un jugement sévère sur une situation ou sur quelqu'un. Il pourrait être l'équivalent du "dis donc" français.

háte "exact" : on l'emploie lorsqu'on est en accord avec quelqu'un ou une situation.

p̄ávi : il est employé lors d'une approbation et adhésion totale à ce qui vient d'être dit ou fait.

t̄abarikala : formule que l'on emploie lorsque quelqu'un de son entourage ou soi-même reçoit une récompense ou un mérite



quelconque. Par exemple, lorsque quelqu'un réussit aux examens, on dit **tabarikala** ("*bravo et merci à Dieu*")

sàfurulayi : lorsqu'on a dit une chose qu'il ne fallait pas dire, ou lorsqu'on se trompe, on dit **safurulayi**. Ce mot d'origine arabe garde sa valeur musulmane plus ou moins bien dans la langue.

à bánna "*il n'y a plus rien à redire*": cette formule s'emploie dans des situations négatives. En effet, lorsque l'on est surpris par le comportement décevant de quelqu'un, on dit en s'exclamant : à **bánna**.

à dán dè yé nin yé "*c'est le fin du fin*" : cette expression est synonyme de à **bánna**.

kónkon : forme que l'on emploie avant d'entrer dans la chambre de quelqu'un ou dans certaines toilettes. En France par exemple, avant d'entrer dans un bureau, on frappe à la porte, au Mali on dit **kónkon**.



H – QUELQUES ELEMENTS CULTURELS





Le Mali est un pays dans lequel existe une forte hiérarchisation sociale qui se fait en fonction de deux critères :

1 - L'origine sociale ou ethnique : c'est le premier critère de classification au Mali. Le rang et la place de chaque individu sont déterminés en fonction de sa première filiation sociale, le lignage. On naît homme libre (**hóron**) ou homme de caste (**nyàmakala**) et on ne peut en changer. Dans chacun des deux groupes, les comportements sociaux, dont la langue, sont jugés en fonction du groupe auquel on appartient. Cette classification, qui est en fait un classement, a jadis déterminé les activités des hommes, leurs rôles et leurs fonctions. Aujourd'hui, la société malienne connaît une mutation qui édulcore l'importance de cette classification toujours présente.

Les hommes libres : Ce sont les personnes issues de familles qui ne sont pas de la caste des nyamakala. Ils sont aptes à accéder aux plus hautes fonctions dans leur cité. C'est à eux qu'il revenait également d'assurer la sécurité du pays et de ses habitants. Ils ne se marient pas avec les nyamakala. Chacun se marie strictement à l'intérieur de son groupe. Si jamais le contraire se produisait, c'est le conjoint de la caste des nyamakala qui est valorisé alors que l'autre conjoint est jugé sévèrement, car les nobles ont les nyamakala à leur service. Ils en sont responsables à tout point de vue. Ils les envoient faire les démarches de mariage, de pactes, d'alliances...

Bien qu'il y ait plusieurs groupes ethniques au Mali, la division **hóron -nyàmakala** existe partout (sauf chez quelques groupes dont les Touareg). C'est pour cela qu'elle concerne aussi tous les noms et toutes les zones du pays.

Les hommes de la caste nyàmakala : cette caste est socialement inférieure au premier groupe. Elle est constituée de ^{des} ~~des~~ "griots"



(hommes de parole), de **nùmu**, "*forgerons*" (travaillant le fer) et de **gáranke** "*cordonniers*", principalement.

Les membres de cette caste ne doivent en aucun cas avoir des comportements qui les placent en émulation, à fortiori en rivalité, avec les **hóron**. Ils sont au service de ces derniers, qui leur confient des missions, leur assurent une protection dans le pays. En récompense, les hommes de caste s'engagent à toujours parler en bien de leurs **jàtigi**, "tuteurs ou maîtres"⁶.

Dans quelques cas, les noms de famille peuvent changer selon le sexe de l'enfant. C'est en l'occurrence le cas chez les Malinké : Keïta et Konaté pour les hommes et Soucko pour les femmes ; les Khassonké : Sissoko pour les hommes et Sakiliba et Damba pour les femmes, Doumbia pour les hommes et Dansira pour les femmes.

Il faut toutefois noter que cette règle tend à disparaître. On rencontre des familles dans lesquelles les premières filles portent le nom de Sakiliba, Damba ou Soucko sur leur pièces d'identité alors que les plus jeunes portent tout simplement Sissoko.

⁶Dans ce cas, le mot maître est trop fort. Le lien qui unit les personnes de caste à une famille, est de l'ordre de la référence. Les personnes de castes sont identifiées par rapport au **jàtigi**.



Liste de quelques Noms courants de H6 ron au Mali

bamanan	Bobo	Bozo	Dogon	Kassonké	Malinké	Maure	Minyanka	Peul	Songhai	Touareg	Sénoufo	Soninké
Coufaly	Daou	Ticoulenta	Guindo	Sissoko	Keita	Touré	Traoré	Ba	Maiga		Traoré	Sylla
	Thera	Lelinta	Tembeli	Bagayogo	Canara		Djanou- iténé	Diallo	Touré		Dembélé	Touré
	Diarra	Karamza	Kansaye	Doumbia	Doumbia			Diakité				Toukara
	Konté	Ména	Dougnon	Kansoko	Dembé			Sidibé				Seakouta
	Boiré	Djinta	Karambé	Sinayoko				Sangaré				

201

Liste de quelques Noms courants de Nyamakala

bamanan	Bobo	Bozo	Dogon	Kassonké	Malinké	Maure	Minyanka	Peul	Songhai	Touareg	Sénoufo	Soninké
				Debaté	Diabaté		Traoré	Koita	Yattara			
				Kouyaté	Kouyaté			Nyanga do	Gubayara			
				Kanté	Kanté							
				Saoko	Souma- woro							



2 - L'âge : c'est le deuxième critère de classification chez les Bambara. La place occupée par les aînés par rapport aux cadets est rigoureusement observée. L'ensemble des relations sociales, y compris celle du **hórón** avec le **nyàmakala**, est régi par ce critère, au nom duquel, les plus jeunes obéissent aux plus vieux. Ils les respectent, se mettent à leur service de jour comme de nuit. Les aînés de leur côté, garantissent aux plus jeunes de répondre à leurs difficultés et à leurs besoins. Un jeune frère peut demander à son frère aîné de lui acheter une baguette de pain, un costume, une mobylette, une voiture ou même de lui assurer les charges de son mariage. Il n'est pas exceptionnel de voir un cadet avec sa femme et ses enfants vivre au domicile et à la charge de son aîné.

Il est rare de voir un aîné effectuer une quelconque tâche que le cadet peut faire sans lui demander de s'en charger. Le contraire d'ailleurs est choquant, car c'est un signe de mépris ou de désaveu à l'égard du cadet qui prend les choses comme telles. L'aîné peut réveiller son jeune frère à deux heures du matin pour qu'il aille lui chercher un paquet de cigarettes, quelques noix de colas ou aller chercher sa voiture en panne dans un quartier lointain.

De même, si les insultes et autres injures ne sont pas acceptées, elles sont légitimées lorsqu'elles viennent d'aînés.

Toutefois, la relation d'âge ne peut en aucun cas s'appliquer lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui est en relation de père, de mère, d'oncle ou de tante avec soi. Autrement dit, l'âge prend surtout, de l'importance à l'intérieur de la même génération. Par exemple, même lorsqu'on est plus âgé qu'un oncle, on lui doit du respect comme s'il avait un enfant de son âge. Cette règle s'applique à la génération des grands-parents aussi.

Les relations de parenté et les liens sociaux :

Les relations de parenté sont importantes chez les Bambara et exigent une grande solidarité. Dans tous les cas, la vision du monde et des rapports que l'on peut y tisser passe obligatoirement par le maillage des relations de parenté. Il y a des relations que j'appelle



directes ou naturelles (celles de frère, de soeur, d'oncle, de tante...), il y a aussi des relations indirectes, ou relations d'alliance (ami du frère, collègue du père...). Contrairement aux sociétés occidentales, la notion d'alliance ne se contracte pas seulement à travers le mariage. Chez les Bambara, si on existe par rapport à X (**kàrisa**), c'est parce que l'on est en lien de type familial avec cette personne. Or, tous les liens, autres que familiaux, convergent et prennent du sens seulement à l'intérieur du schéma de la parenté. On peut par exemple être en relation d'ami avec X. Dans ce cas, on devient immédiatement le fils des parents de cet X, le frère de ses frères et soeurs, le père de ses enfants, et le mari de sa femme. Par conséquent, nous sommes devenus, par la force des choses, le frère de notre ami puisque nous partageons les liens qu'il a avec le reste des membres de sa famille.

La famille :

La famille est une chose importante pour les Bambara. Elle regroupe traditionnellement l'ensemble des personnes qui partagent le même nom et la même lignée. Autrement dit, tous les frères, leurs épouses, leurs enfants et brus, leurs petits enfants... peuvent habiter ensemble. Seules ne feront pas partie de ce grand groupe les soeurs et les filles mariées à l'extérieur.

Dans la concession habitée par la famille, se trouvent les différents ménages avec chaque femme habitant une chambre. Les hommes ont aussi chacun une chambre appelée chambre d'homme (**cèso**) dans laquelle il est interdit à toute personne d'entrer sans permission. Quant aux enfants, ils sont répartis par sexe et par âge. Les jeunes hommes célibataires habitent la même chambre, les adolescents la même chambre et les plus petits habitent dans la chambre de leurs mères. Les filles (jeunes filles et adolescentes) habitent aussi une chambre à elles.

La famille partage la même cuisine et les mêmes repas. Les femmes cuisinent à tour de rôle.



Les prénoms :

Généralement, les Bambara donnent des prénoms à leurs enfants en fonction de l'ordre de naissance. Le premier fils s'appelle **Nci**, le deuxième **Ngolo**, le troisième **Nzankε**. Parallèlement à cette règle, il est habituel aussi que le premier fils porte le prénom du père.

Depuis l'arrivée de l'islam, les Bambara convertis, de plus en plus nombreux, ont pris des prénoms musulmans. Ce faisant, leurs enfants et petits enfants ne portent plus de prénoms traditionnels parce qu'on leur donne le prénom du grand-père musulman même lorsque les parents eux-mêmes ne sont pas musulmans.

Il est même courant de rencontrer des enfants nés dans des familles chrétiennes porter des prénoms musulmans à cause de la personne que l'on honore en donnant son prénom à l'enfant.

La parenté à plaisanterie :

C'est une relation qui existe entre deux noms, deux groupes ethniques pour des raisons historiques très mal connues. Au nom de cette relation, les membres des deux groupes ont le droit, de s'insulter, de se chahuter, mais aussi de se porter concours mutuellement. Il se crée un lien assez fort, que l'on appelle lien de cousinage. La tradition dit que l'on n'a pas le droit de mentir ou de tricher avec son cousin à plaisanterie au risque de grands et graves ennuis.



La religion :

La religion principale au Mali est l'Islam, avec près de 90% de la population qui s'en réclame. Cependant, le pays n'est pas une république islamique et la pratique de cette religion est très modérée. Mais, à un certain âge, celui de la responsabilité familiale, il devient difficile de se soustraire à l'observation des préceptes musulmans (prières et ramadan) quelles que soient ses croyances par ailleurs. Toutefois, le syncrétisme religieux y est monnaie courante.

Les Songhaï, les Peul, les Soninké, les Maures, les Touareg et les Bozo ont été les premiers convertis et restent les plus islamisés.

Il y a aussi l'animisme, la religion traditionnelle du pays, qui est pratiquée officiellement par 10% de la population. Mais ce chiffre ne doit pas cacher la forte implantation de cette religion ou du moins de quelques pratiques dans la tradition du pays.

Ce sont surtout les Bambara, les Malinké, les Minyanka, les Sénoufo et les Dogon qui pratiquent encore l'animisme ou s'en réclament.

Les chrétiens sont très peu nombreux. Ils ne dépassent guère 1%. On peut retrouver des chrétiens dans toutes les couches ethniques et sociales du pays, mais ce sont généralement les Bobo, les Dogon, une petite partie des régions Malinké, quelques Minyanka et Sénoufo.

La littérature :

Il est difficile de parler de littérature au Mali au sens occidental, car on est ici en terre d'oralité. Néanmoins, on peut dire qu'il existe quelques genres littéraires :

le conte (**nsírin**), l'épopée (**máana**) , le proverbe (**niálen**) la devinette (**nténten**)...



Quelques journaux sont publiés en bambara. Ce sont majoritairement des journaux destinés aux populations rurales qu'ils avaient pour mission de sensibiliser. En réalité, ce n'étaient pas des journaux d'information, mais des journaux de formation ou de post-formation. Il s'agissait du **K̄ibaru**, de **C̄é siri** et de **J̄è ɛkabaara**. Aujourd'hui, **K̄ibaru** est devenu un journal d'information. Un nouveau mensuel, **S̄aheli** a aussi vu le jour.

Quant aux ouvrages, il y en a de plus en plus. Ils sont publiés par la Direction Nationale de l'Alphabétisation Fonctionnelle et de la Linguistique Appliquée (DNAFLA) et par Jamana.

L'alimentation :

La base de l'alimentation est le mil au Mali en général et en particulier chez les Bambara. Ils font plusieurs sortes de plat à base de mil :

tò : c'est le plat traditionnel du Bambara. Il est fait à partir de la farine de mil et se présente comme un grand gâteau qui se mange avec la sauce de gombo.

b̄asi : c'est du couscous fait aussi à partir de la farine de mil. Il se mange aussi avec une sauce : soit une sauce de pâte d'arachide (**t̄igade ɛn̄á**), soit une sauce tomate (**j̄abaji**).

Ces plats servent d'aliments de base et sont consommés le midi et le soir. On peut aussi les obtenir à partir du maïs, qui est bien connu et apprécié.

Le matin, c'est de la bouillie de mil (**m̄ɔ̄ni**) que les Bambara mangent avant d'aller au champ.

Depuis quelques années, le riz a fait son entrée dans l'alimentation des Maliens. Ainsi, une tradition alimentaire nouvelle s'est installée. Elle consiste à manger du mil le matin (bouillie : **m̄ɔ̄ni**).



du riz le midi (**kíni**) et du mil le soir (**tò** ou **bàsi**). De même, il arrive que certains fassent de la bouillie de riz (**sèri**).

Le riz est considéré comme un aliment de citadins ou de personnes " aisées " à cause de son prix fort élevé.

Les Bambara mangent à la main dans un grand plat. Tout le monde se met autour de ce plat. Le chef de famille organise le repas et donne l'ordre de manger. Autour du plat, les aînés s'asseyent sur des nattes (**dèben**) ou sur des petits tabourets (**kurun**), les plus jeunes s'accroupissent.

Les hommes mangent ensemble, les femmes aussi mangent ensemble. Lorsque les familles sont très grandes, les plus jeunes ayant le même sexe mangent aussi ensemble. Ainsi, les hommes mangent ensemble à part, les femmes ou épouses avec les jeunes enfants à part, les garçons à part, les filles aussi à part.

L'Homme et sa conception chez les Bambara :

Les Bambara ne divisent pas l'Homme en deux. Pour eux, le corps humain ou biologique et l'esprit (corps cérébral) ne font qu'un. Dans cette culture, l'Homme est unique avec l'ensemble de ses parties formant un système. Lorsque l'un ne fonctionne pas, les autres s'en ressentent. Autrement dit, lorsqu'on touche à une partie on touche aux autres. D'où la complexité de l'Homme. Les Bambara disent qu'un être humain est complexe et une sagesse dit : **mògo té dón ká bán** ("on ne connaît jamais suffisamment bien une personne").

L'Homme physique est précédé de l'Homme cosmique. Lorsque naît un enfant, cela est perçu comme une volonté de voir réaliser un vœu prémédité depuis le monde des invisibles. Il a donc une mission que les devins (**dóma** : "géomancien") doivent trouver. C'est d'ailleurs cette prédiction qui décide du prénom (**tógo**) que l'on va lui donner. Pour les Bambara, la mission que doit réaliser un être



humain est plus importante que lui-même. Et le jour du baptême, c'est-à-dire le jour où l'on donne le prénom (septième jour de la naissance), s'effectue un lien entre les deux mondes (invisible et visible).

Ce fait a deux implications importantes :

- le destin d'un être humain est connu souvent bien avant sa naissance⁷ ou au moins à sa naissance. Dans tous les cas, il est possible de connaître le déroulement de son passage terrestre après sa naissance et à tout autre moment de sa vie. Puisque l'on connaît ce que va faire ou ne pas faire un enfant dans sa vie future, il est naturel que l'on se sente incapable de changer quoi que ce soit dans cette vie. Cela rend donc les Bambara très fatalistes. Ils croient dans le destin car c'est lui qui nous amène sur terre.

- le monde des visibles n'est que la continuité de celui des invisibles. L'Homme existe parce qu'il a changé d'état. Ce qui veut dire qu'il y a un monde avant le monde ou inversement, il y a un monde après le monde. Car après la mort, on rejoint le monde des ancêtres (fùrew). On n'est donc pas mort ou fini comme le voudrait la biologie ou la biomédecine. On est passé du monde des visibles à celui des invisibles, d'un état x à un état y. Et c'est cela que l'on invoque lorsqu'on parle et honore les ancêtres qui sont toujours présents dans l'esprit des bambara. Ce n'est pas un souvenir que de les évoquer, c'est une réalité de ce monde. On implore les ancêtres (êtres invisibles, ancêtres protecteurs des personnes qui jurent en leur nom) pour voir réaliser telle ou telle chose. On jure en leur nom pour se disculper devant ses pairs.

Il y a des gens qui arrivent à avoir des liens avec le monde des invisibles. Ce sont des **dóma** et **jíne tigi**. Les premiers se servent de la terre ou de fétiches pour entrer en contact avec l'autre monde, les

⁷C'est notamment le cas de Soundjata Keïta, Roi du Mandén. Sa naissance avait été annoncée à son père plusieurs années avant qu'il ne rencontre sa mère.



seconds se servent de djinns pour faire la même chose. On rencontre aussi beaucoup de marabouts (móri) qui font la même chose, mais à partir du Coran. Ceci est une forme de traditionalisation de cette religion par les Bambara.

Chez les Bambara, l'homme est caractérisé par le chiffre trois (3) et la femme par le chiffre quatre (4). La somme de ces deux donne le chiffre de l'Homme (être humain) sept (7) comme les sept jours de la semaine. Ces chiffres symboliques sont importants lors des soins traditionnels et autres rituels. On demande aux femmes de se laver par exemple avec des recettes ou des décoctions quatre (4) ou sept fois, et aux hommes trois (3) ou sept fois. Jamais on ne demandera à une femme d'en faire trois fois ou à un homme d'en faire quatre fois.

La Grossesse :

Lorsqu'une femme est enceinte, elle est au carrefour du monde des visibles et du monde des invisibles à travers l'enfant qu'elle porte. C'est une période considérée comme très dangereuse pour elle, car tous ceux qui veulent empêcher au futur enfant de réaliser son destin, commencent depuis ce moment à sévir. Or ce qu'ils peuvent faire contre l'enfant peut toucher la mère ou passer par elle. On la considère donc exposée. Pour cela, on n'annonce pas qu'une femme est enceinte. D'ailleurs on le cache. Même lorsqu'on le voit pour des raisons physiques, la future mère dit que ce n'est pas vrai, qu'elle n'est pas enceinte.

Lors des premiers mois de grossesse d'une femme, on (les plus proches, ceux qui ont le devoir de la protéger) dit qu'elle est *arrêtée* (ká lájɔ) sous-entendu qu'elle ne voit plus ses menstruations.

Après le troisième mois, on dit que son "ventre est en eau" (kó-no jíto).



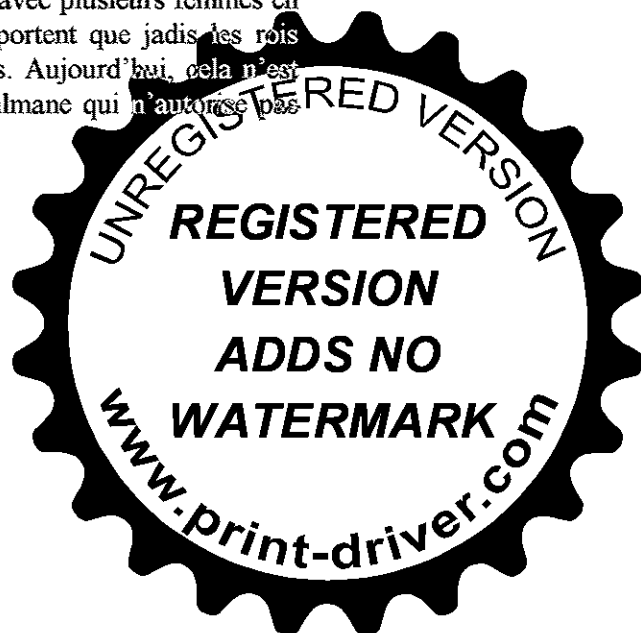
C'est seulement après le septième mois, que l'on dit qu'elle a eu "*une chance*" (gàrijigε). Dans tous les cas, on ne dit jamais rien de plus que "*elle a du ventre*" (a kónoma dòn).

On comprend facilement que les Bambara ne pensent pas qu'une femme conçoive réellement un enfant. Elle est un vecteur, une porteuse qui ne conçoit pas car l'enfant est un être de l'invisible certes, mais un être qui existe avant la grossesse. Alors au moment où l'enfant n'est pas encore être humain dans le ventre, ce n'est pas une grossesse. On peut l'empêcher de continuer. C'est pour cela que l'on demande aux femmes enceintes de ne pas sortir à certains moments de la journée et de la nuit pour qu'elles ne puissent pas rencontrer des forces invisibles malveillantes qui pourraient prendre la place du futur enfant. Autrement dit, il y a parmi les invisibles, ceux qui sont habilités à prendre un ventre et ceux qui ne le sont pas. Or il y a toujours un besoin de venir réaliser des choses sur terre. C'est pour cela qu'il y a usurpation de place. Lorsque c'est le cas, ceci se traduit chez l'enfant par une maladie.

Rencontre et mariage :

Chez les Bambara, les jeunes filles et les garçons ne se fréquentent pas avant de se marier. C'est aux parents de décider pour eux, notamment pour les premières épouses des hommes. Après, tout homme a le droit de se marier avec la femme qu'il veut à condition que le couple soit de groupes ethniques compatibles. Pour ce qui est des femmes, elles se marient sur les conseils et recommandations de leurs parents. Elles ont souvent leur mot à dire lorsqu'elles ont déjà été mariées une première fois.

Comme on peut le comprendre, chez les Bambara, mais au Mali en général, les hommes peuvent se marier avec plusieurs femmes en même temps. Les récits traditionnels rapportent que jadis les rois pouvaient avoir plus de cinquante épouses. Aujourd'hui, cela n'est plus possible à cause de la religion musulmane qui n'autorise pas



plus de quatre femmes. Ce qui est aussi la position juridique officielle du Mali.

Les jeunes filles se mariaient traditionnellement à l'âge de 15 ans et les jeunes hommes à peu près vers 20 ans.

Dans les zones urbaines, le mariage arrangé est de moins en moins pratiqué. Les jeunes filles et les jeunes hommes se fréquentent plusieurs années avant de décider le mariage. Dans ces mêmes zones, la polygamie est moins pratiquée même si l'on ne peut lier ce fait au degré de scolarisation des monogames. Il apparaît très clairement aujourd'hui que ce sont les moyens financiers qui décident de plus en plus. Cela n'a pas toujours été ainsi. En effet, c'est sur la polygamie que les familles comptaient pour s'agrandir et donc s'enrichir, parce que plus il y a de bras pour le travail, plus il y a de terre cultivée. Or la polygamie permet d'avoir beaucoup d'enfants.

En ville, les filles se marient de plus en plus tardivement à cause des études qu'elles poursuivent. C'est seulement à la fin de celles-ci qu'elles se marient. Quant aux jeunes hommes, ils ne se marient que plusieurs années après la fin de leurs études, car ils se doivent de supporter les charges consécutives à leur mariage alors que traditionnellement, c'était aux parents que cela revenait.

Fêtes, sports et loisirs :

Les occasions de fête ne sont pas nombreuses. Elles se limitent aux mariages (*furusiri*), baptêmes (*dénkundi*), circoncisions et excisions (*bólokoli*). Cependant, après la période du travail au champ, tous les soirs, les jeunes jouent du tam-tam, chantent et dansent.

En ville, les jeunes dansent, en plus des occasions citées, pour les anniversaires, les réussites aux examens.

Indépendamment de cela, les groupes de classe d'âge que l'on appelle *grain*, organisent des soirées dansantes tout le long de



l'année à diverses occasions : fête de l'indépendance, fêtes musulmanes : tabaski (*séliba*), fête de fin de ramadan (*sélininncínin*).

Toutefois en ville les soirées organisées par les jeunes ne se font pas autour du tam-tam, mais dans une salle et au rythme de la musique moderne.

Les musiques les plus écoutées sont les musiques congolozairoises, le reggae, la salsa, le rapp et la musique que l'on appelle en occident rock, mais que l'on appelle au Mali funck ou disco.

Les parties du corps :

Les Bambara connaissent bien leur corps (*fâri* ou *fârikólo*) dont ils nomment d'ailleurs les parties. Très pudiques, ils n'aiment pas évoquer les parties génitales dont les noms sont aussi des injures. Naturellement, cela ne veut rien dire pour un Français par exemple. Néanmoins, en bambara, lorsqu'on dit à quelqu'un *í kílí* ("*tes testicules*"), cela est très grave. La personne à qui on s'adresse fera tout pour se venger. Autrement dit, il ne vous injuriera pas seulement, il tentera de vous battre. Il en est de même pour *í fóro* ("*ton pénis*"), *í bòdá* ("*ton anus*"), *í jù* ou *í bìye* ("*ton vagin*"), *í kére* ("*ton clitoris*").

Pour le reste des parties du corps, on peut en dire les noms sans problème :

Parties externes :

<i>kùnkólo</i>	<i>la tête</i>	<i>kán</i>	<i>le cou</i>
<i>kùnsígi</i>	<i>les cheveux</i>	<i>dísi</i>	<i>la poitrine</i>
<i>nyé da</i>	<i>le visage</i>	<i>kóno</i>	<i>le ventre</i>
<i>nyé</i>	<i>les yeux</i>	<i>sèn</i>	<i>la jambe</i>



nún	le nez	wóro	la cuisse
dá	la bouche	dè se	le mollet
bònbon	le menton	sèngonin	les phalanges
bólo	le bras en entier	kó	le dos
bólokala	l'avant-bras et bras	kàman	l'épaule
té ge	la main	kókolo	colonne vertébrale
bóloḡonin	les doigts	bàrakun	le nombril
dáwolo	les lèvres	dáfuruku	la joue
nyé si	les cils	nyé fara	la paupière
nyé konkon	l'arcade sourcilière	nyé konkonsi	le sourcil

Parties internes :

ḡòno	la gorge	kólo	l'os
fógonfogon	les poumons	sé me	la moelle
bínyc	le foie	nè	la langue
kúnankunan	le pancréas	nyín	les dents
dùsukún (sòn)	le cœur	nàga	le palais
fùru	l'estomac	nyé kisé	les yeux
nògobá	le gros intestin	nyé gèḡebara	la vessie
nògodennin	l'intestin grêle	nyíntiri	la gencive



Les maladies :

La conception bambara de la maladie est très différente de celle du monde occidental. Pour ces derniers, les maladies sont causées par des parasites, des virus, des microbes... alors que pour les seconds, il y a deux sortes de maladies :

Les maladies naturelles ou Alabana

Ce sont les maladies que l'on attrape parce qu'on s'est mal protégé du vent, du froid ou de la pluie, parce qu'on a mangé un fruit, un aliment pourri. Comme l'indique le nom, ce sont des "maladies causées par Dieu". Elles sont donc bénignes, car "Dieu est bon". Elles se soignent facilement et n'inquiètent personne particulièrement. La preuve, c'est qu'on demande aux patients d'aller voir les médecins.

On pourrait être tenté de donner une liste de pathologies ou de maladies tout simplement que l'on considère comme **álabana**, mais le problème est que pour les Bambara, toutes les maladies sont des **álabana** dès lors qu'il n'y a pas de complications venant d'êtres malveillants ou du monde des invisibles. La plus petite des maladies peut avoir une complication et des conséquences graves une fois que, selon eux, il y a autre chose en plus de la maladie **bàna gánsan tÉ** : "*ce n'est pas une simple maladie*".

múra	<i>le rhume</i>
sò gó sò gó	<i>la toux</i>
kùngolodimin	<i>le mal de tête</i>
kùnmabín	<i>la migraine</i>
jòkajo	<i>le paludisme</i>
súmaya	<i>le paludisme</i>
kánjabana	<i>la méningite</i>



jàṅonyi	<i>le tétanos</i>
kòno	<i>le tétanos chez les enfants</i>
kónoboli	<i>la diarrhée</i>
tògotogonin	<i>la dysenterie</i>
kónoja	<i>la constipation</i>
dùsukundimin	<i>les douleurs au coeur</i>
nògodimin	<i>les douleurs à l'intestin</i>
sògòsogoninje	<i>la tuberculose</i>
màra	<i>l'onchocercose</i>
sùnogobána	<i>la maladie du sommeil</i>
sìsa	<i>l'asthme</i>
sòpisi	<i>la blennorragie</i>
kéteketenin	<i>la coqueluche</i>
kìrikirimasyen	<i>l'épilepsie</i>
sùmuńin	<i>le furoncle</i>
sáyí	<i>la jaunisse</i>
sènsabána	<i>la poliomyélite</i>
sègelen	<i>le ver de Guinée</i>
mùgu	<i>la luxation; l'entorse</i>
kólokari	<i>la fracture</i>

Les maladies commanditées, provoquées ou Bolono

Ce sont des maladies causées par la malveillance. Elles peuvent provenir d'une personne qui ne nous aime pas (Juguya)



"méchanceté"). Dans ce cas, on dit que c'est un **dàbali** ("*un travail*"). Autrement dit, c'est un sort que quelqu'un nous a lancé. Il y a aussi les maladies causées par les êtres invisibles qui nous entourent. Il s'agit de djinns et de sorciers. Les premiers n'attaquent en général que lorsqu'on les touche eux ou leur territoire et leurs biens. Les seconds représentent un groupe qui se partage les membres des familles des personnes qui en sont. Parce qu'en fait, les sorciers sont des êtres humains qui disposent du pouvoir d'être invisible et de "manger" des semblables. Cela se caractérise chez la personne "mangée" ou à "manger" par une ou des maladies. Étant entendu que la partie dont se plaint le patient n'est pas la source du mal. Par conséquent, en soignant cette partie, le mal va apparaître ailleurs tant que l'on ne le considère pas comme un sort.

Toutes les maladies peuvent couvrir des sorts ou une attaque des êtres de l'invisible. Cependant, un certain nombre de symptômes permettent à la société malienne de reconnaître très vite une maladie d'un sort. En effet, les maladies dites chroniques, c'est-à-dire celles dont on ne guérit pas et qui tuent immédiatement ou à long terme, sont considérées comme des sorts. On comprendra que ce sont là les critères de la médecine occidentale dont on se sert pour arriver au diagnostic d'un sort. Autrement dit, les maladies non guérissables par la bio-médecine sont des sorts. On peut citer à titre d'exemple les cancers qui sont ce qu'on appelle en bambara le **bón** ("*travail maléfique lancé contre quelqu'un pour le tuer*"). Le sida entre dans la catégorie des maladies que la bio-médecine ne sait pas encore guérir, alors on le considère comme un **bón**. Il a des caractéristiques spécifiques au **bón**, du fait qu'il peut se présenter par plusieurs pathologies. D'ailleurs on dit au Mali que c'est un **bón**.

Les Bambara ont adhéré à la médecine occidentale. Toutefois, ils pensent qu'elle ne peut guérir que des maladies naturelles. Pour tout ce qu'ils considèrent comme **bólono**, ils désertent l'hôpital pour se rendre dans les villages réputés pour être habités par de grands guérisseurs.



Au début d'une maladie, ils prennent des décoctions de racines, de feuilles ou d'écorces d'arbres. Si cela ne guérit pas le mal, dans une deuxième étape, ils vont voir le médecin. C'est vers la fin, lorsque les médecins n'y arrivent pas ou donnent un diagnostic de type verdict : une maladie chronique non guérissable, un patient condamné, ou un cancer ; que les patients reviennent voir les guérisseurs, les marabouts et autres hommes de sciences traditionnelles. Ils sont alors soignés avec des remèdes et des décoctions d'arbres (feuilles et/ou racines) et d'incantation.

L'éducation des enfants :

Traditionnellement, les enfants subissent une double intégration avant d'être mûrs. L'une est verticale, l'autre est horizontale. Mais avant ces intégrations, l'enfant, quel que soit son sexe, reste avec sa mère dont il ne peut être dissocié. Il dort, mange et sort avec elle. Cette première période ne dépasse guère sept (7) ans.

L'intégration verticale : c'est une intégration hiérarchique. Elle consiste à intégrer l'enfant dans son groupe social (famille, tribu...). Cette intégration est stricte. Les plus jeunes doivent respecter les plus âgés, les enfants doivent se soumettre aux parents.

L'intégration horizontale : elle ancre les enfants dans leur milieu social. Ils vont être entre jeunes du même âge. Ils se poseront les questions qu'ils ne peuvent adresser aux anciens, ils s'exprimeront sans risque d'être mal vus. En fait, ils apprendront avec leurs camarades à voir le monde de leur façon, à le discuter et à y vivre.

Ces deux intégrations ont lieu entre sept et vingt et un ans. Ce qui correspond à deux fois sept (2x7).



L'initiation :

Elle vient après la période des deux intégrations. Elle consiste à initier le jeune homme ou la jeune fille aux règles de sa communauté et à lui donner les premiers sens et réponses aux choses qu'il ou elle voulait tant élucider.

La société d'initiation la plus connue est le komo (kò mɔ).

Les scarifications :

Au Mali, certaines ethnies portent des scarifications (ċĩ) pour se distinguer des autres. Cette tendance tend à se perdre et on rencontre de moins en moins de ċĩ.

Toutefois, tous les ċĩ ne font pas allusion à l'origine ethnique, à la tribu au clan ou au nom. Il y en a qui font allusion au lieu de naissance. C'est le cas du ċĩ, une fine ligne courte, que les natifs de Mopti portaient sous leur yeux. Cela ne se fait presque plus.

Les totems (tàna) :

Au Mali en général, on accorde beaucoup d'importance à la notion de totem. Chaque groupe ethnique a le sien, certaines villes aussi. La relation développée avec son totem est strictement le respect et la protection mutuelle. Les totems des Hommes sont généralement des animaux. On dit que l'on n'a pas le droit de manger son totem ou de le tuer. Dans certains, cas, on lui doit même assistance.

Nous donnons dans le tableau ci-dessous, quelques noms avec leur totems. Cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

Noms	Totems
Diarra	Lion, chien
Traoré	Panthère
Coulibaly	Poisson-chien, lion



Sissoko	Iguane, panthère
Keïta	Lion, hippopotame
Bagayogo	Iguane, panthère
Diallo	Perdrix
Doumbia	Serpent
Ba	Cheval
Maïga	Singe, crocodile
Touré	Serpent
Kouyaté	Vautour
Diabaté	Panthère
Sangaré	Perdrix, singe
Konaté	Lion
Simaga	Vipère noire
Guindo	Serpent, crocodile
Kanté	Coq blanc, cynocéphale
Sylla	Serpent

L'espace et le temps :

Les notions d'espace et du temps sont très liés en bambara et pour les Bambara. Ces deux phénomènes gèrent et expliquent beaucoup de fonctionnements qui n'auraient pas de sens sinon. Mais il faut dire que ce fait n'est pas vraiment propre aux Bambara. On retrouve les mêmes choses chez les autres peuples du Mali.

Le premier lien qui existe entre l'espace et le temps se situe dans les pratiques traditionnelles. En effet, au Mali on se sert beaucoup des arbres, des écorces d'arbres et même des racines. On recherche toujours des arbres qui ont poussé dans certains endroits (un arbre qui pousse seul sur un sol en n'ayant aucun autre arbre tout autour, un arbre qui pousse là où il ne doit pas pousser...) et on les coupe à des moments très précis de l'année, de la semaine et du jour. Il est très important aussi d'effectuer certains sacrifices à des endroits très précis et à des moments tout aussi précis.



L'espace et le temps ont une grande importance dans la vie au Mali. Ils permettent une première délimitation indispensable à l'homme pour vivre. C'est le dedans et le dehors. Sont considérées comme étant du dedans les personnes et les choses qui appartiennent ou qui partagent avec soi, un minimum de relations sur une longue durée. Sinon, on les considère comme des personnes du dehors. Pour passer de l'extérieur à l'intérieur, il faut du temps. C'est le temps de se connaître, de se faire confiance. Surtout, c'est le temps d'exister sur le maillage des relations de parenté. Sans cela, on ne peut rien avoir d'eux. Cette notion est importante parce qu'elle décide de la qualité de ce que l'on peut se dire. On ne dira jamais la vérité sur sa famille à quelqu'un qui y est extérieur. Ce que l'on va dire à une telle personne, quelle que soit son importance et/ou son intérêt, ne sera jamais que ce que la nature de nos relations voudrait qu'on lui dise. Autrement dit, on tiendra toujours à l'étranger un discours d'étranger, c'est-à-dire un discours qui, sans être mensonge, n'est pas fiable ou tout au moins, reste dépourvu de sens. Tout le monde saura que ce que l'on dit n'est pas la réponse à la question, mais tout le monde y répondra de la même façon, parce que vous êtes du dehors.

Ce comportement malien a de graves conséquences sur les travaux des chercheurs qui partent dans ce pays, avec des contraintes de temps et qui doivent cependant avoir toutes les réponses à leurs interrogations de départ.

L'espace : il est au Mali partagé entre le lieu où on dort (*sìsò*), la maison de la famille dont on est issu (*dú*), le village dont on est originaire (*dùgu*) et du *kúngo* ("la brousse") qui entoure le village. Ces espaces sont inaliénables. On en a toujours et tout le monde brandit le sien. Il est d'ailleurs symptomatique à cet effet que l'on demande très souvent aux Maliens : d'où viens-tu ? Quel que soit le lieu où l'on vit, on répondra en faisant allusion à sa famille d'origine et à son village d'origine. C'est cela qui fait des *haglo* du *khasso* des peuls, c'est aussi cela qui fait des *Traore* de Gao des



Bambara alors qu'ils ne parlent que songhaï et ne se connaissent d'autres origines que la région de Gao. Néanmoins, ils se revendiqueront bambara sur la base de leur nom qui les affine à un espace.

La gestion de l'espace a une autre importance dans les relations sociales. Lorsque l'on reçoit quelqu'un, on lui demande de s'asseoir sur la natte à côté de soi. En France par exemple, la personne a tendance à s'asseoir en face, alors qu'au Mali, elle va se mettre à côté au point que l'on se touche. Ceci a une importance dans la communication car on ne se regarde pas lorsqu'on parle. Il n'est pas poli de regarder quelqu'un que l'on respecte dans les yeux. Par conséquent, on parlera fort pour se faire entendre de son interlocuteur parce qu'il ne peut que m'entendre et non me regarder et entendre aussi à travers mes lèvres.

Le temps : Un proverbe bambara dit que "*chaque chose à son temps*" (*kó b'é é n'à tuma dòn*). Ce qu'il est possible de faire quand on a quinze ans, ne l'est pas à vingt, quarante, cinquante ou quatre vingts ans. Il en est de même pour le dire.

Le temps est calculé en années (*sàn*), en saisons, en événements, en mois (*kálo*) en semaines (*dó gòkun*) en jours (*tìle*) et en fonction du lever ou du coucher du soleil. Les repères le plus fréquemment utilisés sont la saison et les événements. Le repère que l'on donnait autrefois pour la naissance d'un enfant était situé par rapport à un événement. On pouvait dire qu'il est né l'année de la grande guerre *kéleba sà*n, de la grande famine *kóngonba sà*n... On entend souvent au Mali que tel ou tel événement a eu lieu l'année du grand vote *wóteba sà*n (l'année du référendum pour la communauté française, c'est-à-dire en 1958), l'année de l'arrestation de Fli Dabo un ancien député et homme politique malien *Fli Dabo m' nesàn* (1962)...



La journée est divisée en :

fájiri	<i>le petit matin</i>
sògomadá jóona	<i>le matin de bonne heure</i>
sògomadá	<i>le matin</i>
ùlegan	<i>le midi</i>
wúlada	<i>l'après midi</i>
fitiri	<i>le crépuscule</i>
sú	<i>le soir</i>
dùguúla	<i>tard le soir</i>

Dans les grandes villes du pays où on parle souvent en français, la notion d'heure est intégrée. Dans ces villes, on parle de :

lére	<i>heure</i>
míniti	<i>minute</i>

Pour demander l'heure à quelqu'un on dit :

LÉRE JUMEN BÉ YÈN ?
"Quelle heure est-il ?"

Pour donner l'heure à quelqu'un on dit :

lére kònoŋto tèmena ní míniti mùgan yé
"il est neuf heures passées de vingt minutes"

Les sept jours de la semaine :

nténen	<i>lundi</i>
tàrata	<i>mardi</i>
àraba	<i>mercredi</i>



àlamisa	<i>jeudi</i>
júma	<i>vendredi</i>
síbiri	<i>samedi</i>
kári	<i>dimanche</i>

Les douze mois de l'année

Le système de calcul mensuel étant lunaire, il n'y aura pas forcément correspondance entre le nom des mois en français et le nom des mois en bambara.

dò nba mákono	súnkalo mákono
dò nba	súnkalo
íasiri fóló	sélinincinin kálo
íasiri cé mance	sélifurancé kálo
íasiri ában	séliba kálo
àrajaba	jònmíne

A titre de repère, la fin du mois de décembre 1999 correspondait dans le système bambara à la fin du **sunkalo makono**. Ce qui fait que le **sunkalo**, qui est le mois du jeûne, a commencé à peu près à la même date que la nouvelle année (2000).

Les événements importants dans une vie :

La naissance (bángeli): c'est un événement important qui concerne surtout la famille du père car au Mali on est patrilinéaire. C'est cette famille qui donne et le prénom et le nom de l'enfant. Elle est responsable devant la société de l'avenir de ce futur homme ou femme. C'est aussi la famille du père qui est chargée d'effectuer le lien entre le monde des invisibles et celui des visibles.



La famille de la mère aura certes une part de responsabilité, mais elle sera infime. Elle sera toujours la famille de la mère quel que soit le sexe de ses représentants. Alors que la famille de l'époux sera heureuse d'avoir un nouvel enfant qui portera son nom et l'agrandira.

Le baptême (dénkundi) : c'est le jour où l'on donne un prénom à l'enfant. C'est le septième jour après la naissance. On bénit l'enfant, on le présente à la société. Traditionnellement, c'est ce jour aussi que l'enfant retrouve sa place pour la mission qui est la sienne ici-bas.

Le baptême a lieu le matin de bonne heure pour les hommes et l'après midi pour les femmes. On peut organiser une journée de fête et autres réjouissances.

Le mariage (furusiri/kónyo) : Cet événement consacre la responsabilisation du mari et une nouvelle vie, celle de femme pour l'épouse. Le mariage est l'occasion d'une grande fête. Les Bambara célébraient traditionnellement un seul mariage qu'on appelle kónyo. Aujourd'hui, il y a le mariage de la mairie, celui de la mosquée et le kónyo.

La circoncision et l'excision (bólókoli) : ce sont des pratiques très courantes. Elles arrivent à une période de la vie des enfants qui correspond au passage du premier septennat de sa vie. Ces pratiques entrent dans un système d'éducation dans lequel, un enfant doit passer par un certain nombre d'épreuves dont celle-ci pour être majeur. Autrement dit, la pratique en tant que telle n'a pas d'importance et d'utilité.

A l'occasion de ces pratiques qui regroupent tous les jeunes du même âge d'un village, on organise une semaine de fête à partir du jour de l'excision ou de la circoncision. Pendant sept jours et sept nuits, on danse et mange sans arrêt. Personne ne peut se reposer. On a seulement le droit de dormir de temps en temps et sur les lieux.



Ceci pour participer à la souffrance des enfants qui deviennent Homme et Femme.

Toutefois, si la circoncision continue, l'excision elle devient de plus en plus rare surtout dans les milieux urbains.

La première initiation : C'est l'étape qui suit la circoncision et l'excision. Elle consiste à l'apprentissage formel des règles, codes et règlements de la communauté. C'est aussi le lieu où on donne du sens aux différentes prises de positions que l'on observe dans la vie quotidienne de la communauté. L'initiation est une chose importante au-delà du fait secret qu'il comporte, il demeure une véritable école de compréhension de notre société et de ses règles.

Il existe plusieurs degrés d'initiation qui jalonnent la vie d'un Homme.

La mise au monde du premier enfant : lorsqu'un fils met son premier enfant au monde, c'est l'événement par excellence qui montre qu'il est devenu adulte. Il participe désormais au fonctionnement de la société de même qu'il est entré dans le système de production. C'est à partir de ces moments qu'on lui donne généralement un champ supplémentaire, une terre, des savoirs traditionnels...

Le décès (sàya, banni, fátuli) : C'est le dernier événement de la vie d'Homme. Chez les Bambara la mort fait partie de la vie. Ils disent que " *tous ceux qui sont debouts seront un jour couchés* " jòfé n bέ ε bέ í dà.

La mort est gérée par la société comme les autres événements.

Les relations de parenté :

Les relations de parenté sont le départ de tout rapport dans la société malienne. C'est à travers elles que l'on noue des relations de famille, d'amitié, de voisinage et même entre compatriotes. Elles codifient ces rapports et leur donnent du sens seulement en son sein.



Il est difficile pour les Maliens de concevoir quelqu'un en dehors des relations de parenté et tout est prétexte à ce lien. On a tendance à les appeler aujourd'hui "relations élastiques" pour dire que ce sont des relations d'alliance du type : c'est l'ami du frère du père de la femme de mon frère. Naturellement c'est mon oncle. On pourrait absolument trouver des liens qui n'auront aucun sens en Europe par exemple mais qui sont la base de beaucoup de relations très solides au Mali.

Dans le tableau ci-dessous présenté, les relations de parenté sont classées en génération :

G+4 : génération des arrières arrière grands-parents et générations précédentes.

G+3 : génération des arrières grands-parents

G+2 : génération des grands-parents

G+1 : génération des parents

G0 : génération de X

G-1 : génération des enfants

G-2 : génération des petits enfants

G-3 : génération des arrières petits enfants

G-4 : génération des arrières arrière petits enfants et autres générations qui y succèdent (c.f. voir tableau p. 356).



I – TEXTES ET PAROLES DE MUSIQUE



Baabu 1 Mali dinɛw

Mali ye dinɛ jamanaba ye sabu dinɛ caman bɛ a kɔnɔ. Don si, nin dinɛ ninnu mɔgɔw ma se nyɔgɔn ma ka a kun kɛ dinɛko ye. Du kelen kɔnɔ, bɛɛ bɛ i ka bato kɛ cogo min ka di i ye. Kolosilikɛlaw ye a fɔ an ye ko Mali la, mogo caman furula nyɔgɔn ma k'a soro u tɛ dinɛ kelen na.

Silamɛw, kerecɛnw, jotigiw ni Aladɔnbaliw bɛɛ bɛ soro an ka jamana kan. Nka nin dinɛ bɛɛ la, silamɛ dinɛ ni kerecɛn dinɛ de mɔgɔ ka ca.

Silamɛw bɛ seli sinyɛ duuru tile kɔnɔ: fajiri, selifana, laansara, fitiri ni saafɔ. U bɛ seli misiri la. Ni u bɛ taga misiri la, u bɛ seliji ta: ka u kunkolo ni u nyɛda ni u sen ni u bolo ko. U bɛ tila ka fini jɛlen don ka taga seli.

Misiri la, u bɛ seli dɛbɛnw ni golow kan. Bɛɛ bɛ i ka sanbara bɔ misirida la. Misiri kɔnɔ, cɛw bɛ jɔ nye fɛ, musow bɛ jɔ nyɔgɔn kɛrɛ fɛ cɛw ko fɛ. Alimami kelen bɛ jɔ bɛɛ nye fɛ. Ale bɛ mɔgɔw laseli, u bɛ u nyɛsin kɔrɔn ma.

Kerecɛnw ka seli bɛ kɛ egilisi de la. Sɛsiw ni banw caman bɛ a kɔnɔ. Ni u bɛ seli, u bɛ donkili da. Tubabumori de bɛ u laseli. A bɛ a jɔ banbalinin kan ka a nyɛsin jama ma. Kamalenw ni npogotigiw ni fɔlikɛmi-nɛnw bɛ a kɛrɛ fɛ u bɛ donkili da, u bɛ a lamineɛ.

Kerecɛnw ka donba ye kari ye.



Les religions au Mali

Le Mali est un pays de grande tradition religieuse, car il y a plusieurs religions. Jamais, il n'est arrivé un jour que les adeptes des religions s'affrontent pour des raisons de convictions. Dans les maisons, chacun pratique sa religion comme il veut.

Les chercheurs nous ont dit qu'il y a plusieurs couples formés de personnes ne venant pas des mêmes religions.

Il y a des musulmans, des chrétiens, des féticheurs et des athés dans notre pays. Mais de toutes ces religions, ce sont les musulmans et les chrétiens qui sont les plus nombreux.

Les musulmans prient cinq fois par jour à : l'aube, en début d'après-midi, en milieu d'après midi, au crépuscule et dans la soirée.

A la mosquée, ils prient sur des nattes et des peaux d'animaux. Tous se déchaussent à l'entrée de la mosquée. A l'intérieur, les hommes se mettent devant et les femmes derrière. L'imam se met seul, devant tout le monde. C'est lui qui dirige la prière en faisant face à l'est.

Les chrétiens prient dans l'église. Il y a des chaises et des bancs. Ils prient en chantant. C'est un prêtre rève qui officie. Il se met sur une estrade face aux adeptes, avec à ses côtés des jeunes qui chantent et font les répliques.

Le dimanche est le jour saint pour les chrétiens.



Baabu 2 Keyitala

Musa keyita ye keyitala dutigi ye. A ka koro ni du bee ye. Bi bi in na, a si be taga san biwolonfila nyogon na. Muso naani be a bolo ani den caman.

U ka du ka bon, a jama ka ca. Musa dogoninw fana ni u ka denbayaw be yen. Keyitala la, muso kelen kelen bee ni a ka so don. U be si yen de, u be u ka minanw bila yen de, u be u cew bisimila yen de fana.

So kelen be du kono kamaleninw kama, kelen be npogotigininw togo la, kelen yere be bilakorow bolo. Den fitininw be si u baw ka so.

Don o don, muso kelen be tobili ke du kono bee be a dun.

Sogoma o sogoma, cekorobaw ni kamaleninw ni musow be taga baara ke foro la.

Keyitala muso bee te taga don o don foro la. Dow be taga sugu la, dow yere be to so ka denmiseninw kolosi.

Su fe, cekorobaw be baro ke gala kan jiri koro, musokoro baw ni denw be nsirinda ke, npogotigiw ni kamaleninw be dundunfo ni tulon ke soda la.

Keyitala denw bee bolen don nyogon fe hali mogow te u don ka bo nyogon na dugu kono. Bee ko keyitala denmiseninw be mogo bonya , u be mogo bonya !

Don o don, Keyitalakaw be tan : u be baara ni nyenaje ke daamu na.



Chez les Keïta

Moussa Keïta est le chef de la famille Keïta. Il est le plus vieux de tous. Au jour d'aujourd'hui, il a environ soixante dix ans. Il a quatre femmes et plusieurs enfants.

Leur maison est grande et il y a beaucoup de personnes. Les jeunes frères de Moussa y vivent aussi avec leurs familles.

Chez les Keïta, chaque femme a une chambre ou elle dort, range ses affaires et reçoit son mari. Il y a une chambre pour les jeunes hommes, une pour les jeunes filles et une pour les garçons. Les enfants dorment auprès de leurs mères.

Tous les jours, c'est une seule femme qui fait la cuisine pour tout le monde.

Tous les matins, les adultes, les jeunes hommes et les femmes partent travailler au champ. Toutes les épouses Keïta ne partent pas tous les jours au champ. Certaines partent au marché, d'autres restent garder les enfants à la maison.

Le soir, les vieux s'asseyent sur des branches séchées de bambou sous l'arbre pour discuter. Les vieilles femmes racontent des contes aux enfants, les jeunes hommes et les jeunes filles jouent et dansent aux rythmes du tam- tam devant la porte.

Tous les enfants Keïta se ressemblent au point qu'on ne les différencie pas les uns des autres. Tout le monde reconnaît que les enfants de la famille Keïta sont respectueux.

C'est ainsi que ça se passe chez les Keïta : ils font le travail dans la gaieté.



Baabu 3 Konyo

A dogokun kelen ye bi ye, su o su, dundunfo ni don be Keyitala la k'a sababu ke Amadu Keyita denmuso folo ka konyo ye.

Denbaw ni balimaw ni siginyogonw be dundun koro soda la, npogotigiw be gitafol la so kono. U be donkili da, ka filen fo, fo dow be kasi. U be miiri u ka teriya n'u ka denmisanya de la. U ye tulon minnu ke, u ye sinyeta ni dalawoyo minnu ke, k'o bee banna ! Ko nyogon toro be na ban, k'a to ke nyenafin !

Bamananw ko hina be deli de la. Ko mogo minnu be nyogon don, olu de be nyogon hine mine.

Nin nyenaje ninu be ke waati min, o y'a soro Jeneba yere te dumuniba ke bilen. Celakaw nana ni konobolisye min ye, a b'o naji ni seri doron de min. Manyomaganmuso min b'a bolo, o te son tulon ma de ! A sinsinnen be laada kan kosebe. Nka o bee la, Jeneba terimusow b'u den ka na fennin dow d'a ma a k'o dun.

Konyo sogoma, celakaw nana konyomuso ta ka taga a kun dilan. A ye dolokiba jeman don a kan na, ka taafe jeman siri, ani ka sanbara jeman don.

U tagato meri la, u donna mobili finman do kono. Mobili in ye pipipi ke fan bee. Mobili caman nana, u tugulen be nyogon ko, mobiletigitigiw b'u kere la. Jeliw be kule doron : donkili be da, dundun be fo, nili te kotige. A don, wari ma ke fosi ye sabu konyoke k'a be dan muso kelen ma. O ye musolakaw nisondiya kosebe.

Kamaleninw ni npogotigininw tun be tubabudon na kabini tile fe fo wula, donkeso do la. Kinkonodenmisenw tun be dundun koro soda la, muso korobaw tun be olu kere fe apolodon na.



Le mariage traditionnel

Depuis une semaine, tous les soirs, on joue du tam tam et on danse chez les Keïta à l'occasion du mariage de la première fille de Amadou Keïta.

Les mères, les autres parents et les voisines sont auprès du tam tam devant la porte. Les jeunes filles jouent du "gita" dans la maison. Elles chantent tellement de belles chansons en marquant le rythme à l'aide de Calebasses (retournes) que certaines pleurent. Elles pensent à leur amitié et à leur enfance. Elles pensent que désormais, les jeux auxquels elles ont joué, les bagarres et disputes qu'elles ont eu sont terminés. Qu'elles n'auront plus à s'importuner et que cela leur manquera.

Les Bambara disent que l'affection vient de la fréquentation. Ce sont ceux qui se connaissent qui ont de l'affection les uns pour les autres.

Au moment où les festivités avaient lieu, Djénéba ne mangeait pratiquement plus. Elle ne mangeait que la sauce du poulet que la famille du marié a apporté. L'éducatrice qu'elle avait, était terrible ! Elle était à cheval sur les règles, mais malgré cela, les amies de Djénéba arrivaient à lui passer clandestinement des petites choses à manger.

Le matin du jour du mariage, la famille du marié est venue chercher la promise pour l'emmener se faire coiffer. Elle a mis un grand boubou blanc avec un pagne blanc et des chaussures blanches.

Ils sont partis à la mairie dans une voiture noire qui a klaxonné tout le long du trajet. Il y avait beaucoup de voitures qui se suivaient avec à leurs côtés des motocyclistes. Les griots chantaient de toute part : les uns chantaient, les autres dansaient et on distribuait de l'argent. Ce jour là, l'argent n'a pas eu de considération parce que le marié a opté pour le régime monogamique. La famille de la mariée en était très heureuse.

Les jeunes, hommes et femmes ont dansé au rythme de la musique moderne du matin à l'après midi. Quant aux jeunes du quartier, ils étaient à la fête de tam tam devant la porte à côté des femmes, vieilles et adultes, qui dansaient le "apolo".



Baabu 4 Fanta ka ga

Fanta ye Amadu Keyita muso folo ye. A jamu Tarawele. Bamanan don, a be bo Segu dafedugu do la. Dubakonoden don wa a ce ka nyin. A be mogo bonya a be mogo karama. Muso saba de be Amadu kun. U bee be tile fila fila de ke tobili la. Ni ga sera Fanta ma don min na, a be soli ka wuli ka tobili damine, n'o ye daraka ye. A be darakadaga sigi kabini sye folow kasituma. O daga kere fe, a be jigonidaga fana sigi.

Sogoma, a ka moni be mo jona. A be sukaro ni nono k'a la.

Walaha tuma, a be a laben ka taga nafenw san sugu la. Ni a be segin, a be sugu- mo sama demisenninw ma.

Tilegan fe, a ka tilelafana be mo jona wa a ka di fana.

Mogow mana tila dumuni na doron, a be minen nogolenw ko, ka surafanadaga sigi.

Lagansara be teme tuma min na, o b'a soro a tilala tobili la. A be dukene furan k'a je, ka demisenninw ko k'u laben, ka soro k'a yere ko, k'a ka fini nyumanw don a kan na.

A be su bee ke ten, a parilen konyuman ni a nison diyalenba.

O de y'a to, ni Fanta be ga la, o ka di bee ye, wa bee be o tile fila ke yele la.



La cuisine de Fanta

Fanta est la première épouse de Moussa Keïta. Son nom est Traoré. C'est une Bambara de Ségou. Elle est belle, respecte les gens et vient d'une grande famille..

Moussa a trois femmes. Elles font toutes deux jours de tour de cuisine. Quant arrive le tour de Fanta, elle se réveille très tôt le matin, depuis les premiers chants des coqs, pour commencer les préparatifs de cuisson du petit déjeuner . A côté de cette marmite, elle en prépare une autre dans laquelle elle fait chauffer de l'eau.

Elle prépare vite la bouillie de mil et y met du sucre et du lait. Vers neuf heures, elle s'habille pour aller au marché acheter les condiments. A son retour, elle rapporte des friandises aux enfants. A midi, son repas est prêt très vite et c'est aussi bon. Dès que l'on finit de manger, elle fait la vaisselle et commence les préparatifs du dîner. Dès seize heures, elle finit. Ensuite, elle balaie la cour, lave les enfants et les habit. C'est ensuite qu'elle se lave et met de beaux habits. Elle passe toute la soirée ainsi : bien habillée et de bonne humeur. C'est pour cela que tout le monde aime que Fanta soit de service, car elle passe les deux jours souriante.



Baabu 5 Bilakoroya

Bilakoroya ka di : i tɛ miiri, i tɛ taasi k'a d'a kan haminanko tɛ i la. I tɛ dunya gundow kalama fɔlɔ, kunkoba fana tɛ i da la. Nka, ko mɛɛnta tɛ. Bamananw ko : kɔnɔnin bɛ a nyaga dilan dɔɔnin dɔɔnin.

Ni bilakoroya ka di sabu mɔgɔ sirilen t'i la, i bɛ mako mis ɛnninw nyɛ i kɔrɔw ni i bangebaw ye. Dɔw bɛ i ci, dɔw yɛrɛ bɛ i bila baara la u ye. Tuma dɔ, n'i m'u kɛ ka nyɛ, u bɛ i bugɔ walima k'i kɔrɔfɔ.

Bilakoro bɛ tile bɛɛ kɛ tulon ni nyɛnajɛ la. A tɛ mɔgɔ ka sira la. Kan n'a ye si dɔ sɔrɔ, don dɔ, cɛkɔrɔhaw bɛ a n'a nyɔgɔn bilakorow sigi nɛgɛ kɔrɔ. N'o bolokoli bɛ kɛ, o ye gintamba ye dugu kɔnɔ. Denbaya minnu denw b'a la, olu bɛ tobili kɛ ka na a di denmisɛnninw ma.

Tile mugan ni kelen, solimadenw bɛ to nyɔgɔn kan solimabon kɔnɔ. U bɛ cɛya dege yen nyɔgɔn fɛ, u bɛ sinjiya sinsin yen de fana. Solimabon kɔnɔ, fa tɛ yen, ba tɛ yen. Dugu cɛmisɛnw de ye fɛn bɛɛ ye yen. N'u ye min kɛ o kɛra, n'u ye min fɔ o fɔra. O kamalenin ninnu de fana bɛ aw dege cɛ-yabaara la. U bɛ hijabuw d'aw ma, ka kokɔrɔw nyɛf'aw ye.

Ni cɛmisɛnninw bɔra solimabon na don min na, u bɛ don kɔ-mɔ la o don, ka tila ka marifa d'u ma. Tuma dɔ, o don de fana muso bɛ di kɔrɔbalenw ma.

Musow fana bɛ sigi nɛgɛ kɔrɔ, nka u ta ni cɛw ta tɛ kelen ye. N'u kɛnɛyara, muso kɔrɔhaw b'u dege musoya walew la, ka gundow nyɛf'u ye.



L'enfance

Que c'est bon de ne pas avoir de responsabilités : on ne réfléchit pas, on n'a pas de soucis parce qu'on n'a pas de problèmes. On est à l'écart des difficultés du monde et on n'a pas de besoins particuliers. Mais ce n'est hélas que temporaire. Les Bambara disent que c'est petit à petit que l'oiseau fait son nid.

S'il est bon d'être un petit garçon, parce qu'on n'a personne à sa charge, on effectue de petites tâches pour les aînés et les parents. Les uns peuvent l'envoyer faire des courses, les autres lui confient de petites missions. Lorsque ce n'est pas bien fait, ils peuvent le gronder ou même le taper.

Les garçons passent toute la journée à jouer. Ils ne dérangent personne. Lorsqu'ils atteignent un certain âge, un jour, les vieux viennent les chercher, en même temps que d'autres enfants de leur âge, pour les circoncire. Ces circoncisions font l'objet de grandes fêtes dans le village. Les familles dont les enfants sont circoncis font la cuisine.

Les circoncis restent ensemble pendant vingt et un jours dans la case des circoncis. C'est là qu'ils sont initiés et c'est là qu'ils nouent de forts sentiments fraternels. Dans la case des circoncis, il n'y a ni père ni mère. Seuls les jeunes hommes du village font les règles. Ce qu'ils y font et y disent est irrévocable. Ce sont aussi ces jeunes hommes qui leur apprennent les comportements d'hommes. C'est aussi pendant cette période qu'on les initie.

Le jour où les garçons sortent de la case des circoncis, leur initiation est terminée et on leur donne à chacun un fusil. Dans certains cas, c'est aussi le même jour qu'on donne une femme aux plus âgés.

Quant aux femmes, elles sont excisées. Ce n'est pas la même chose que pour les hommes. Mais à leur guérison, les vieilles femmes leur apprennent quelques règles et leur dévoilent des secrets.



Baabu 6 SAYA

Jɔfen jɔfen bee be i da. Mɔgɔ kɔrɔbaw ko : don ka jan a sabali te. Don dɔ fajiri fe, Amadu keyita n'o ye an siginyɔgɔn dɔ ye, a ka denbaya kulekan bɔra. Kin kɔnɔ, mɔgɔ si ma mɔgɔ si nyininka. An be bɔra, sabu Amadu tun dalen don bana bolo a m eenna. An tagara ke ka Keyita la fa dewu ! Npogotigiw ni muso tɔw ye furanaw ta ka yɔrɔfuran damine. Dɔw be taga don duw kɔnɔ ka na ni debenw ye. Dow be kan ka siyonw ni benyuwariw labɔ k'u nyesin kolɔndaw ma. Muso kɔrɔbaw nana u sigi n fa Amadu muso naaniw kɔrɔ. U b'u ladi ni waajulikumaw ye. Sabu dinye ye nin de ye. An nana saya de kama an te taga k'o dan cogo si la. Denmisenya t'o la, mɔgɔkɔrɔ-baya t'o la. N'a nana, a k'i sɔrɔ sira nyuman kan dɔrɔn

An kamalenninw, an bɔra ni jelew ni dabaw ni birikiw ye ka kaburudo segere.

Tile be bɔ tuma min, o y'a sɔrɔ su kora ka ban, k'a laben. A tɔ tun tora dɔrɔn alimami ka na sabu a gansira misiri ni dugu fan bee kɔnɔ.

Nin don kera jamako ye ! Kurun ni deben desera, sesi kuma te fɔ. Bee ko Amadu ye jama sɔrɔ, Amadu ye jama sɔrɔ !

Sudɔn banna, o bee la a denw be kasi la. Cɛkɔrɔbaw nana u deli ko : a ye sabali k'aw dade. Aw fa ye Ala tanu a ye san 70 sɔrɔ, ka denw sɔrɔ. Mɔgɔ minnu m'o sɔrɔ dun, olu ye mun ke Ala la ? Sisan, du tora aw de bolo. A' y'a' jija. A y'aw dogɔninw kolɔsi, k'aw janto aw bakɔroninw la. Baza geleman de dabɔtɔ don sisan aw bolo.



La mort

Tout le monde est appelé un jour à mourir. Les anciens disent que tout a une fin. Un jour à l'aube, nous avons entendu les pleurs de la famille de Amadou Keïta, un de nos voisins. Personne n'a posé de questions. Nous sommes tous sortis, parce que nous savions Amadou malade depuis longtemps.

Nous sommes allés en grand nombre dans la famille des Keïta. Les jeunes filles et jeunes femmes se sont emparées de balais et ont commencé à balayer. Tandis que les unes allaient de maisons en maisons pour ramener des nattes, les autres allaient remplir les sceaux et les bassines aux puits.

Les vieilles femmes sont venues s'asseoir à côté des quatre épouses de père Amadou. Elles leurs prodiguaient des conseils et des prêches pour dire que c'est ça la vie : nous y sommes venus pour mourir, et nous ne saurons nous y dérober jeunes ou vieux. Simplement, il vaut mieux être sur le droit chemin au moment où elle survient.

Nous sommes sortis avec des houes, des dabas et des briques en banco, nous les jeunes pour aller au cimetière.

Au moment où le soleil apparaissait, le corps avait été lavé et préparé. Il ne restait plus que la visite de l'imam, car tout le village en avait été informé.

Il y eut beaucoup de personnes ce jour ! Les escabeaux et les nattes manquaient à plus forte raison les chaises. Tous disaient : quelle foule est venue rendre hommage à Amadou, quelle foule est venue rendre hommage à Amadou.

A la fin de l'enterrement, les enfants de Amadou continuaient à pleurer. Les vieux sont venus leur demander de s'arrêter de pleurer en leur disant : votre père doit rendre hommage à Dieu pour lui avoir permis d'atteindre 70 ans et de lui avoir donné des enfants. Et ceux qui n'ont rien eu de tout ça, qu'ont-il fait au Dieu ? Maintenant, la maison est à vous, soyez persévérants. Il vous revient de vous occuper des cadets et de subvenir aux besoins de vos vieilles mères.



O baara ni kasi tɛ bɛn. An bɛ dugawu kɛ aw ye, Ala ka aw ka
baara fanga don aw la.

240



. Le plus gros de vos responsabilité ne fait que commencer. Et elles ne sont pas compatible aec des pleurs. Nous vous bénissons pour que vous puissiez avoir les moyens de répondre à vos responsabilités.





J – TEXTES DE CHANTS



Manju

fajirida la Manju bara baara
sogomada la Manju bara baara
telekunan gengen la papa sumayara
Manden jata cɛmannu
a ko bi ma duniya dan

ne bɛ nama ma bi
n bɛ nama ma bi
ja jo dilen nama ma bi
Alifa Ture la den
nyin sɔn a ni jugu sɔn

san nana sunsun ye den na
san ma na ja sunsun ye den n'a Ture
kɔtɛma sunsun
a ni batɛma sunsun

Aramata kɔrɔkɛ
Siyaka kɔrɔkɛ
Danniba kɔrɔkɛ i ni wula la
Mahamadu fa sumara
e jata cɛmanu
mansaya bɛnnen papa le ma
jo dilen papa ma yɔrɔ caman



Mandjou

*maître le matin
le maître du midi s'en est allé
Homme du Mandén
le monde ne date pas d'aujourd'hui*

*j'invoque l'homme perspicace
celui à qui l'on a souvent donné raison
c'est-à-dire l'enfant prodige d'Alpha Touré
généreux avec ses amis et ses ennemis*

*s'il pleut le kaki-de-brousse donne des fruits
s'il ne pleut pas il donne toujours des fruits
c'est toi Touré le kaki-de-brousse du marigot
c'est toi le kaki-de-brousse du fleuve*

*toi le frère aîné de Ramata
toi le frère de Siaka
je parle du frère de Danniba
du père de Mohamed
Homme du monde le brave nous a quitté
que le pouvoir te convenait
toi qui as si souvent eu raison*



**ja ne kan ye dabi le ma
Alifa Ture la den nama
nyin sɔn a ni jugu sɔn**

**i jo le Turekɛ
Aminata Seku jo le maansa ke
Ala le nɔ
i jo le Turekɛ
Naminata Seku jo le maansa ke
Ala le nɔ**

**Ture Manden mori
kuma Manden mori
Jane Manden mori
Sise Manden mori**



*je parle toujours de ce digne homme
fils de Alpha Touré
généreux avec ses amis et ses ennemis*

*tu as raison fils Touré
tu as raison fils de Aminata
tu as raison fils Touré
le fils de mère Aminata a raison
c'est la volonté de Dieu*

*les Touré sont les marabouts du Mandén
la parole est aux marabouts du Mandén
les Diané sont aussi marabouts au Mandén
les Cissé aussi sont marabouts au Mandén*

(Salif Keïta)



" Chérie "

Kɔni " chérie "
Ala le nɔ i ladiya la
" malien " bεε jarabi le
" chérie " Ala le nɔ i ladiya la
" africain " bεε jarabi le
i tulon
i yeɛ
i sewa

alu ye tɛkɛrɔ fɔ ne ye
dinyε bεε ka tɛkɛrɔ fɔ
musolu tɛkɛrɔ fɔ ne ye
bεε ka tɛkɛrɔ fɔ
" billet " mana di jeliƙεba ma
o mana sewa
ten kɔrɔ tɛkɛrɔ bε fɔ
tɛkɛrɛ
tɛkɛrɛ
tulon
sewa
yeɛ
tulon sewa
yeɛ
tɛkɛrɛ
cɛbalu tɛkɛrɔ fɔ la n ku
bεε ka tɛkɛrɔ fɔ



Chérie

*mais tu sais chérie
c'est le Dieu qui t'a gratifié
l'amour de tous les Maliens
c'est le Dieu qui t'a gratifiée
l'amour de tous les africains*

*amuse-toi
ris
réjouis-toi*

*applaudissez-moi
que tout le monde m'applaudisse*

*que les femmes m'applaudissent
que vous tous m'applaudissiez
dès qu'on donne un billet au grand griot
et qu'il en soit réjoui
alors il applaudit
il applaudit
il applaudit sans fin
il joue
il se réjouit
il rit
il se réjouit en jouant
il sourit*

*et applaudit
que les hommes m'applaudissent
que tous m'applaudissiez*

(Salif Keïta)



JARABI

Ahn jarabi le
Ahn jarabi o
Ahn jarabi le
jɔn bɛɛ n'i jarabi le
sen tɛ jarabi fɛ
bolo tɛ jarabi fɛ

N'ɔntɛ yafa ne ma
i ma lɔn jarabi ma nyin o
i nyɛ tɛ yafa ne ma
i ma lɔn jarabi ma nyin o

Eh “ chéri ” an tɛ jarabi dundun fɔ wa ?
eh “ chéri ”, i tɛ jarabi bala sumaya
a donna n tagama cogo bɛɛ la
i ma ye jarabi ma nyin ne

a donna n filɛli cogo bɛɛ la
i ma lɔn jarabi ma nyin ne

n'aw bɛ jarabi lɔn
dɔ tɛ “ décourager ” jarabi la

n'aw bɛ jarabi lɔn,
dɔ tɛ dɔ makuma jarabi la

“takisiko le k'a kɛ
i wuya



L'amour

*oh mon chéri
oh mon bien aimé
oh mon chéri
à chacun son chéri
l'amour n'a pas de pied
l'amour n'a pas de bras*

*Excuse-moi
mais tu sais que l'amour est dangereux*

*excuse moi
mais tu sais que l'amour est dangereux
Mon chéri, pourquoi ne jouons-nous pas le chant de
l'amour ?
Mon chéri, pourquoi ne diminues-tu pas le son du balafon
d'amour*

*il est entré dans ma démarche
ne vois-tu pas que l'amour est dangereux ?*

*il est entré dans ma façon de voir
ne sais-tu pas que l'amour est dangereux ?*

*si vous connaissiez l'amour
personne ne se découragerait*

*si vous connaissiez l'amour
personne n'en critiquerait d'autres*

*c'est parce qu'il n'y avait pas de taxis
Non, c'est faux*



i sɛbɛ tɛ jarabi la
esansiko le k'a kɛ
i wuya
i sɛbɛ tɛ jarabi la

n kɔrɔkɛ dalen soda la
i wuya
i sɛbɛ tɛ jarabi ma
eh n jarabi o



*tu n'es pas vraiment amoureux
c'est parce qu'il n'y a pas d'essence
non, c'est faux
tu n'es pas amoureux*

*mon frère est couché à la porte
non, c'est faux
tu n'es pas épris
oh mon amour*

(Ami Koita)



Yele n na

i yele ne la “ chérie ”
yele n na
mɔgɔ be se ka mun k’i diyane muso ye
ni n m’o k’i ye
mɔgɔ be se ka mun f’i diyane muso ye
ni n m’o f’i ye
muso masiri ye bila le ye
ne y’o k’i ye
furu masiri bonya le di
ne y’o k’i ye
i yele n na
i yele ne la “ chérie ”
yele n na
k’ile to denmise nya la
ne ma mun k’i ye
k’ile to denmise nya la
ne m’a mun f’i ye
ne min k’ila kanikala be e le se ile ye
ne min k’ila faninkolon be e kala ile ye
ne min k’ila lenpeninw be e kala ile ye
i yele n na
yele ne la
“ chérie ” yele n na
ka gɔn ke
ka gɔn farinma ke
ko si te gɔnko la ni min ma ke



souris moi chérie

*souris moi
que peut faire un homme pour l'être qu'il adore
que je n'aie fait pour toi
que peut dire un homme à la
femme qu'il chérit
que je ne t'aie pas chuchoté
la richesse est la parure de la femme
je t'en ai comblé
le respect est la parure du mariage
je te respecte
souris moi chérie
souris moi
souris moi*

*quand tu étais encore enfant,
que n'ai-je pas fait pour toi
quand tu étais encore enfant
que n'ai je pas dit pour toi
n'était-ce pas moi qui te taillais tes bâtonnets
n'était-ce pas moi qui te cousais tous tes vieux vêtements ?
et même tes culottes*

*souris moi
souris moi
chérie souris moi*

*j'ai fait le singe
j'ai fait le gros singe
il n'y a aucune singerie que je
n'aie pas faite*

(Salif Keïta)



Sina

Ee Sina le,
ee kɔni Papa
an sina
i den to tɔ le jamana ke rɔ don dɔ

Sunbuya sunbuya sina dɔnfɔli fɔra
Sunbuya sunbuya faso dɔnfɔli fɔra
hɔrɔnya tɛrɛ mɔgɔ fa le di
Papa ye,
mɔgɔ fama nin
hɔrɔnya tɛrɛ mɔgɔ fama le
hakili la mansaya tele bara bɔ i kɔ
sunbuya
dinyɛ bara tele fila bɔ
sunbuya Sina dɔnfɔli fɔra
sunbuya Sina dɔnfɔli le nin di ee ɛ ɛ
Sina dɔnfɔli
sunbuya Sina dɔnfɔli

Sonan den kuru ka fili dɔnfɔli fɔra
sunbuya
dinyɛ bara tile fila bɔ
sunbuya Sina dɔnfɔli fɔra
Ala ma kabanen
Ala de ye jɔn sɔnna
fɛntigi, sina n b'i jɛ mun na n ta tɛ
sunbuya



Sina

*J'invoque Sina
J'invoque papa
Sina
ton fils est devenu un homme public*

*soumbouya soumbouya c'est le chant en l'honneur de Sina
soumbouya soumbouya c'est le chant en l'honneur de la patrie
c'est du père que l'on tire sa dignité
oh papa*

*c'est du père
c'est du père que l'on tire sa dignité
le soleil du pouvoir de la raison réapparaît encore une fois
soumbouya*

*le monde connaît les deux périodes
soumbouya c'est le chant en l'honneur de Sina
soumbouya ceci est dédié à Sina
c'est la musique que danse Sina
soumbouya c'est le chant en l'honneur de Sina*

*c'est le chant en l'honneur de l'enfant prodige de Sonan
le monde connaît deux jours
soumbouya c'est le chant en l'honneur de Sina
Le dieu est surprenant
c'est lui seul qui peut disposer
Seigneur, je n'ai rien que je puisse te refuser
soumbouya*

(Salif Keïta)



Nous pas bouger

sɔgɔbi
dingiriba sɔgɔbi
bankunbara sɔgɔbi
jɔnyaba tuma na
farafinnu se gɛnna
farafinnu nyani na
farafinnu tɔnyɔna
sɔgɔbi
depandan tara
tubabu bɛ fan bɛ ɛ
tubabu bɛ farafinna
tubabu bɛ Senegali
tubabu bɛ Kɔnɔwari
tubabu bɛ Mali
an b'u wele mun na
“ coopérant français ”
“ coopérant Chinois ”
“ coopérant japonais ”
an ko an baden ye tubabu ye
sɔgɔbi
digiriba sɔgɔbi
bakunpara sɔgɔbi
n balimamusonin ka n bolofɛnw mara n ye
“ CRS ” kɔni bɛ fan bɛ ɛ
sifile b'u da la
dɔwere ɛ



Nous pas bouger

*le Blanc
oh le Blanc*

*l'imposant Blanc
au moment de la grande traite
les Noirs ont peiné
ils ont souffert
les Noirs ont été offensés
les Blancs
après les indépendances
les Blancs sont partout
les Blancs sont en Afrique
ils sont au Sénégal
ils sont en Côte d'Ivoire
ils sont au Mali
Comment les appelle-t-on
coopérants français
coopérants chinois
coopérants japonais
nous disons que les Blancs sont des frères
les Blancs
oh le Blanc
l'imposant Blanc*

*que ma soeur garde mes affaires
car les CRS sont partout
le sifflet à la bouche
parce qu'ils veulent nous voir bouger*

(Salif Keïta)



k'anw ka " bouger "
" nous pas bouger "
" nous pas bouger "
" pas moyen bouger "
" nous pas bouger "
minnu wolola yan de
tubabu ni farafin ye den min wolo yan de
" l'air pas content "
sɔgɔbi
sɔgɔbi
digiriba sɔgɔbi
bakunpara sɔgɔbi
n balimamusonin ka n bolofɛnw mara n ye
" CRS " kɔni bɛ fan bɛ ɛ



*nous pas bouger
nous pas bouger
pas moyen bouger
nous pas bouger
les enfants nés ici
de couples mixtes*

*ils ont l'air pas content
le Blanc
le Blanc*

*oh le Blanc
l'imposant blanc
que ma soeur garde mes affaires*

les CRS sont partout





K – LEXIQUE BAMBARA-FRANÇAIS





A

à	: il, elle
a'	: vous
áðerəsi	: adresse
Ala	: Dieu
àlamisa	: jeudi
àle	: lui
álikoli	: alcool (à usage médical)
àlikurane	: Coran (le)
àlimeti	: allumette
àlisilame	: musulman
àmiina, ami	: amen
án	: nous
àni	: et
ánw	: nous
àrabu	: arabe
áw	: votre, vos
àyi	: non
àyiwa	: d'accord, bien

B

bó (ka)	: sortir
bǒ	: bambou
bògo	: terre, boue
bògolan	: tissu traditionnel teint
bòn (ka)	: verser, renverser
bònbon	: bonbon



bòroge	: stérile
bóroto (ka)	: découdre
bòsi (ka)	: retirer ; écorcher
bòsi (ka)	: arracher
bé	: élément grammatical
béε	: tout ; toute ; tous ; toutes
bélen (ka)	: filer
bènbenben	: complot
bă	: chèvre
bá	: fleuve
bá	: mère
bàa	: millier
báarada	: lieu de travail
báasi	: mal
bàba	: papa
bàga	: bouillie
bákilu	: avare
bála	: en haut de
bàlabala (ka)	: bouillir
bàlon	: ballon
bàmu (ka)	: porter sur le dos
bànabagato	: malade
bèlebele	: grand
bĩ	: aujourd 'hui
bí	: dizaine
bíbulu	: Bible
bìn (ka)	: tomber
bín	: herbe



b̂naani	: quarante
b̂nyε	: foie
b̂saba	: trente
b̂iyε	: sexe féminin
b̂obo	: sourd-muet
b̂oli (ka)	: courir
b̂olokoli (ka)	: circoncire
b̂olokoli	: circoncision
b̂olitigi	: féticheur
b̂olo	: bras
b̂oloŋɔninanεε	: bague
b̂oloci	: vaccination
b̂olokɔɔ	: de côté
b̂olokurun	: poing
b̂ololanεε	: bracelet
b̂olomafara	: aide, contribution
b̂olonɔ	: signature
b̂on	: gros
b̂onbon	: menton
b̂onbonsi	: barbe
b̂onda	: lignée
b̂onton	: grenier
b̂onya	: respect ; cadeau
b̂ũ	: son
b̂ũ	: chair
b̂úbaga	: termite
b̂ùgɔ (ka)	: frapper
b̂ùgu	: paillette



bùguda	: hameau
búgun	: se multiplier
bùguri	: poussière
bùguriɛ	: cendre
bùɛti	: boulette de viande
bùlon	: vestibule, case à palabre
búlu	: feuille
bùnaki (ka)	: enlever la peau
búnbun (ka)	: se couvrir
bùnsan (ka)	: plonger
bùnten (ka)	: réduire en poudre
búnteni	: scorpion
búran	: lien de mariage tendu
búru	: trompette, saxo
bùruburu	: résidus dans l'eau
bùruju	: origine et histoire future
bùrun (ka)	: tomber ; perdre
bùsan	: fouet
búteɓi	: bouteille
búuru	: pain
bùyaki	: goyave



C

còronin	: moineau
cè (ka)	: ramasser, rafler
cě	: mâle, homme
cé	: milieu,
cèba	: gros homme, grand homme
cèjugu	: vilain, laid
cèkɔɔba	: vieil homme
cèkise	: taille
cèko	: marionnette
cèmiseɛn	: jeune homme
cèncɛn	: sable
cènye	: beauté
cènyi	: beau
cétiɛ (ka)	: traverser
cá	: nombreux
cáka	: collier
cálawu	: avec agilité
cáman	: beaucoup, nombreux
cán	: être décidé
cé	: merci
cì (ka)	: frapper, casser, éclater
cí	: commission
cìi (ka)	: tracer, trait, ligne
cíke (ka)	: cultiver
cíkɛla	: cultivateur
cín (ka)	: mordre, piquer



ċinda	: morsure
ċiyen	: héritage, hérédité
ċiyentalala	: héritier
cógo	: manière
cógoya	: moyen, façon
còolo	: vagabond
còri	: assurément
córicori	: d'un rouge
córon	: bottes
cóyi (ka)	: s'enfuir
cùrancuran (ka)	: trotter

D

dó	: élément grammatical
dògòdògònin	: doucement
dógòkun	: semaine
dòlo	: alcool
dòlòki	: chemise
dòlòso	: bar
dówere	: élément grammatical
dá (ka)	: se coucher
dá	: bouche
dá	: prix
dá fê	: à côté de
dáaba	: animal
dàamu	: plaisir, jouissance
dábo (ka)	: débiter



dábo (ka)	: sevrer
dàba	: houe
dàbali (ka)	: faire des fétiches à
dàbali	: fétiche maléfique
dàbi	: puce
dábila (ka)	: arrêter cesser
dábiri (ka)	: retourner quelque chose
dáde (ka)	: se taire
dádiya (ka)	: aiguiser
dádon (ka)	: attiser
dáfa (ka)	: compléter
dàfe	: cheval de couleur unie
dàga (ka)	: autoriser
dàga	: marmite ; canari
dágaran	: grand bègue
dáje	: antilope-cheval
dáji (ka)	: laisser tremper
dáji	: salive
dákoro (ka)	: provoquer
dákan	: destin
dàla	: lac
dálaje (ka)	: regrouper
dàman	: mines
dámine (ka)	: commencer
dán (ka)	: compter
dán (ka)	: créer ; tisser
dàra	: drap
dàrapo	: drapeau



dáwolo	: lèvres
dáyirime	: pitance
dè	: emphatique
dén	: enfant
dí (ka)	: donner
dí (ka)	: raser
díbi	: obscurité
díbiri	: chapeau de paille
díbisogo	: viande cuite au four
dígi (ka)	: pousser
díine	: religion
díkise	: abeille
dílan	: couchette, lit
díli	: racine
dímin (ka)	: souffrir ; se fâcher
dímiya	: colère
díngɛ	: trou
dínɛ	: le monde
dísongo	: impôt
dísa	: écharpe
dísi	: poitrine
díya	: plaisir
dógi (ka)	: tanner
dógidogi (ka)	: palper, tâter
dògo (ka)	: cacher
dógodogo	: coin
dògodogonindogo	: jeu de cache-cache
dònfini	: garde-robe



dònitala	: porteur
dònso	: chasseur
dúkεnε	: cours de la maison
dúnan	: étranger
dúnankε	: étranger
dúnanmuse	: étrangère
dùrusi (ka)	: apprendre par coeur
dútigi	: chef de famille
dúuru	: cinq

E

é	: toi
---	-------

F

fó (ka)	: dire, jouer (de la musique)
fóono (ka)	: vomir
fólo	: premier, jadis
fòloko	: poussière
fóli	: musique
fólifεn	: instrument de musique
fólike la	: musicien
fónfónnin	: vipère
fóro	: sexe masculin
fòsonfòson (ka)	: se faner
fè	: postposition
fégen	: léger



fà	: père
fàama	: chef, président
fàanta	: pauvre
fàga (ka)	: tuer
fànga	: pouvoir, force
fàso	: patrie
fèere (ka)	: vendre
fíle	: voici
fíleli	: voyance
fílelikela	: voyant
fíla	: deux
fílan	: même âge
fílanfílan	: indécision
fílanin	: jumeau
fílaninbin	: match nul
fílankafo	: hypocrite
fílankulu	: groupe d'âge
fílantere	: fenêtre
fíle	: flûte
fílen	: calebasse
fíli (ka)	: se tromper
fílijuru	: fil électrique
fílimu	: film
fín	: noir
fínfin	: charbon
fíni	: fonio
fíni	: tissu, étoffe
fínman	: noir



finnan	: colorant noir
finsigi	: coussinet
finyɛ	: défaut
finyɛ	: vent, air
finyɛbana	: maladie épidémique, méningite
firi (ka)	: renverser
firifiri (ka)	: agiter
firiya	: veuvage
firiyato	: veuve
fisa	: avoir du mieux
fisaya (ka)	: aller mieux
fitine	: lampe à huile
fitinin	: petit
fitiri	: crépuscule, prière musulmane
fitiriwale	: ingrat
fitiriwaleya	: ingratitude
fiyen (ka)	: être aveugle
fiyen	: la non-voyance
fiyento	: non-voyant
fó (ka)	: faire un rapt
fô (ka)	: saluer
fó	: jusqu' à
fôfo (ka)	: traîner
fogon (ka)	: flotter
fogonfogon	: poumon
fôli	: salutation
fôlon (ka)	: piler
fôlon	: ravin, vallée



fónɛnɛ	: saison froide
fóni (ka)	: détacher
fónisire	: généreux
fòolo	: goût
fòosi (ka)	: retirer
fòro	: champ
fòroba	: chose publique
fòrobabaara	: fonction publique
fòrobabaarakɛla	: fonctionnaire
fòroforo	: phlyctène
fòrokiya	: boubou à manches
fòroko	: enveloppe
fòrokonin	: petit boubou, tricot
fòron (ka)	: aspirer quelque chose
fòronto (ka)	: parler malgré soi
fòrontobanin	: gros piment
fòronton	: piment
fòsi	: rien
fòtota	: photographie
fú	: zéro, mensonge, rien
fúfo	: mensonge
fúfola	: menteur
fùfafu	: arrière arrière petits-enfants
fùgan (ka)	: tresser
fùgan	: aluminium
fùgari	: lâche, vaurien
fùgula	: coiffure, coiffe
fùla	: peul (ethnie sahélienne)



fúlakan	: langue peule
fúlaman	: gratuit
fûnange	: jeune homme ou femme
fúnfun (ka)	: flamber
fûnteni	: chaleur
fúnti (ka)	: jaillir
fúnun (ka)	: gonfler
fúra	: feuille, remède
fúrake (ka)	: soigner
fúrake	: soin
fúrakelikela	: guérisseur
fúrakise	: comprimé
fúran (ka)	: balayer
fûrance	: milieu
fúranan	: balai
fûrasi	: fête de circoncision
fúru (ka)	: se marier
fûru	: estomac

G

gén (ka)	: chasser, répudier
gàn (ka)	: chauffer
góngon	: bidon



H

hábadá	: jamais
híji (ka)	: faire le pèlerinage

I

í	: tu
íko	: comme

J

jò (ka)	: arrêter
jòosi (ka)	: essuyer
jǒn	: esclave
jón	: que
jà	: sécheresse
jàkuma	: chat
jàlákí (ka)	: avoir tort
jàma	: foule, public
jáman (ka)	: vociférer, tempêter
jáman	: diamant
jàmana	: pays, état
jàmu	: nom de famille
jàn	: grand (taille)
jànfa (ka)	: trahir



jàrabi (ka)	: tomber amoureux
jàrabi	: l'amour
jàte (ka)	: compter
jàtigila	: adresse, maison de son logeur
jèli	: griot
jèni (ka)	: brûler
ĵigin (ka)	: descendre
ĵigin (ka)	: accoucher
ĵiri	: arbre
jógin (ka)	: blesser
jòli	: combien (prix)
jòli	: sang
júgun	: méchant

K

kó	: derrière
kó	: dos
kófilɛ (ka)	: se retourner
kòlɔsi (ka)	: surveiller
kónɔ	: ventre
kónɔ	: postposition
kònɔ (ka)	: attendre
kònɔntɔ	: neuf
kóro	: sens
kòro	: aîné
kòrobalen	: plus âgé



kórofo (ka)	: gronder ; critiquer
kóroto (ka)	: se presser
kèle	: conflit, guerre
kèleden	: guerrier
kème	: cent
kèmeɛfila	: deux cents
kèmesaba	: trois cents
kéneɛma	: dehors
kère fe	: postposition
kàba	: mais
kábako	: étonnant, extraordinaire
kàbakolo	: ciel
kàbi (ni)	: depuis
kàlanden	: élève
kalan (ka)	: étudier, enseigner
kán	: voix
kànu (ka)	: aimer
kànu	: l'amour
kàramogo	: maître, enseignant
kári (ka)	: casser ; fracturer
kàroti	: carotte
kása	: odeur
kàsa	: laine
kàsi (ka)	: pleurer
kàso	: prison
kèele	: jaloux
kèeleya (ka)	: être jaloux
kègun (ka)	: être malin



kélen	: un
k̄rin (ka)	: être dans le coma
kò (ka)	: se laver
kókura	: encore
kòlonkòlon (ka)	: rouler
kóngo	: faim
kónyuman	: bien
kóron (ka)	: serrer
kúle (ka)	: crier (pleurs)
kúma (ka)	: parler
kúnun	: hier
kùnun (ka)	: avaler
kúra	: neuf (ve)
kùranε	: Coran



L

lábɛn (ka)	: se préparer
lában (ka)	: terminer
lában	: dernier
lákunu (ka)	: réveiller

M

mòbili	: voiture
mòden	: petit-fils
mògɔ	: personne
mónturu	: montre
màko	: besoin
mànsa	: roi
mànsakɛ	: roi
màrabagatiga	: arachide salée et grillée
màrifa	: fusil
míiri (ka)	: réfléchir
mún	: élément grammatical
mìnɛ (ka)	: attraper, arrêter, prendre
mìsi	: vache
mùgan	: vingt
mùn	: élément grammatical
mùru	: couteau



N

nógo (ka)	: salir
nógo	: saleté, engrais
nón (ka)	: nager
n'	: je
nono	: lait
nónni	: nage (la)
nónnikela	: nageur
nóro (ka)	: coller
néema	: fraîcheur , bien-être
nègeso	: vélo
nèmenemenin	: doucement
néne	: froid (le)
nèremugu	: jaune
nà (ka)	: venir, arriver
nàani	: quatre
náji	: sauce
náko	: jardin
nálon	: stupide, cupide
nàre	: beurre
ncòn	: venin, dard
ncòronncoronin	: moineau
né	: moi
nèni (ka)	: insulter
ní (ka)	: offrir, donner généreusement
ní	: et
nĩ	: part, portion individuelle



n̂	: si
n̂misa (ka)	: regretter
n̂n	: ce, ça, ceci, celui-ci
n̂nana	: rate
n̂sɔndiya (ka)	: être gai
n̂sɔndiya	: gaîté, joie
n̂sɔngoya (ka)	: être triste
n̂sɔngoya	: tristesse
n̂wakini	: nivaquine
nkà	: mais
nkàlon	: mensonge
nówanburukalo	: novembre
nséré	: pastèque
nsámε	: riz au gras
nŝirin	: conte
nŝirindala	: conteur
nŝira	: baobab
nsòn	: variole
nsòn	: voleur
nsòsan (nin)	: lapin, lièvre
ntében	: carpe
nténεn	: lundi
ntèntεn	: devinette
ntàlen	: proverbe
ntámaro	: datte
ntánan	: cloche
ntòlan	: forme sphérique, ballon
ntómi	: tamarin



ntómiji	: jus de tamarin
ntónso	: chauve-souris
ntónso	: placenta
ntòri	: crapaud
ntùmu	: ver
nùgu	: intestin
nùguba	: gros intestin
nùmu	: forgeron
nún	: nez, bout pointu
nùnɛ ti	: lunettes
núnci	: saignement du nez
nyò	: mil
nyógɔnsɔsɔ	: discussion
nyògɔnyɔgɔli (ka)	: chatouiller
nyógɔnyebali	: extraordinaire
nyógɔri (ka)	: épier, guetter
nyógɔri (ka)	: se décomposer (aliments)
nyòkala	: tige de mil
nyómínyɔmi (ka)	: trotter
nyón (ka)	: respirer
nyòngiri (ka)	: agenouiller
nyòninsa	: rougeole
nyé	: élément grammatical
nyé	: oeil, yeux
nyèberɛ	: cafard
nyéba	: intrus
nyèci	: utilité, besoin
nyéda	: visage



nyé dimin	: maladie des yeux
nyéfo	: expliquer
nyégen	: toilette
nyégenε	: urine
nyékonkon	: arcade sourcilière
nyénabo (ka)	: régler, démêler, débrouiller
nyéngo	: jaloux
nyési	: sourcils
nyàga	: nid
nyàmogoden	: batard
nyàmε	: dromadaire
nyàmaake	: amant
nyàman	: ordures
nyànamini (ka)	: avoir des vertiges
nyàngi (ka)	: punir
nyàngili	: punition
nyáni	: souffrance, misère
nyîgin (ka)	: mouiller
nyîmi	: pou de tête
nyîn	: dent
nyîne	: souris
nyîne ma	: à l'insu de
nyînan	: cette année
nyîni (ka)	: chercher
nyînini	: recherche
nyîninike la	: chercheur
nyîntara	: gencive
nyùgu (ka)	: plisser, froisser



nyùguji	: vert (couleur)
nyúgun (ka)	: avoir le dégoût, la nausée
nyùman	: bien, beau, belle
nyùmandɔnbali	: ingrat
nyùmandɔnbaliya	: ingratitude

o

óridinatɛri	: ordinateur
--------------------	--------------

O

òlu	: ceux-ci, ils, eux, elles
------------	----------------------------

P

péren (ka)	: crier
pí	: en vrac, en grand nombre
pòlosi	: policier
pòlosice	: policier
pòlosimuso	: policière
pútere	: absolument rien

S

sóoni	: bientôt
sògɔma	: matin



sògomafo (ka)	: dire le bonjour du matin
sògɔsɔgɔ	: toux
sògɔsɔgɔninjɛ	: tuberculose
sóma	: aîné
sòmi (ka)	: se douter de, soupçonner
sǒn	: coeur
sòn (ka)	: accepter, agréer
són (ka)	: arroser
sòn	: de temps à autre
sónɡɔ	: prix
sònintigɛlan	: coupe-ongles
sònjuru	: aorte
sònkun	: coeur
sòrɔ (ka)	: obtenir, gagner, trouver
sòrɔdasi	: militaire
sòrɔmu	: sérum
sósɔ (ka)	: contredire
sében	: écrit, papier,
sébendonbali	: analphabète
sébendonbaliya	: analphabétisme
sébenni	: écriture
sébennikɛla	: écrivain
sèɡɛn	: fatigue, pauvreté
sèɡɛnbɔ (ka)	: se reposer
séɡɛsɛɡɛ (ka)	: enquêter, contrôler
séɡɛsɛɡɛli	: enquête
sènɛ	: culture, agriculture
sènɛkɛla	: agriculteur



sÉ si	: chaise
sÉ tanburu	: septembre
sà (ka)	: mourir, s'Éteindre
sá	: enfin, donc
să	: serpent
sáafo	: quatrième prière musulmane
sàafurulayi	: que Dieu pardonne mes propos
sàalo (ka)	: balayer
sàalo (ka)	: caresser, calmer, masser
sàba	: trois
sábali	: patience, calme
sábanan	: troisième
sàbanin	: triplet
sábu	: parce que, car
sábula	: car
sàcinda	: morsure de serpent
sàfunε	: savon
sàga	: mouton
sàgacε	: bélier
sàgaden	: agneau
sàgajigi	: bélier
sàgamuso	: brebis
sàgasi	: laine
sáha	: à votre aise, je vous en prie
sáhelijamana	: sahel
sáhelikungo	: sahara
sàlon	: salon, salle de séjour
sàla (ka)	: être paresseux



sàlabagato	: paresseux
sàlati	: salade
sàlaya	: paresse
séle	: tombe
séledo	: cimetière
sàribeti	: serviette de bain
sàlon	: l'année dernière
sàlonnasini	: il y a deux ans
sàmogò	: ethnie au Sud du Mali
sáma (ka)	: tirer
sàma	: éléphant
sáma	: mandat, colis, cadeau
sámakoro	: punaise
sámanεnε	: pancréas
sàmiye	: hivernage
sàn (ka)	: acheter
săn	: année
sánkolo	: là-haut, pluie
sànbaga	: acheteur
sànbara	: chaussure
sànbaranintigi	: calomniateur
sànbaratigi	: militaire
sànda	: prix d'achat
sánfinye	: tempête
sánga (ka)	: se mesurer à, rivaliser
sànga	: funérailles
sánga	: succès
sánge	: moustiquaire



sániya (ka)	: purifier
sánji	: pluie
sáncalama	: tonnerre
sánminɛlan	: parapluie
sánnakurun	: avion
sàni	: avant que
sánperɛn	: tonnerre
sánu	: or
sàra	: salaire, récompense
sàrama	: charmant
sáran (ka)	: passer à travers, se faufiler
sàriya	: loi, règlement
sáwura	: apparence, aspect
sàya	: mort
sáyi	: ictere
sé (ka)	: arriver
sé (ka)	: pouvoir
séegin	: huit
ségondi	: seconde
ségelen	: ver de Guinée
sègi	: corbeille, panier
sègin (ka)	: retourner, revenir
séeginnan	: huitième
sèginnko	: régression, renonciation
sèginnkani	: répétition, révision
séleke	: angle
sélekenaani	: quadrilatère
sélekesaba	: triangle



séli (ka)	: prier
séli	: prière, fête
séliba	: tabaski
sélideben	: natte de prière
sèn	: pied, jambe
sènfa (ka)	: courir, aller vite
sènantolatan	: football
sèmayaala	: faire une promenade à pied
sènkoni	: orteil
sènsabana	: poliomyélite
sèri	: bouillie de riz
syò	: haricot
syè	: poulet
syèba	: poule
syèden	: poussin
syèmuso	: poule
syèsula	: poulailler
sisa	: asthme
sũ	: choux
sì (ka)	: passer la nuit
sí	: aucun, nul
sĩ	: karité
sí	: poil
sĩ	: vie, âge, durée
síbiri	: samedi
sìbon	: chambre à coucher
sífîle (ka)	: goûter, essayer, tester
síga (ka)	: hésiter



s̀igi (ka)	: asseoir, installer, tester
s̀igi	: buffle
s̀igiden	: bourdon
s̀igilan	: si`ege
s̀igini	: alphabet
s̀iginiden	: lettre
s̀iginyogon	: voisin
s̀igisigi (ka)	: sangloter, b`egayer
s̀ikololamogo	: personne au teint clair
s̀ilame	: musulman
s̀ilameden	: musulman de naissance
s̀imi (ka)	: coaguler, cailler, geler
s̀imisi	: chemise
s̀imɔ	: karit`e
s̀in (ka)	: diriger sur, orienter
s̀inamuso	: co`epouse
s̀inankun	: parent `a plaisanterie
s̀inga (ka)	: pr`eter, emprunter
s̀ini	: demain
s̀inima	: cin`ema
s̀inimaso	: salle de cin`ema
s̀ininkene	: apr`es-demain
s̀iniwa	: chinois
s̀innunkun	: t`etine
s̀insi (ka)	: appuyer, renforcer
s̀intalan	: soutien-gorge
s̀inye	: fois
s̀ira	: chemin, voie



śîraba	: route, chaussée
śîrada	: bord de la route
śîrakunɛ	: carrefour
śîran (ka)	: avoir peur, craindre
śîranya	: peur
śîri (ka)	: attacher, incapacité d'agir
śîrijuru	: sort
śîritigɛlen	: insolent
śîritigɛlenya	: insolence
śîsan	: maintenant, tout de suite
śîsandandin	: immédiatement
śîsi	: fumée
śîsikurun	: train, bateau à vapeur
śîso	: chambre à coucher
śîya	: ethnique ; tribu
śî	: cheval
śî	: maison
śîden	: pièce d'un appartement
śîfɛɛ	: chauffeur
śîfa	: soldat
śîgin (ka)	: varier, mêler, entremêler
śîgo	: viande
śîgoba	: gros gibier
śîgobu	: chair
śîlo	: perroquet
śîmogɔ	: parent, famille
śînsan	: lièvre, lapin
śînsoro (ka)	: s'accroupir



sònyε (ka)	: voler
sònyεli	: vol
sòso	: moustique
sòsofagalan	: insecticide
sú (ka)	: inciter à, pousser à
sũ	: cadavre
sú	: nuit
súda (ka)	: prévenir
sùdon	: enterrement
súgandi (ka)	: choisir
sùgo (ka)	: rêver
súgu	: marché
súgunε	: urine
súgunεbilen	: bilharziose
súguri (ka)	: inciter, pousser à
sùguri	: repas du soir avant le jeûne
súgusugu (ka)	: mélanger
súkaro	: sucre
sùla	: singe rouge
sùuli (ka)	: se baisser, abaisser
súma (ka)	: mesurer, peser
súma (ka)	: rafraîchir, calmer
súmaya	: fièvre, paludisme
súma	: odeur
sùman	: aliment
sùmu	: carie dentaire
sún	: jeûne
sùnɔɔ (ka)	: dormir



s̀̀nɔ̀ɔ̀bana	:	maladie du sommeil
s̀̀ngurunba	:	prostituée
s̀̀ngurunnin	:	jeune fille
s̀̀nguruntigɛ (ka)	:	faire la cour
s̀̀nkalo	:	mois de ramadan
s̀̀nsu (ka)	:	sucer
s̀̀nunkun	:	poubelle, dépôt d'ordures
s̀̀ruku	:	hyène
s̀̀run	:	court, proche, petit (taille)
s̀̀runya (ka)	:	être petit
s̀̀sɛti	:	chaussettes
s̀̀sa (ka)	:	essuyer
s̀̀su (ka)	:	bégayer
s̀̀su (ka)	:	piler
s̀̀su (ka)	:	sucer, aspirer
s̀̀subagato	:	bègue
s̀̀suli	:	pilage
s̀̀sulikɛla	:	pileuse
s̀̀uru (ka)	:	verser, couler
s̀̀uya	:	sorcellerie
syénafo	:	sénoufo (ethnie)
syò	:	haricot

T

tóoro (ka)	:	embêter, peiner, souffrir
tògo	:	hanche



tógò	: nom, renommée
tógòba	: de renom
tògòdimi	: maux des hanches
tógòjuguya	: déshonneur
tógòma	: homonyme
tògòtògònin	: dysenterie
tólì	: tôle
tòmò (ka)	: ramasser
tòn	: nuque
tónsigi	: réunion
tónnyògòn	: camarade, compagnon
tóròsi	: torche électrique
té	: forme grammaticale
téḡe	: main
téḡere	: claquement des mains
tème (ka)	: passer, dépasser
tème	: tamis
tènekù (ka)	: glisser
ténènmuso	: tante
téntèn (ka)	: tamiser
téréeme (ka)	: marchander
tèren	: train
tá (ka)	: prendre, porter
tá	: feu
tága (ka)	: aller, partir
tàabataaba	: ennui
tagafe	: pagne
tágakasegin	: va-et-vient



tágali	: départ
tágama (ka)	: voyager, marcher
tágama	: voyage
tágamaden	: voyageur
tàralan	: gouttière
tàare	: bienvenue
tàasi	: réflexion
tàbaarikala	: Dieu merci
tàbali	: table
tàbalitigi	: étalagiste, camelot
táfye	: éventail
tàga	: molaire
tàgaju	: dernière molaire
tàgalagomi	: bonbon
tagama (ka)	: voyager
táji	: pétrole et produit pétrolier
tájurusara	: vengeance, revanche
tákala	: allumette
tákami	: braise
tàkisi	: taxi
tàlon	: chaussure à haut talon
tàlon (ka)	: trébucher
tàlontalon (ka)	: tituber
tàmaki	: crainte
tàmati	: tomate
tán (ka)	: donner un coup de pied
tàn	: ainsi, comme ceci
tán	: dix



tàna	:	mal, malheur, totem
tànga (ka)	:	protéger
tàngi (ka)	:	pousser pour faire tomber
tànni	:	coup de pied
tànu (ka)	:	glorifier
tànyɛ	:	réussite
tàpi	:	tapis
tàta	:	forteresse
tàrata	:	mardi
tàri	:	est-ce que ?
tása	:	cuvette
tàsabiya	:	chapelet
tásale	:	bouilloire
tásuma	:	feu, flamme
té	:	thé
téliya (ka)	:	accélérer
tèn	:	ainsi, comme cela
tén	:	front
tènnimɔ	:	ainsi
téreke (ka)	:	frotter
téri	:	ami
térice	:	ami
térimuso	:	amie
térun (ka)	:	déplacer
téwu	:	complètement
t̃iibitaaba	:	ennuis
t̃ige	:	salaire, pourboire, récompense
t̃iga	:	arachide



̀tìgana	: sauce d'arachide
̀tìgatulu	: huile d'arachide
̀tìgi	: propriétaire, responsable
̀tìgitigi	: exactement
̀tìla (ka)	: partager, diviser
̀tìlakenye	: milieu
̀tìlance	: moitié
̀tìle	: soleil, journée
̀tìminandi	: persévérant
̀tìminango	: impatient
̀tìngitanga (ka)	: tituber
̀tìnmine	: action de faire accoucher
̀tìnmine muso	: accoucheuse
̀tìntin (ka)	: enfoncer, pousser
̀tìnye (ka)	: gâter
̀tìnye	: vérité
̀tìnye li	: gâchis, gaspillage
̀tìnye likela	: enclin à faire le mal
̀tìnye tigi	: qui défend la vérité
̀tìriko	: tricot
̀tìso (ka)	: éternuer
̀tìtati (ka)	: amener de force
̀tìge (ka)	: couper, traverser
̀tõ (ka)	: épargner, rester
̀tõbi (ka)	: cuire, rester
̀tõbili	: cuisine, préparation culinaire
̀tõbili ke	: faire la cuisine
̀tõbilikela	: cuisinier



tòli (ka)	: pourrir, se décomposer
tònso	: chauve-souris
tònso	: placenta
tònsojuru	: cordon ombilical
tòto	: rat
tú (ka)	: cracher
tũ	: forêt, bosquet, touffe
tùbabu	: européen
tùbabufin	: Noir assimilé
tùbabukan	: langue française
tùbabuya	: vie à l'européenne
túfa (ka)	: tirer brusquement
túfa	: brique
tùgu (ka)	: fermer
tùguda	: attache
túgun	: encore
túguni	: de nouveau
tùlo (ka)	: être gras
túlo	: oreille
túlòbèlènin	: tympan
túlòba	: qui est au courant de tout
túlòbo	: sécrétion de l'oreille
túlomasama	: arrière grand-père
túlon	: jeu, amusement
túlu	: huile
túme	: ail
tùma	: temps, moment
tùn	: forme grammaticale



túnu (ka)	: perdre, égarer
túnunba	: déluge
túrisi	: touriste
túru (ka)	: planter
tùrukala	: tresse
tútu	: prostituée

U

ù	: ils, elles
ùn-un	: non
ùnhun	: oui
úti	: août



W

wóoro	: six
wògo (ka)	: déglutir
wòlo	: jaune
wólofo	: Ouolof (ethnie du Sénégal)
wòloko (ka)	: tiédir
wòsi (ka)	: transpirer, suer
wòsiji	: sueur
wòyo (ka)	: acclamer, disputer (se)
wè	: donc
wére	: autre
wère	: parc animalier
wére	: verre
wá (ka)	: aller
wà	: alors
wà	: morphème d'interrogation
wáa	: mille
wàlaahi	: au nom de Dieu
wàlanba	: tableau noir
wálasa	: afin que
wàli	: ou bien
wàlima	: ou bien
wàlisi	: valise
wára	: lion, fauve
wáraba	: lion
wárabilen	: singe
wárawara (ka)	: tomber en vrac



wári	: argent (métal) , argent (monnaie)
wáribatigi	: richard
wárijε	: argent (métal)
wàtiri	: voiture, automobile
wàye (ka)	: boucher
wéle (ka)	: appeler
wèluru	: velours
wóte (ka)	: voter
wísi	: vis
wítiri	: vitre
wò	: trou, ouverture, brèche
wólo (ka)	: naître, engendrer
wóloba	: mère naturelle
wólodugu	: village natal
wólófa	: père naturel
wólóki (ka)	: renverser, retourner
wólomuso	: femme féconde
wólónwula	: sept
wólóseben	: acte de naissance
wòlowolo (ka)	: glisser, avorter
wóro	: cuisse
wòro	: kola
wòroji	: couleur orange
wóso	: patate
wówo (ka)	: aboyer
wúguba (ka)	: fouiller partout, creuser
wúla	: brousse
wùla	: soir



wúli (ka)	: se lever, bouillir
wùlu	: chien
wúlu	: sexe masculin
wùluden	: chiot
wùlujege	: poisson-chien
wùlukutu (ka)	: luxer
wùrunba (ka)	: s'écrouler, s'effondrer
wùrunbata (ka)	: s'effondrer totalement
wúrudi (ka)	: égrener
wúsulan	: encens
wúya	: propos sans fondement, mensonge
wúyafola	: menteur

Y

yóro	: endroit, lieu, place
yéle (ka)	: rire
yèle (ka)	: ouvrir
yèlema (ka)	: modifier, transformer, changer
yélemisen	: sourire
yèlen (ka)	: monter
yèlenyelenan	: escalier
yère	: même
yèrebakun	: soi-même
yèredonbali	: indigne
yèredonbaliya	: indignité
yèrefagasu	: suicidaire



yèrɛfagasuya	: comportement suicidaire
yérɛkɛ (ka)	: étaler, éparpiller
yèrɛkun	: soi-même
yèrɛlabila	: négligence
yèrɛmahɔrɔnya	: liberté, indépendance
yèrɛmajigin	: humilité
yèrɛmine	: maîtrise de soi
yèrɛnɛgɛn	: illusion
yèrɛta	: indépendance
yérɛyɛrɛ (ka)	: trembler
yérɛyɛrɛbagato	: tremblant
yáala (ka)	: se promener
yàda	: arrogance
yàfa (ka)	: pardonner
yàhudiya	: juif
yàmaruya (ka)	: permettre, autoriser
yàmaruya	: autorisation
yàn	: ici
yánni	: avant que
yé (ka)	: voir
yé	: postposition
yèelen (ka)	: fondre
yéelen	: lumière
yéfege	: albinos
yègentu	: hoquet
yéleke	: étranger, immigré
yélenku	: éclair , immigré
yéli	: vision



yèn	:	là-bas
yéru (ka)	:	disperser
yígiyigi (ka)	:	secouer
yíranyirantɔ	:	hésitant
yòba (ka)	:	desserrer
yúguri (ka)	:	remuer
yùuru (ka)	:	glisser
yùruguyurugu	:	affaire louche

Z

zánti	:	jante
zánwuye	:	janvier
zènerali	:	général
zúluye	:	juillet
zúwen	:	juin





L – LEXIQUE FRANÇAIS-BAMBARA





A

à	: la, na, rɔ
abaisser	: sùli (ka)
abeille	: díkise
absolument rien	: pútere
accélérer	: féliya (ka))
accepter	: sòn (ka)
acclamer	: wòyo (ka)
accord (d')	: àyiwa
accoucher	: jigin (ka)
accoucheuse	: ònminɛmuso
accroupir (s')	: sònsoro (ka)
acheter	: sà (ka)
acheteur	: sànbaga
acte de naissance	: wóloseben
adresse	: áderesi, jàtigila
afin que	: wálasa
âge (groupe d')	: filankulu
âge (même)	: filan
âge	: sî
agenouiller (s')	: nyòngiri (ka)
agilité (avec)	: cálówu
agiter	: yúguyugu (ka)
agneau	: sàgaden
agréer	: sòn (ka))
agriculteur	: sènɛkɛla
agriculture	: sènɛ



aide	: bólomafara , dème
aiguiser	: dádiya (ka)
ail	: túme
aimer	: kànu (ka)
aîné	: kòro , kòrobalen) , sóma
ainsi	: tàn , tèn , tenninno
air	: fínye
alcool (médical)	: àlikoli
alcool (boisson)	: dolo
aliment	: sùman
alléluia	: tàare
aller	: tága (ka) , wá (ka)
aller vite	: sènfa (ka)
allumette	: àlimeti , tákala
alors	: wà
alphabet	: s̀gini
aluminium	: f̀gan
amant	: nyàmaake
amen	: àmiina , àmi
amener	: l̀ana (ka)
ami (masculin)	: t̀ericε
amie	: t̀erimuso
amour (l')	: j̀arabi , k̀anu
amoureux (tomber)	: j̀arabi (ka)
amusement	: túlon
an	: s̀an
analphabète	: s̀é b̀endonbali
analphabétisme	: s̀é b̀endonbaliya



angle	:	séleke
animal	:	dáaba
année (cette)	:	nyinan
année	:	sán, sánji
année dernière (1 ^{er})	:	sálon
antilope-cheval	:	dáje
aorte	:	sònjuru
août	:	úti
appeler	:	wéle
apparence	:	sáwura
appartenant à	:	tá
applaudissement	:	tégere
appliqué	:	fiminandi
apprendre par coeur	:	dùrusi (ka)
appuyer	:	sinsi (ka)
après-demain	:	síninkene
arabe	:	àrabu
arachide	:	tiga
arachide salée	:	màrabagatiga
arbre	:	jiri, yiri
arcade sourcilière	:	nyékonkon
argent (métal)	:	wárije
argent (monnaie)	:	wári
argenté	:	wárije
arracher	:	bòsi (ka)
arrêter (s ^r)	:	jò (ka)
arrêter	:	dábila (ka), mìnè (ka)
arrière arrière grand-parent	:	fúfufu



arrière grand-parent	: túlomasama
arriver	: nà (ka) , sé (ka)
arroser	: són (ka)
articulation	: tùgukun
aspect	: sáwura , cógoya
aspirer	: sùsu (ka)
aspirer quelque chose	: fòron (ka)
asseoir (s')	: sīgi (ka)
assurer	: jò ní (ka)
asthme	: s̄isa
attacher	: s̄iri (ka)
attiser	: dádón (ka))
attraper	: m̄ine (ka)
au nom de Dieu	: wàlaahi
aucun	: sí , fosi
aujourd'hui	: bì
aussitôt que	: dórón
autoriser	: dàga (ka)
autre	: wéɛɛ
avant que	: s̄ani
avare	: bákilu
aveugle (être)	: f̄iyen (ka)
avion	: s̄annakurun , ábiyon
avoir la nausée, le dégoût	: nyúgun (ka)
avoir peur	: s̄iran (ka)
avorter	: wòlowolo (ka), f̄inye (ka)

B



baisser (se)	: sùli (ka)
balai	: fúrannan
balayer	: fúran (ka) , sàalo (ka)
ballon	: bàlɔn , ntòlan
bambou	: bòkala
baobab	: nsìra
bar	: d̀̀lɔso
barbe	: b̀̀nbonsi
batard	: nyàmɔgɔden
bateau	: kúrún
bateau à vapeur	: s̀̀sikurun
battre	: bùgɔ (ka)
beau	: eé nyin , nyùman
beaucoup	: eáman
beauté	: eé nye
bégayer	: sígisigi (ka) , súsu (ka)
bègue (grand)	: d̀̀ágaran , súsubagato
bélier	: s̀̀agace
belle	: nyùman
besoin	: màko , nyè ci
beurre	: ǹ̀are
Bible	: bíbulu
biceps	: t̀̀guson
bidon	: g̀̀ngon , bidon
bien (fait)	: k̀̀nyuman , nyùman
bien (interjection)	: àyiwa
dégout	: nyúgun
bien (s)	: fé n



bien-être	: néesma, héré
bientôt	: sóoni
bienvenue	: dāse
bilharziose	: súgunɛ bilɛn
blessé	: jógin (ka)
boeuf	: m̀isi
bonbon	: b̀onb̀on, tágalagomi
bord de la route	: sírada
bosquet	: tú (ka)
bottes	: córon
boubou (petit)	: fórokonin
boubou à manches	: f̀orokiya
boubou (grand)	: d̀òlòkiba
bouche	: dá
boucher	: ẁaye
boue	: b̀ògò
bouillie (riz et mil)	: s̀eri
bouillie (mil)	: m̀òni, bága
bouillir	: bàlabala (ka)
bouilloire	: tàsale
boulette de viande	: b̀ùlɛti
bouteille	: b̀uteli
bracelet	: b̀ólolanɛgɛ
braise	: tákami
bras (partie supérieure)	: t̀ugukan
bras	: bólo
brebis	: s̀agamuso
brèche	: ẁò, f̀inyɛ



brique	: túfa
brûler	: jèni (ka)
buffle	: s̃gi

C

ça	: ñn
cache	: dògo (ka)
cadavre	: s̃
cadeau	: b̃nya, s̃ama
cafard	: nyèbere
cailler	: s̃imi (ka), k̃mun (ka)
calebasse	: filen
calme	: s̃umalen
calmer	: s̃umaya (ka)
calomniateur	: náfigi, s̃abaranintigi
camarade (compagnon)	: t̃onyogon
camelot	: t̃abalitigi
camelote	: t̃abali
canari	: d̃aga
car	: s̃abu, s̃abula
carburant	: ésansi
caresser	: s̃aalo (ka), m̃numene (ka)
carie dentaire	: s̃umu
carotte	: k̃aroti
carpe	: ntében
carrefour	: s̃irakunbe



case à palabre	: b̀lon
casser	: c̀i (ka) , k̀ari (ka)
ce	: ǹin
ceci	: ǹin
celui-ci	: ǹin
endre	: b̀ugurije
cent	: k̀emε
centre	: c̀εmance
cercueil	: t̀anbe
cesser	: d̀abila (ka)
ceux-ci	: òlu
chair	: b̀u , s̀ogobu
chaise	: s̀εsi
chaleur	: f̀unteni
chambre à coucher	: s̀ibon , s̀iso
champ	: f̀oro
champignon	: nt̀orikasigilan
chapeau	: f̀ugulan
chapeau de paille	: d̀ibiri
chapelet	: k̀òlosit̀asabiya
charbon	: f̀infin , s̀arabon
charmant	: s̀arama
chasser	: g̀εn (ka)
chasseur	: d̀onso
chat	: j̀akuma
chatouiller	: nỳogonyogoli (ka)
chauffer	: g̀an (ka) , k̀alaya (ka)
chauffeur	: s̀ofεε



chaussettes	: sùseti
chaussure	: sànbàrà
chaussure à haut talon	: tàlòn
chauve-souris	: ntònso
chef	: fàama
chef de famille	: dútigi
chemin	: síra
chemise	: dòlòki, símisi
chercher	: nyíni (ka)
chercheur	: kòlòsilikela
cheval	: sǒ
cheval de couleur unie	: dàfe
chèvre	: bǎ
chinois	: síniwa
choisir	: sùgandi (ka)
chose publique	: fòroba
choux	: sǔ
ciel	: kàbakolo, sánkolo
cimetière	: káburudo, séledo
cinéma	: sínima
cinq	: dúuru
circoncire	: bóloko (ka)
circoncision	: bólokoli
clamer	: wòyo (ka)
cloche	: ntánan
coaguler	: sími (ka)
coépouse	: sínamuso
cœur	: sònkun



coiffe	: fùgula
coiffure	: fùgula , kun
coin	: dógodogo
colère	: ðimiya
colis	: sàma
coller	: nórɔ (ka)
collier	: cáka
colorant noir	: ñinman
coma (être dans le)	: k̄irin (ka)
clair	: s̄ikololamɔɔ
combien (prix) ?	: j̄òli ?
commission	: c̄i
comme	: íko
comme ceci	: t̄an
comme cela	: t̄en
commencer	: ðámine (ka)
complètement (achevé)	: téwu
compléter	: ðáfa (ka)
complot	: b̄enbenben
comprimé	: f̄urakis̄e
compter	: ðań (ka) , j̄ate (ka)
conflit	: k̄èle
conspiration	: b̄enbenben
conte	: ns̄irin
conteur	: ns̄irindala
contredire	: s̄òso (ka)
contribution	: b̄ólomafara
contrôle	: s̄éges̄eḡeli



contrôler	: ségesεεε (ka)
Coran	: àlikurane , kùrane
corbeille	: sègi
cordon ombilical	: tònso
côté (de)	: bólokoro
côté de (à)	: dá fè
côté de	: kère fè
coucher (se)	: dá (ka)
couchette	: dílan
couler	: súuru (ka)
coup de pied	: tánni
coup de poing	: bólokurun
coupe-ongles	: sò nintigεlan
couper	: ùge (ka)
cour de la maison	: dúkene
courir	: bòli (ka) , sènfa (ka)
court	: sùrun
coussinet	: fínsigi
couteau	: mùru
couvrir (se)	: búnbun (ka)
cracher	: tú (ka)
craindre	: síran (ka)
crainte	: támaki
crapaud	: ntòri
créer	: dán (ka)
crépuscule	: fitiri
crier (pleurs)	: kúle (ka) , péreε (ka)
critiquer	: kórofo (ka)



cueillir	: f́orin (ka) , kári (ka)
cuire	: t́obi (ka)
cuisine	: g̀abugu
cuisinier	: t́obilike la
cuisse	: ẃoro
cultivateur	: ćike la
cultiver	: ćike (ka)
culture (agriculture)	: s̀ene
cupide	: ńalonman
cuvette	: t́asa

D

daba	: d̀aba
dangereux	: f̀arati
dans	: postposition locative
dard	: nćon
datte	: nt́amaro
de temps à autre	: s̀on
débrouiller	: j́ija (ka)
débuter	: d̀ábo (ka)
décider	: s̀arati ta (ka)
décomposer (se)	: t̀oli (ka)
découdre	: b́oroto (ka)
défaut	: f́inye
déglutir	: ẁogo (ka)
dehors	: kéne ma
demain	: síni



démêler	: nyé nabo (ka)
dent	: nyín
départ	: tágali, dáminε
dépasser	: tème (ka)
déplacer	: térun (ka)
depuis	: kàbi, kàbini
dernier	: lában
derrière	: kó fê
descendre	: jigin (ka)
déshonneur	: tógɔjuguya
destin	: dákan
détacher	: fooni (ka)
deux	: fila
deux cents	: kème fila
devinette	: ntónten
diamant	: jáman
Dieu	: ála, ñála
dire	: fó (ka)
bonjour (le)	: sògɔmafoli
diriger sur	: sín (ka)
discussion	: nyógɔnsɔsɔ
dispute	: wòyo
distance	: furance
diviser	: filan (ka)
dix	: tán
dizaine	: bí
donc	: sá
donner	: dí (ka)



donner (généreusement)	: nĩ (ka)
donner un coup de pied	: fán (ka)
dormir	: sùnɔgɔ (ka)
dos	: kó
doucement	: dóni-dónin
douter de (se)	: sòmí (ka)
drap	: dàra
drapeau	: dàrapo
droit	: sariya
dromadaire	: nyàame
dysenterie	: tógɔtɔgɔnin

E

échapper (s')	: b̀li (ka)
écharpe	: d̄isa, káala
éclater	: c̄i (ka)
écorcher	: b̀si (ka)
écrit	: sébenni
écrivain	: líburusebenna
égarer (s')	: túnu (ka)
éléphant	: sàma
élève	: kàlanden
elle	: à, àle
elles	: ù, òlu
embêter	: tóoro (ka)
emprunter	: sínga (ka)



en haut de	: bála
enclin à faire le mal	: fínyelikela
encore	: kókura, tóguni
enfant	: dén
enfonce	: fíntin (ka)
enfuir (s')	: bòli (ka)
engendrer	: wólo (ka)
engrais	: nógó
enlever la peau	: b̀naki (ka)
ennui	: taabataaba, ùibitaaba
enquête	: ségesegele
enquêter	: ségesege (ka)
enseignant	: kàramogó
enseigner	: kàlan (ka)
enterrement	: s̀don
entremêler	: sógin (ka)
enveloppe	: fóroko
épargner	: tó (ka)
esclave	: jón
espérance	: j̀giya
essayer	: sífile (ka)
essence	: ésansi, táji
essuyer	: j̀osi (ka), s̀sa (ka)
est-ce- que ?	: wà ?
estomac	: f̀ru
et	: àni, ká
étal	: tàbali
étalagiste	: tàbalitigi



état	: jàmana
éteindre	: fàga (ka)
éteindre (s')	: sà (ka)
éternuer	: fiso (ka)
ethnie	: síya
éttoffe	: ñnimugu
éтомant	: kábako
étranger (homme)	: dúnance
étranger	: dúnan
étrangère	: dúnanmuso
être gras	: tulo (ka)
européen	: tubabu
eux	: òlu
éventail	: tafye
exactement	: figitigi
expliquer	: nyéfo (ka)
extraordinaire	: dákabanako, kábako



F

fâcher (se)	: dîmin (ka)
façon	: cógoya
faim	: kóngo
faire des fétiches	: dàbali (ka)
faire la cour	: sùnguruntigε (ka)
faire la cuisine	: tóbili ké (ka)
faire une promenade à pied	: sènnayaala ké (ka)
famille	: sómogo
faner (se)	: fòsonfòson (ka)
fatigue	: sègεn
faufiler	: sáran (ka)
fauve	: wára
femme	: mùso
femme féconde	: wólomuso
fenêtre	: filantere
fermer	: tugu (ka)
fête	: séli
fête de circoncision	: fùrasi
fétiche maléfique	: dàbali
féticheur	: bólitigi
feu	: fásuma
feuille	: búlu, fúra
fièvre	: farigan
figuier	: toro
film	: filimu
flamber	: fúnfun (ka)



flamme	: tásuma
fleuve	: bá
flotter	: fɔgon
flûte	: file
foie	: bɪnyɛ
fois	: sɪnyɛ
fonction publique	: fɔrobabaara
fonctionnaire	: fɔrobabaarakɛla
fonio	: fini
football	: ntɔlatan
force	: fanga
forêt	: tú, kúngo
forgeron	: nùmu
forteresse	: tàta
fouet	: búsan
foule	: jáma
fourche	: sírafara
fracturer	: kári (ka)
fraîcheur	: néɛma
frais	: súma
frapper	: bùgɔ (ka), cì (ka)
fréquenter	: síratagama (ka)
froid	: néne, súmaya
froisser	: nyùgu (ka)
front	: tèn
frotter	: tereke (ka)
fumer	: sìgarɛti mìn (ka)
fumée	: sìsi



funérailles	: sànga
fusil	: màrifa

G

gâchis	: fínyeni
gagner	: sé (ka)
gai (être)	: nísòndin
gaîté	: nísòndiya
garde-robe	: dònfini
gaspillage	: fínyeni
gâter	: fínye (ka)
gauche	: numan, numanbolo
geler	: sìmi (ka)
gencive	: nyíntiri
gendarme	: zándaramu
généreux	: fónisire
gibier (gros)	: sògoba
glisser	: tènɛku (ka), tèrende (ka)
glorifier	: tànu (ka)
goître	: fòolo
gonfler	: funun (ka)
goûter	: sífile (ka), néne (ka)
gouttière	: fàralan
goyave	: bùyaki
grand (taille)	: jàn
grand (fort)	: bèlebele



grand homme	: eè ba
gratuit	: fú
grenier	: bònton
griot	: jèli
gris-gris	: sé ben
gronder	: kórofo (ka)
gros	: bón
guérisseur	: fúrakelike la
guérir	: kéneya (ka)
guerre	: kèle
guerrier	: kèleden
guetter	: nyéfile

H

hameau	: bùguda
hanche	: tògo
haricot	: syò
herbe	: bín
hérédité	: éyèn
héritage	: éyèn, kínye
héritier	: éyéntala
hésiter	: sígasiga (ka)
hier	: kúnun
hivernage	: sàmiye
homme (jeune)	: fúnange, kámalenán
homme	: eè



homonyme	: tógoma
huile	: túlu
huile d'arachide	: ñigatulu
huit	: séegin
huitième	: séeginnan
hyène	: sùruku
hypocrite	: ñlankafo

I

ictère	: sáyì
il	: à
il y a deux ans	: sálonnasini
ils	: òlu, ù
immédiatement	: sísandanin nó
impôt	: dísongo
incapacité d'agir	: sìri (ka)
inciter	: sùruku (ka), sú (ka)
indécision	: ñlanñlan (ka)
ingrat	: ñitiriwale, nyùmandonbali
ingratitude	: ñitiriwaleya, nyùmandonbaliya
insecticide	: sòsofagalan
insolence	: sìritigelenya, màlobaliya
insolent	: màlobali
installer (s')	: sìgi (ka)
instrument de musique	: fólifèn
insu de (à l')	: nyìnε ma



insulter	: nèni (ka)
intestin (gros)	: nùguba
intestin	: nùgu
intrus	: nyéba

J

jadis	: fóló
jaillir	: fúnti (ka)
jaloux (être)	: kèeleya (ka)
jaloux	: kèele, nyéngo
jamais	: hábada
jardin	: náko
jaune	: nèremugu, wóló
jaunisse	: sáyí
je	: n'
jeu	: túlon
jeu de cache-cache	: dògodogonindogo
jeudi	: àlamisa
jeûne	: sún
jeûner	: sún (ka)
jeune fille	: sún gurunnin
jeune homme	: cèmisɛn
joie	: nísɔndíya
jouer (de la musique)	: fólí
jouissance	: dàamu
journée	: ñíle
jumeaux	: ñílanin



karité : sǐ, sǐmo

L

là-haut : sán fè
lac : dàla kán
lâche : fûgari
laid (e) : cèjugu
laine : kàsa, sàgasi
laisser tremper : dǎji (ka)
lait : nóno
lampe à huile : fitine
langue française : tûbabukan
lapin : nsònsannin
laver (se) : kò (ka)
léger : fégen
lent : súma
lettre (alphabétique) : síginiden
lèvres : dáwolo
lieu de travail : báarada
lièvre : nsònsannin
ligne : cǐi
ligné : bónda
lion : wára
lit : dílan
location : lúwase
loi : sàriya



lui	: àle
lundi	: ntènen
lunette	: nùneti

M

main	: tége
maintenant	: sísan
maïs	: kàba
mais	: nkà
maison	: só
maison de son logeur	: jàtigila
maître	: kàramogo
mal	: báasi
mal	: tàna
malade	: bànabagato
maladie des yeux	: nyé dimin
maladie du sommeil	: sùnogobana
maladie épidémique	: fínyebana
mâle	: cě
malheur	: báasi
malin (être)	: kègun (ka)
mandat	: sàma
manière	: cogo
marchander	: téréme (ka)
marché	: sugu
marcher	: tagama (ka)



marchander	: téréme (ka)
marché	: súgu
marcher	: tágama (ka)
mardi	: tàrata
marier (se)	: fúru (ka)
marmite	: dàga
marron	: wólo
masser	: sàalo (ka)
match nul	: ñlaninbin
matin	: sògoma
maux des hanches	: tògòdimi
méchant	: júgun
mélanger	: nyágamin (ka)
méningite	: ñnyεbana
mensonge	: nkàlon
menteur	: nkàlontigεla
menton	: bònbon
merci	: í ní cé
mère	: bá, wóloba
mesurer	: súma (ka)
mesurer (se)	: sánga í (ka)
mieux (aller)	: ñsaya (ka)
mil (tige de)	: nyòkala
mil	: nyò
milieu	: cé, fùrance, cémauce
militaire	: sòròdasi
mille	: wáa, bà
millier	: wáa, ba



moi	: né
moineau	: còronin
mois de ramadan	: súnkalo
moitié	: fílanɛ
molaire	: tágaju
moment	: tuma
monde (le)	: dínyɛ
monnaie	: wári
montre	: mónturu
mordre	: cín (ka)
morsure	: cinda
morsure de serpent	: sácinda
mort	: sàya
mouiller	: nyígin (ka)
mourir	: sà (ka)
moustiquaire	: sánger
moustique	: sòso
mouton	: sàga
moyen	: cógoya
multiplier (se)	: búgun (ka)
musicien	: fólíkɛla
musique	: fólí
musulman	: àlisilamɛ , s̄ilamɛ
musulman de naissance	: s̄ilamɛden



N

nage	: nónni
nager	: nón (ka)
nageur	: nónnikɛla
naître	: wólo (ka)
natte de prière	: sélideben
neuf	: kònonɔ
neuf (ve)	: kúra
nez	: nún
nid	: nyàga
nivaquine	: níwakini
noir	: fin, finman
nom (prénom)	: tógɔ
nom de famille	: jàmu
nombre (grand)	: pìpapi
nombreux	: cáman
non	: n té, àyi, únɔ unɔ
non-voyance	: fiyen
non-voyant	: fiyentɔ
nous	: án, ánw
nouveau	: kúra
novembre	: nówanburukalo
nuît	: sú
nul	: sí
nuque	: tǒn



O

obscurité	: d̄ibi
obtenir	: s̄oꝛo (ka)
odeur	: s̄uma
oeil	: nyé
offrir	: n̄i (ka)
ongle	: s̄onin
or	: s̄anu
ordinateur	: óridinatɛri
ordures (dépôt d')	: s̄ununkun
ordures	: nyàman
oreille	: túlo
orienter	: s̄in (ka)
orteil	: s̄emkoni
oser	: s̄on (ka)
où	: m̄in
ou bien	: w̄ali; w̄alima
ou est-ce que?	: t̄ari
oui	: únhun, àwo
ouolof (ethnie du Sénégal)	: w̄ólofo
ouverture	: w̄o

P

pagne	: t̄aafe
paillotte	: bùgu
pain	: búuru



palper	: dógidogi (ka)
paludisme	: súmaya
pancréas	: sàmanɛnɛ
panier	: sègi
papa	: bàba, bùwa
papier	: sében
parapluie	: sánminɛlan
parc animalier	: wèrɛ
parce que	: sábu
parent	: sómɔɔɔ
parent à plaisanterie	: s̀nankun
parer (se)	: lábɛn (ka)
paresse	: sàlaya
paresseux (être)	: sàla (ka)
paresseux (gros)	: sàliyabagato
parfumer (se)	: yɛrɛkasadiya (ka)
parler	: kúma (ka)
part	: ǹiyɔɔ
partager	: fíla (ka)
partir	: tága (ka)
passer	: t̀ɛmɛ (ka)
passer la nuit	: s̀i (ka)
pastèque	: nsèrɛ
patience	: sàbali
patrie	: fàso
pauvre	: fàantan
pauvreté	: s̀ɛgɛn
pays	: jàmana



peine	: tóoro
pélerinage (faire le)	: h́ji
perdre	: b́run (ka)
perdre	: t́nun (ka)
père	: f́a ; wólofa
permettre	: tó (ka)
personne	: m̀go
personne au teint clair	: s̀kololamogo
peser	: śuma (ka)
petit (être)	: s̀runya
petit (taille)	: s̀run
petit	: f́tinin
petit-fils (arrière arrière)	: f́fafu
petit-fils	: m̀den
pétrole	: t́ji
peul (ethnie sahélienne)	: f́la
peul (langue)	: f́lakan
peur	: śranya
photographie	: f́to
photographier	: f́tota (ka)
pièce d'un appartement	: sóden
ped	: s̀n
piler	: f́lon (ka) , s̀su (ka)
pileuse	: s̀sulikɛla
piment (gros)	: f́rontobanin
piment	: f́ronto
piquer	: ćn (ka)
pitance	: d́yirime



placenta	: ntònso
plaisir	: dàamu, díya
planter	: túru (ka)
pleurer	: kàsi (ka)
plisser	: nyùgu (ka)
plonger	: b̀nsan (ka)
pluie	: s̀nji
poêle	: k̀seroli
poids	: g̀rinya, p̀wa
poil	: s̀i
poing	: b̀lokurun
pointe	: ǹn
poitrine	: d̀si
policier	: p̀losi, p̀losice
policière	: p̀losimuso
poliomyélite	: s̀sabana
pont	: b̀bili
porter sur le dos	: b̀mu (ka)
poulailler	: syè sulu
poule	: syè muso
poulet	: syè
poumon	: f̀gonfagon
pourboire	: t̀ge
pourrir	: t̀li (ka)
pousser	: f̀tin (ka)
pousser à	: s̀ (ka)
poussière	: b̀guri, f̀laka
poussin	: syè den



pouvoir	: fànga
pouvoir	: sé' (ka)
premier	: fóló
prendre	: mìnɛ (ka)
prendre	: tà (ka)
préoccupation	: háaju
préparation culinaire	: tóbili
préparer (se)	: lábɛn (ka)
président	: fàama, jàmanatigi
presser (se)	: kórɔto (ka)
prêter	: sínga (ka)
prévenir	: sùda (ka)
prier	: séli (ka)
prison	: kàso
prix	: dǎ (à), sòngo
prix d'achat	: sànda
problème	: kùnko
proche	: sùrun
produit pétrolier	: fáji
propos incompréhensibles	: kàlokalokan
propriétaire	: tīgi
prostituée	: sùngurunba, tùtu
protéger	: tànga (ka)
proverbe	: ntàlen
provoquer	: dákɔrɔbo (ka)
public	: fòroba
public (le)	: jàma
puce	: dàbi



punaise	: sámakoro
punir	: nyàngì (ka)
punition	: nyàngìlì
purifier	: sániya (ka)

Q

quadrilatère	: sélekenaani
quarante	: bínaani
quatre	: náani
qui est au courant de tout	: túloba
qui ?	: jón ?
quoi ?	: mún ?

R

racine	: díli
rafler	: cè (ka)
rafraîchir	: súma (ka)
ramasser	: cè (ka) , tòmò (ka)
rapide	: télin
rapt (faire un)	: fó (ka)
raser	: dí (ka)
rat	: tòto
rate	: nìnana
ravin	: fòlon
recherche	: nyínini, kòlosì



rédigier	: sɛ́bɛn (ka)
réduire en poudre	: b̀nten (ka)
réfléchir	: m̀iri (ka)
réflexion	: tàasi
règlement	: s̀riya
régler	: nyé nabɔ (ka)
régression	: s̀ginnkɔ
regretter	: ǹmisa (ka)
regrouper	: d̀alaje (ka)
religion	: d̀ine
remède	: f̀ura
rendre	: s̀gin (ka)
renforcer	: s̀insi (ka)
renier	: c̀è (ka)
renommée	: t̀ogɔ
renoncer	: d̀inye (ka)
renonciation	: d̀inyeni
renverser	: b̀n (ka)
répétition	: s̀ginnkani
reposer (se)	: s̀egɛnbɔ (ka)
respect	: b̀nya
respirer	: nyón (ka)
responsable	: t̀igi
rester	: t̀ó (ka)
retirer	: f̀osi (ka)
retourner (se)	: k̀ofile (ka)
retourner	: s̀gin (ka)
retourner (quelque chose)	: d̀abiri (ka)



réunion	: tónsigi
revanche	: tájurusara
réveiller	: lákunu (ka)
revenir	: sègin (ka)
rêver	: sigo (ka)
richard	: wáribatigi
rien	: fosi
rivaliser	: sánga (ka)
riz au gras	: nsáame
roi	: mansa
rouge vif	: còricori
rougeole	: nyò ninsa
rouler	: kòlonkolon (ka)
route	: síraba

S

sable	: cèncen
Sahara	: Sáhelikungo
Sahel	: Sáhelijamana
saignement de nez	: núnci
saison froide	: fó , fónene
salade	: sàlati
salaire	: sàra
saleté	: nógò
salir	: nógò (ka)
salive	: dáji



salle de cinéma	: s̄inimaso
salle de séjour	: s̄alɔn
salon	: s̄alɔn
saluer	: f̄o (ka)
salutation	: f̄oli
samedi	: s̄ibiri
sang	: j̄oli
sangloter	: ȳéreyere (ka)
sauce	: n̄aji
sauce d'arachide	: f̄igana, f̄igadegena
savon	: s̄afune
saxo	: búru
sceau	: s̄iyo
scorpion	: búnteni
sécheresse	: j̄à
seconde	: ségondi
secrétion de l'oreille	: túlobo
sein	: s̄in
semaine	: d̄ógokun
sénoufo (éthnie)	: sénufo
sens	: k̄órɔ
sept	: w̄olonwula
septembre	: sétanburu
serpent	: s̄ã
serrer	: k̄oron (ka)
serviette de bain	: s̄aribeti
sevrer	: d̄ábo (ka)
sexe féminin	: b̄iyɛ



sexe masculin	: fɔ̃ro
siège	: s̃igilan
signature	: bólonɔ
singe rouge	: sùla, wárabilen
six	: wóɔɔ
soigner	: fúrake (ka)
soin	: fúrakeli
soldat	: sòɔɔdasi
soleil	: ùle
son	: bú
sorcellerie	: súya
sort	: dákan
sortir	: bó (ka)
souffrance	: nyáni, tóɔɔ
souffrir	: tóɔɔ (ka)
soupçonner	: sòmi (ka)
sourcils	: nyési
sourd-muet	: bóbo
souris	: nyíne
soutien-gorge	: s̃intalan
stérile	: bòɔɔɔ
stupide	: nálon, nalonman
succès	: sánga
sucer	: súsu (ka)
sucré	: súkaro
suer	: wòɔsi (ka)
sueur	: wòɔsiji
surveiller	: kòlɔsi (ka)



T

tabaski (fête du mouton)	: séliba
table	: tàbali
tableau noir	: wàlanba
taille (d'une femme)	: eÉkise
taire (se)	: dàde (ka)
talon	: tontoli
tamarin (jus de)	: ntómiji
tamarin	: ntómi
tamis	: tème
tamiser	: ténтен (ka)
tanner	: dógi (ka)
tante	: ténenmuso
tapis	: tàpi
tâter	: dógidogi (ka)
taxi	: tàkisi
tempête	: sánfínye
tempêter	: jáman (ka)
temps	: wáati
terminer	: lában (ka)
termite	: búbaga
terre	: bògo
tester	: sífile (ka)
tétine	: sínnunkun
thé	: té



tiédir	: wòlòkò (ka) , sògin (ka)
tirer (sur)	: cì (ka)
tirer	: sàma (ka) , tùfa (ka)
tisser	: dán (ka)
tissu	: fìni
tituber	: tàlontalon (ka) ; òngitanga (ka)
toi	: é
toilette	: nyégen
tôle	: tóli
tomate	: támati
tombe	: séle
tomber	: bìn (ka)
tonnerre	: sánperen
torche électrique	: tóròsi
tort (avoir)	: jàlaki (ka)
touffe	: tú
touriste	: túrisi
tout de suite	: sísan
toux	: sògòsògò
tracer	: cì (ka)
trafic routier	: táakasegin
trahir	: jánfa (ka)
train	: s̀sikurun ; tèren
trainer	: fòfo (ka)
trait	: c̀i (ka)
transpirer	: wòsi
travers (à)	: cé
traverser	: cétigé (ka) , tige (ka)



trente	: b́isaba
tresse	: t̀urukala
triangle	: śelekesaba
tribu	: śiya
tricot	: f́orokonin , f́iriko
triolet	: śabanin
triste (être)	: ńisongoya
tristesse	: ńisongoya
trois	: s̀aba
trois cents	: k̀em̄saba
troisième	: śabanan
tromper (se)	: fili (ka)
trompette	: búru
trou	: d́ingε , ẁo
troupeau	: f́ogɔ
trouver	: s̀oɔ (ka)
tu	: í
tuer	: f́aga (ka)
tympan	: túlobelɛnin

U

un	: ḱelen
urine	: nýεgεnε , s̀ugunε
utilité	: nỳeci



V

va-et-vient	: táakasegin
vaccination	: bóloci
vache	: m̀isi
vagabond	: màrabali
valise	: wàlisi
vallée	: f̀olon
varier	: sógin (ka)
variole	: nsòn
vaurien	: f̀ugari
vélo	: nê gɛso
velours	: wèluru
vendre	: f̀eere (ka)
vengeance	: tájurusara
venin	: ncõn
venir	: nà (ka)
vent	: f̀inye
vérité	: f̀inye
verre	: wéɛɛ
vers de Guinée	: sègɛlɛn
verser	: bòn (ka) ; súuru (ka)
vert	: nyùguji
vertige (avoir le)	: nyánamini
vestibule	: b̀ulon
veuvage	: f̀iriya
veuve	: f̀iriyato



viande	: sògo
viande grillée	: d̄ibisogo
vie	: d̄inyɛ natigɛ
vie à l'européenne	: t̄ubabuya
vieil homme	: c̄èkorɔba
vilain	: c̄èjugu
village natal	: wólodugu
vingt	: m̀ngan
vipère	: f̄ónf̄onnin
viril	: c̄ě
vis	: w̄isi
visage	: nyé da
vitre	: w̄itiri
vociférer	: j̄aman (ka)
voici	: f̄ile
voie	: s̄ira
voisin	: s̄iginyɔgɔn
voiture	: m̄óbili
voiture	: w̄àtiri
voix	: k̄án
vol	: s̄onyɛli
voleur	: ns̄on
vomir	: f̄óɔnɔ (ka)
voter	: w̄óte (ka)
voyage	: t̄ágama
voyager	: t̄ágama (ka)
voyageur	: t̄ágamaden
voyance	: f̄ilɛli



voyant : filelike

Z

zéro : fu



Informations pratiques :

Lieux où on enseigne le bambara :

Inalco à Paris
2, rue de Lille 75007 Paris France

DNFLA Bamako
BP 62 Bamako MALI

Coordonnées des grandes publications en bambara

Journal Kibaru
BP 24 Bamako MALI

Journal Jεkabaara
s/c Kibaru BP 24 Bamako Mali

Quelques références utiles :

Bailleuil C., "petit dictionnaire bambara-français, français-bambara", British Library Cataloguim in Publication data, 1981.

Dumestre G., " Le bambara du Mali : Essais de description linguistique" ; Doctorat d'Etat ; sous la direction de Maurice HOUIS, Sorbonne Nouvelle, 1987.

Dumestre G., Maïga I., " Baabu ni Baabu", MRAP, Paris, 1993.

Moralès J., "J'apprends le bambara " ACCT-Karthala, Ed. Karthala, 1996.



Références bibliographiques

Galisson R. et D. Coste, "Dictionnaire de didactique des langues" dirigé, Hachette, Paris 1976.

Galisson R., " de la langue à la culture par des mots ", CLE International, 1991.

Monteil C., Les Bambara du Ségou et du Kaarta, Paris, 1924.

Vydrine V., Le parler du Bélédougou in Mandénkan n°19, Paris 1988.



G+4	fúfafu : "arrière-arrière grand-père et grand-mère"	Arrière arrière grand-parents, leur frères et sœurs : autres aïeux de tout sexe d'origine matri et patrilinéaire.
G+3	túlomasama : "arrière grand-père et grand-mère"	Arrières-grand-parents, leurs frères et sœurs d'origine matri et patrilinéaire, tous parents issu de G+4
G+2	mòmuso : "grand-mère"	Grand-mères et sœurs de lien matri et patrilinéaire, tous parents de sexe féminin issu de G+3.
G+2	mòkè : "grand-père"	Grand-pères et frères de lien matri et patrilinéaire, tous parents de sexe masculin issu de G+3.
G+1	bá : "mère"	Mère, sœurs de la mère, épouses du père et tous parents de sexe féminin du côté de la mère issu de G+2
G+1	Fà : "père"	Père, frères du père et tous parents de sexe masculin du côté du père issu de G+2.
G+1	ténemuso : "tante"	Sœurs du père et tous parents de sexe féminin du côté du père appartenant à la génération G+1.
G+1	bénkè : "oncle"	Frère de la mère et tous parents de G+1 de sexe masculin du côté de la mère ; époux des sœurs du père.
G0	kòromuso : "sœur aînée "	Sœurs et toutes personnes de sexe féminin appartenant à G0 du côté du père et de la mère, plus âgées.
G0	kòrokè : "grand-frère"	Frères et toutes personnes de sexe masculin appartenant à G0, du côté patri ou matrilinéaire plus âgées.
G0	dógomuso : "cadette"	Sœurs et filles des frères du père plus jeunes.
G0	dógokè : "jeune frère"	Frères et tous parents de sexe masculin plus jeune appartenant à G0
G0	báimamuso : "cousine"	Filles des frères et sœurs de la mère, filles de la sœurs du père et toutes personnes de sexe féminin du côté de la mère, moins âgées et de sexe opposé.
G0	báimake : "cousin"	Fils des frères et sœurs de la mère, fils des sœurs du père et toutes personnes de sexe masculin du côté de la mère plus âgées et de sexe opposé
G-1	dénmuso : "fille"	Enfants de sexe féminin, filles des frères et sœurs, filles de tous parents de G0.
G-1	déakè : "fils"	Enfants de sexe masculin, fils des frères et sœurs, fils de tous parents de G0
G-2	mòdèn : "petit fille et petit fils"	Petits-enfants, et tous enfants de tous parents de G-1, de tous sexes.
G-3	túlomasama : "arrière-petite fille ou fils"	Arrière petits- enfants et tous parents de G-2, de tous sexes.
G-4	Fúfafu : "arrière-arrière petit-fille et petit-fils"	Arrière arrière petits-enfants et tous enfants de tous sexes issu de parent G-3



TABLE DES MATIERES

<i>Situation des Bambara</i>	13
1 LES HOMMES	16
2 L'ACTIVITÉ	19
3 LA LANGUE :	21
A - LES PARTIES DU DISCOURS	27
<i>I- LES NOMS</i>	<i>29</i>
A- LE PLURIEL	32
B- LE GENRE	34
<i>II - LES SPECIFICATEURS</i>	<i>35</i>
<i>III - LES PRONOMS</i>	<i>38</i>
A - LES PRONOMS PERSONNELS	38
B - LES PRONOMS POSSESSIFS	41
<i>IV - LES ADJECTIFS POSSESSIFS</i>	<i>43</i>
<i>V - LE SYSTÈME VERBAL EN BAMBARA</i>	<i>45</i>
1-LES VERBES TRANSITIFS	45
2-LES VERBES INTRANSITIFS	48
3-LES PARTICIPES DU VERBE	49
4-LA CONJUGAISON	49
<i>VI - LES POSTPOSITIONS</i>	<i>53</i>
1- LES POSTPOSITIONS FORMELLES	54
2- LES POSTPOSITIONS LEXICALES	55
3 LES LOCUTIONS POSTPOSITIVES	55
<i>VII - PLACE ET FONCTIONS DES POSTPOSITIONS</i>	<i>57</i>
1- LES POSTPOSITIONS LOCATIVES	57



2- ATTRIBUTIF, BÉNÉFACTIF	58
3- TEMPOREL	58
4- MANIÈRE/MOYEN	59
VIII - LES ADJECTIFS	60
1- LE COMPARATIF	61
2- LE SUPERLATIF	64
IX - LES ADVERBES	65
1- LES ADVERBES EN KO	65
2- LES ADVERBES DE MANIÈRE	65
3- LES ADVERBES EXPRESSIFS	67
X - LES CONJONCTIONS DE COORDINATION	71
1- LES CONJONCTIONS RELIANT DES UNITÉS LEXICALES	71
2- LES CONJONCTIONS RELIANT DES ÉNONCÉS	73
XI - LES PARTICULES	75
XII - LES CONJONCTIONS ET LOCUTIONS DE SUBORDINATION	81
B - LES ENONCES ET LES STRUCTURES DE LA LANGUE	83
I - LES ENONCES SIMPLES	85
II - ENONCES COMPLEXES	92
1- LES PROPOSITIONS INDÉPENDANTES	95
2- LES ENONCÉS INTERDÉPENDANTS	97
3- LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES	100
III - PLACES ET FONCTIONS DES SUBORDONNÉES	106
1- LES PROPOSITIONS RELATIVES	106
2- LES SUBORDONNÉES CAUSALES	112
3- LES SUBORDONNÉES CONSÉCUTIVES	112



4- LES SUBORDONNÉES TEMPORELLES	114
5- LES SUBORDONNÉES D'OPPOSITION	121
6- LES SUBORDONNÉES FINALES	121
7- LA SUBORDONNÉE CONDITIONNELLE	123
IV L'INTERROGATION EN BAMBARA	125
C - LA MORPHOLOGIE ET LES SYSTEMES DE CREATION LEXICALE	133
I - LA FORMATION DES NOMS	135
1- LES MOTS CRÉÉS À PARTIR DE LA LANGUE ELLE MÊME	135
2- LES MOTS CRÉÉS À PARTIR D'UNE LANGUE ETRANGERE	152
II - LES VERBES COMPOSES ET REDOUBLES	156
1- LES VERBES COMPOSÉS	156
2- LE REDOUBLEMENT	157
D - LA TONOLOGIE	161
E - LES CHIFFRES, LA MONNAIE ET LE SYSTEME DE CALCUL	169
F - QUELQUES ELEMENTS DE CONVERSATION	175
G - LES INTERJECTIONS ET JURONS :	189
H - QUELQUES ELEMENTS CULTURELS	197
I- TEXTES ET PAROLES DE MUSIQUE	228
J- TEXTES DE CHANTS	243



K - LEXIQUE BAMBARA-FRANÇAIS	263
<i>L- LEXIQUE FRANÇAIS-BAMBARA</i>	<i>309</i>
<i>INFORMATIONS PRATIQUES</i>	<i>354</i>
<i>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES</i>	<i>355</i>
SCHEMA DES RELATIONS DE PARENTE	356
<i>TABLE DES MATIERES</i>	<i>357</i>

